ŒUVRES
DIVERSES
DE
M. THOMAS.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.

M. DCC. LXXII.

AVIS DES ÉDITEURS.

IL feroit fuperflu d'entreprendre ici l'éloge de ce Recueil ; une Société illuftre, où préfident le bon goût & le génie de notre langue, a couronné fix des principales Pieces qui le compofent, & jamais fon fuffrage ne fut confirmé plus univerfellement. Les Gens de Lettres du premier ordre, au bruit des applaudiffements du Public, fe font empreffés de relever par le tribut d'une admiration fincere, l'éclat des couronnes que l'Académie a décernées à l'Auteur. Ils ont loué dans ces chef-d'œuvres que nous réuniffons, l'élévation & la nobleffe des penfées, la gran-

deur & la vérité des images, la correction du ſtyle & la force des expreſſions : que pourrions-nous ajouter à ce concours précieux d'éloges ſi juſtement mérités ? On le ſait, le François eſt plus réſervé en ce genre qu'aucun peuple de l'Europe ; & l'on peut dire que l'Ecrivain qui a ſu ſe concilier une approbation ſi univerſelle & ſi conſtante, obtiendra ſans doute les ſuffrages de la poſtérité.



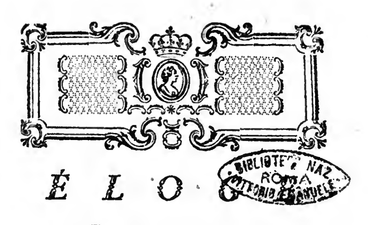
ÉLOGE

ÉLOGE
DE MAURICE
COMTE DE SAXE,

Duc de Semigalle et de Curlande, Maréchal Général des Armées de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Par M. Thomas.

Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1759.



ÉLOGE

DE MAURICE

COMTE DE SAXE.

TOUT homme qui a de grandes vertus ou de grands talents, a droit de prétendre à nos hommages, quand même placé loin de nous par la nature, jamais il n'eût influé ſur notre bonheur. Le fondement de cette eſpece de culte, c'eſt la gloire que les grands Hommes répandent ſur l'humanité qu'ils honorent, & le beſoin que nous avons de ces êtres ſupérieurs, pour ſuppléer à notre foibleſſe. Mais ſi, né parmi nous, ou fixé par choix dans notre patrie, il a ſervi l'Etat par ſes talents, s'il l'a éclairé par ſes lumieres, s'il l'a orné par ſes vertus; alors la reconnoiſſance nous fait un devoir ſacré de ce tribut de vénération & d'amour. L'intérêt même du genre-humain exige & réclame cet hommage. Un grand Homme eſt un ouvrage long & pénible

de la nature. Cette mere féconde de tant d'êtres qu'elle crée en se jouant, semble ne produire celui-ci qu'avec une réflexion profonde & lente. Qui sait si nous ne pourrions pas l'aider dans cette production sublime ? Qui sait si le respect & l'admiration du genre-humain pour ces hommes rares qui paroissent quelquefois, ne pourroient pas développer les germes de la grandeur dans certaines ames où l'ingratitude les glace, où le découragement les étouffe ? La gloire, dit un Ecrivain célebre, est la derniere passion du Sage. Honorons les grands Hommes, & les grands Hommes naîtront en foule.

Il en est un que nous avons admiré longtemps, qui devenu notre Conciroyen par choix, a été notre vengeur & notre appui. A ces mots nous nous rappellons l'idée de MAURICE COMTE DE SAXE. Déjà l'admiration & la reconnoissance de concert, lui ont élevé un monument. Le marbre amolli & vivifié par une main savante, nous a représenté les traits de ce grand Homme, avec les attributs de sa gloire. A peine ce chef-d'œuvre de l'Art a-t-il été découvert aux yeux des François, qu'on les a vus accourir à flots tumultueux. Le Magistrat & le Guerrier, la Cour & le Peuple, tous ont contemplé dans ce marbre l'image du Bienfaiteur de la Patrie. A ce spectacle leur cœur s'est ému d'un attendrissement involontaire : ils ont admiré sa vie & pleuré sa mort.

Un Corps auguste de Citoyens qui joignent les vertus aux lumieres, & la Philosophie des Platons à l'éloquence des Démosthenes, veut élever à ce Héros une autre espece de monument plus durable que le marbre & que l'airain. Une foule d'Orateurs paroît aujourd'hui dans

cette respectable Assemblée, & dispute le glorieux avantage d'avoir le mieux célébré un grand Homme. Et moi je viens aussi prononcer d'une voix foible quelques mots aux pieds de sa statue. Si je n'ai pas la gloire de l'emporter sur mes rivaux, du moins j'aurai celle d'avoir rempli les devoirs sacrés de la reconnoissance, & si je ne réussis point comme Orateur, je m'applaudirai comme Citoyen, d'avoir honoré, autant qu'il étoit en moi, le Défenseur de mon Pays.

Laissons aux flatteurs & aux esclaves le soin de louer les hommes sur la distinction d'une illustre naissance. Pour nous toutes nos paroles doivent être pesées dans la balance de la vérité : & l'on doit trop de respect aux cendres d'un homme tel que MAURICE, pour les outrager par de faux éloges. Ne flattons point celui qui n'a jamais flatté. Le seul mérite qui ait manqué à MAURICE, est celui de percer la foule pour s'élever : car je ne puis dissimuler qu'il étoit né du sang des Rois (*a*). Mais comme une haute naissance est aussi un pesant fardeau, parce que la grandeur des Ancêtres impose la nécessité d'être grand, il eut le mérite de soutenir par ses vertus ce poids immense de gloire.

Le plus sage des Philosophes, Socrate, crut avoir un génie qui veilloit auprès de lui. Ne pourroit-on pas dire que tous les grands Hommes en ont un qui les guide dans la route que leur a tracé la nature, qui tourne de ce côté

(*a*) Le Comte de Saxe naquit le 19. Octobre 1696, de Fréderic Auguste II, Electeur de Saxe, Roi de Pologne, & de la Comtesse de Konismarck, Suédoise, aussi célébre par son esprit que par sa beauté.

toutes leurs ſenſations, toutes leurs idées, tous leurs mouvements; qui nourrit, échauffe, fait germer leurs talents, qui les entraîne, qui les ſubjugue; qui prend ſur eux un aſcendant invincible, qui eſt en un mot l'ame de leur ame? C'eſt ce qu'on put reconnoître dans MAURICE. Dès le berceau cette ame fiere & intrépide, ſembla s'élancer vers les combats. A peine ſa main put-elle ſoutenir le poids d'une épée, qu'il renonça à tout autre amuſement qu'à l'exercice des armes. Il dédaigna d'abaiſſer la hauteur de ſon ame à l'étude de ces ſciences plus curieuſes qu'utiles, dont la connoiſſance ingrate & frivole occupe l'oiſiveté de l'enfance; & ſemblable à ces anciens Romains, il parut d'abord mépriſer tous les Arts, excepté le grand Art de vaincre.

La nature qui l'avoit deſtiné à être un de ces Hommes qui étonnent le monde, pour le diſtinguer en tout, lui avoit donné une force de corps telle que les ſiecles héroïques l'admiroient dans leurs Hercules & leurs Théſées; avantage malheureuſement trop rare parmi nous, ſoit que l'eſpece humaine altérée dans ſa ſource, ait dégénéré d'âge en âge; ſoit que notre luxe, nos mœurs corrompues, nos aliments empoiſonnés nous énervent & nous amolliſſent; ſoit que cet affoibliſſement ait pour principe la négligence & l'oubli des exercices du corps, qui étoient ſi fort en honneur parmi les anciens; ſoit que cet effet pernicieux réſulte de l'aſſemblage & du concours de toutes ces cauſes.

Avec cette ame généreuſe & ce corps robuſte, MAURICE ne tarda point à jeter les fondements de ſa réputation. Dès l'âge de douze ans il ſignala ſa valeur naiſſante. L'Europe dans une guerre ſanglante, opiniâtre & compliquée,

disputoit alors à la France les dépouilles de la Maison d'Autriche, & la gloire de donner un Maître à l'Espagne. Eugene & Marlborough, fiers de l'honneur d'abaisser un Roi qui avoit été la terreur de l'Europe, tantôt unis, tantôt séparés, souvent vainqueurs, toujours redoutables, secondoient par la force de leur génie la jalousie des Nations, prenoient des Villes, gagnoient des Batailles, arrachoient de tous côtés les barrieres de la France, & donnoient à leur parti la même supériorité que les Condés & les Turennes avoient autrefois donnée à Louis.

Ce fut sous ces deux Hommes célebres que MAURICE fit le noble apprentissage de la guerre (b). O révolution! ô ressorts secrets & cachés des Empires! Ainsi les deux ennemis les plus redoutables de la France donnerent les premieres leçons de la victoire à celui qui devoit un jour en être l'appui. Et les mains qui ébranloient le Trône de Louis XIV, guiderent les premieres au combat le Héros qui devoit affermir un jour le Trône de Louis XV. François, que ce fameux Curchill vainquit à la journée de Malplaquet, du moins en cédant à votre destinée, vos grands cœurs eussent été consolés de leur disgrace, si vous aviez su que dans cette armée de vos ennemis, sur ce même champ de bataille, combattoit un jeune Héros qui

(b) En 1708 il étoit en Flandre dans l'Armée des Alliés, commandée par le Prince Eugene & par Marlborough. Il fut témoin de la prise de Lille en 1709. Il se distingua au siege de Tournay, où il pensa périr deux fois. Il se signala au siege de Mons. Il se trouva à la bataille de Malplaquet, & ce jeune enfant dit le soir, qu'il étoit content de sa journée.

devoit un jour vous venger, & effacer la honte de votre défaite par une victoire célebre dans tous les siecles (c).

Le sentiment intérieur des forces de son ame, sembloit apprendre à MAURICE que les grands Hommes seuls étoient capables de le former. Peut-être ce ressort de la nature qui fait graviter les astres les uns vers les autres, agit-il aussi sur les grandes ames, & fait qu'elles s'attirent mutuellement dans leur sphere.

Le Réformateur de son Empire, le Créateur de sa Nation, le législateur du Nord, Pierre le Grand, remplissoit alors l'Europe & l'Asie du bruit de son nom. Instruit par ses défaites dans l'Art de vaincre, la profondeur & l'application de son génie l'avoient mis en état de donner des leçons à ses vainqueurs. MAURICE attiré par la réputation de cet homme rare, vole au siege de Riga (d) pour admirer & pour apprendre à imiter le disciple & le vainqueur de Charles XII.

Formé par tant de grands exemples, bientôt il est en état de combattre lui-même les Héros. Le Monarque de la Suede, célébre par ses victoires, & plus encore par la singularité de ses vertus, bravant les dangers comme les plaisirs, prodigue de son sang comme de ses trésors, fier d'avoir conquis & donné de États, égal dans la prospérité, inflexible dans le malheur, toujours magnanime & au-dessus de sa fortune, vaincu & maître d'un Royaume épuisé, mais redoutable encore à quatre Rois puissants, Charles XII, dont le nom seul valoit une

(c) Bataille de Fontenoy.

(d) En 1710.

armée, étoit forti de fa retraite de Bender; & tout le nord alarmé fe réuniffoit pour accabler ce lion à demi terraffé, avant qu'il eût pu reprendre fes forces. MAURICE brigue avec empreffement l'honneur de l'aller combattre (*e*). Déjà il fe fent digne d'un grand ennemi. On eût dit que fon ame à l'approche de Charles XII. eût reçu un nouveau degré d'activité. L'image de ce Héros, le fouvenir de fes trophées, la vive impreffion de fa gloire, pourfuivoit par-tout le génie de MAURICE, le réveilloit dans le repos, l'animoit dans les combats, le foutenoit dans les fatigues, le guidoit au milieu des dangers. C'étoit à une ame telle que la fienne à connoître & à admirer Charles XII. Il ne peut le voir que fur la brêche ou dans un champ de bataille; c'eft là qu'il le cherche des yeux; l'ardeur de la mêlée lui apprend où il doit le trouver : il y vole; il l'approche, s'arrête & l'admire. Il ne vit point autour de lui la pompe & la majefté du Trône; mais il y vit la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, des États conquis & neuf années de victoires. Ce

(*e*) Stralfund, la plus forte place de la Poméranie étoit affiégée par les Rois de Pologne, de Danemark & de Pruffe, & défendue par Charles XII. Le jenne Comte obtint la permiffion de fervir à ce fiege parmi les Troupes Saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité. Le defir de voir & de connoître Charles XII, le faifoit s'expofer dans les endroits les plus périlleux, parce qu'il penfoit que ce devoit être là le pofte du Roi de Suede. En effet, il le vit & l'admira. Il conferva ce fentiment pendant toute fa vie. C'étoit la feconde fois qu'il combattoit à Stralfund. En 1711 il avoit fuivi devant cette place le Roi fon Pere, il avoit paffé la riviere à la nage à la vue des ennemis & le piftolet à la main.

grand ſpectacle inſpira au jeune MAURICE pour le Héros Suédois une vénération profonde qui le ſuivit juſques dans le tombeau.

Paſſionné pour la gloire, avide de s'inſtruire, par-tout où il peut vaincre, c'eſt là ſa Patrie. Il devint encore une fois le diſciple d'Eugene. Ce grand homme affermiſſoit les barrieres de l'Empire contre ce peuple obſcur dans ſa ſource, mais redoutable dans ſes progrès, ennemi des Chrétiens par Réligion comme par Politique; qui ſorti des marais de la Scythie, a inondé l'Aſie & l'Afrique, ſubjugué la Grece, fait trembler l'Italie & l'Allemagne, mit le ſiege devant la Capitale de l'Autriche, & dont les débordements peut-être auroient dès long-temps englouti l'Europe, ſi la diſcipline & l'art de la Guerre ne devoient avoir néceſſairement l'avantage ſur la férocité courageuſe. MAURICE étudia contre ces nouveaux ennemis l'Art de prendre les Villes, & de gagner les batailles (*f*).

Il eſt des Guerriers qui ne ſont que braves, qui ne ſavent qu'affronter la mort, auſſi incapables de commander aux autres qu'à eux-mêmes, ſemblables à ces animaux belliqueux, fiers & intrépides au milieu des combats, mais qui ont beſoin d'être conduits, & dont l'ardeur doit être ſans ceſſe retenue ou guidée par le frein. Comme MAURICE ſentoit en lui-même cette ſupériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le temps qu'il com-

(*f*) En 1717 il ſe rendit en Hongrie, où l'Empereur avoit contre les Turcs une Armée de 150000 hommes ſous les ordres du Prince Eugene. Il ſe trouva au ſiege de Belgrade & à une bataille ſanglante que le Prince Eugene gagna ſur les Turcs.

battoit en ſoldat, il obſervoit en Philoſophe. Un champ de bataille étoit pour lui une école, où parmi le feu, le carnage, le bruit des armes, le tumulte des combattants, tandis que la foule des Guerriers, ne penſoit qu'à donner ou à éviter la mort, ſon ame tranquille embraſſant tous les grands objets qui étoient ſous ſes yeux, étudioit l'Art de faire mouvoir tous ces vaſtes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les reſſorts qui doivent concourir enſemble, de calculer l'activité des forces & le temps de l'exécution, d'ôter à la fortune ſon aſcendant, & de l'enchaîner par la prudence, de s'emparer des poſtes & de les défendre, de profiter de ſon terrein & d'ôter à l'ennemi l'avantage du ſien, de ne ſe laiſſer ni étonner par le danger, ni enivrer par le ſuccès, de voir en même-temps & le mal & le remede, de ſavoir avancer, reculer, changer ſon plan, prendre ſon parti ſur un coup d'œil, de ſaiſir avec tranquillité ces inſtants rapides qui décident des victoires, de mettre à profit toutes les fautes, & de n'en faire ſoi-même aucunes, ou, ce qui eſt plus grand, de les réparer, d'en impoſer à l'ennemi juſques dans ſa retraite, & ce qui eſt le comble de l'Art, de tirer tout l'avantage que peut tirer de ſa victoire, ou de rendre inutile celle de ſon ennemi. Telles étoient les leçons ſublimes qu'Eugene donnoit à MAURICE. L'un méritoit la gloire de les donner, l'autre celle de les recevoir; & ces deux hommes étoient également dignes l'un de l'autre.

Bientôt une paix profonde ſuccéda aux trou-

bles de la Guerre (*g*). Alors d'un bout de l'Europe à l'autre les Nations furent tranquilles, & les calamités du genre-humain dans ce beau climat toujours désolé, furent au moins suspendues pour quelque temps. MAURICE, qui ne pouvoit exercer sa valeur dans les combats, ne perdit point de vue ce grand Art pour lequel la nature l'avoit formé. Il savoit qu'outre la discipline des camps, & cette École guerriere, où l'on apprend à combattre & à vaincre par sa propre expérience, il est une autre maniere de s'instruire dans le silence de la retraite, par l'étude & par les réflexions. En effet, depuis la révolution qu'a produite en Europe l'invention de la Poudre, & sur-tout depuis que la Philosophie née pour consoler les hommes, & pour les rendre heureux, a été forcée de leur prêter ses lumieres pour leur apprendre à se détruire, l'Art de la Guerre forme une science aussi vaste que compliquée, composée de l'assemblage d'un grand nombre de sciences réunies & enchaînées l'une à l'autre qui se prêtent un appui mutuel, & dont on ne peut détacher un seul anneau sans que la chaîne soit interrompue.

MAURICE jeta ses regards sur tous les peuples de l Europe, pour en trouver un qui fût digne de l'instruire; & son choix se fixa sur la France. Cet ascendant de réputation & de gloire que Louis XIV, Colbert & les Arts lui avoient donné, & que dix années d'orage & de malheurs

(*g*) Le traité d'Utrecht avoit terminé la guerre pour la succession d'Espagne, & calmé les orages du Midi. La mort de Charles XII. avoit pacifié le Nord, & les victoires du Prince Eugene, en abattant les forces de l'Empire Ottoman, procurerent à l'Allemagne la paix de Passarovitz.

n'avoient pu lui faire perdre, se conservoit encore sous la Régence d'un Prince qui cultivoit, honoroit, jugeoit tous les Arts, savoit connoître les hommes, & à qui il n'a manqué dans ses grandes vues, que de savoir s'arrêter avant le point où commence l'excès.

La réputation de MAURICE l'avoit dévancé à la Cour de Versailles. Le génie de Philippe connut bientôt qu'il la méritoit, & qu'il la surpasseroit un jour. MAURICE fut donc attaché à la France par un grade (*h*) qui excita la jalousie des Courtisans : mais ils ne voyoient en lui qu'un jeune Etranger, ami des plaisirs ; & le grand Homme leur échappoit. Philippe jugea MAURICE en Homme d'Etat, & MAURICE justifia Philippe.

Dès-lors il se consacra tout entier à l'étude de ces Sciences sérieuses & profondes qui sont devenues les compagnes & les ministres de la guerre. L'art d'Euclide lui apprit à connoître les propriétés générales de l'étendue figurée, à calculer les rapports de ses différentes parties, & lui donna cet esprit de combinaison qui est le fondement de tous les Arts, où l'imagination ne domine pas, aussi nécessaire au Général qu'à l'Astronome, & qui a formé Turenne & Vauban, comme Archimede & Newton. L'Art

---

(*h*) Ce fut en 1720 qu'il fit son premier voyage à Paris. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les François. Ce goût sembla naître en lui avec le goût de la guerre. La Langue Françoise fut même la seule Langue étrangere qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le Duc d'Orléans lui fit un accueil très-flatteur, & pour le fixer en France, lui fit expédier un brevet de Maréchal de Camp. Il est daté du 7 Août 1720.

du Génie le ramenant de ce monde intellectuel dans le monde physique, lui apprit à faire usage de ces notions abstraites en les appliquant aux Fortifications, à l'attaque & à la défense des Places : & pour la gloire de MAURICE, il suffit de dire qu'il eut des vues qui avoient échappé à Vauban & à (*i*) Cohorn. L'Art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps & les espaces, qui calcule les vîtesses, qui fixe les loix de la pesanteur, qui commande aux Eléments dont il assujettit les forces, exerça aussi ce génie ardent & (*k*) facile. A ces études il joignit celle de l'Histoire. Guidé dans ce labyrinthe immense par l'exacte connoissance des lieux, il observoit, étudioit & jugeoit les grands Hommes. Laissant les dates aux compilateurs, & les détails qui ne sont que curieux, aux esprits oisifs & frivoles ; à travers l'étendue immense des siecles & des lieux, il ramassoit de toutes parts les traits de lumiere qui pou-

(*i*) Cohorn est le Vauban des Hollandois.

(*k*) Le Comte de Saxe fixé à Paris en 1722, employa tout le temps que dura la paix, à étudier les Mathématiques, le Génie, les Fortifications & les Méchaniques ; il avoit un talent naturel & décidé pour toutes ces Sciences abstraites. Avant d'appliquer ces connoissances à la guerre, il les consacra à servir sa nouvelle Patrie par un de ces ouvrages dont le projet seul fait honneur à un citoyen, & dont la gloire doit être indépendante du succès, puisqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'étoit une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, sans le secours des chevaux. Il fut obligé d'abandonner cette entreprise après y avoir dépensé des sommes immenses. Il contribua beaucoup à la perfection d'une autre machine qui sert à Paris, & par le moyen de laquelle on remonte les bateaux depuis le Pont Royal jusques dans le bassin.

voient l'éclairer, & s'instruisoit par les grands exemples comme par les fautes des Hommes célebres. Ses propres réflexions contribuerent encore à le former, & il joignit ses lumieres à celles de tous les siecles. Malheur à qui n'a jamais pensé par lui-même ! Quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne sera jamais au premier rang des hommes. MAURICE plein de cette hardiesse qu'inspire le génie, écartoit la barriere du préjugé pour reculer les limites de son Art, après avoir trouvé le bien, cherchoit le mieux, parcouroit tous les possibles, s'élançoit au-delà du cercle étroit des événements passés, & suppléant à la nature, créoit des combinaisons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver les ressources, étudioit sur-tout la science de fixer la valeur incertaine & variable du soldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité possible, science la plus profonde, la plus inconnue & la plus nécessaire.

Que ne puis-je élever ici ma voix, & la faire entendre à tous ceux qui se consacrent à la défense de la Patrie, à vous sur-tout qui appellés par votre rang aux premiers honneurs de la guerre, consumez pendant la paix des jours inutiles dans le néant de l'indolence, ou dans les fatigues de la volupté ! Guerriers, vous portez un nom illustre, vous êtes braves, la nature vous donna des talents, peut-être même du génie ; mais ces qualités ne suffisent point encore. Imitez MAURICE dans ses études : ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez prétendre à l'égaler dans ses travaux [*l*].

(*l*) On se croit obligé d'avertir, que dans tout ce détail, on parle moins en Orateur, qu'en Historien.

Tandis que la France formoit ce Héros, elle fut menacée de le perdre [m]. Cette République

---

Les Eloges des grands Hommes, ne doivent être fondés que sur les faits. Le Comte de Saxe fit l'étude la plus profonde de la Guerre, le délassement de tant de travaux étoit un amusement guerrier. L'Art d'exercer les Troupes, cet Art qui en augmentant la souplesse du Soldat, fait que l'ordre se joint à la rapidité des évolutions, & que les bataillons paroissent de vastes machines qui n'ont qu'un même ressort & un même mouvement; cet Art qui a si souvent décidé de la perte ou du gain des batailles, avoit presqu'au sortir de l'enfance, fixé l'attention du Comte de Saxe. Dès l'âge de 16 ans, il avoit inventé un nouvel exercice, & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un Régiment en France, tous les jours il prenoit plaisir à le former & à l'exercer lui-même, selon sa nouvelle méthode; & ce fut peut être son exemple qui réveilla l'attention du Gouvernement sur cette partie de la Guerre, trop négligée jusqu'alors parmi nous, & perfectionnée en Prusse par 50 ans d'application & de soins. Le Chevalier Follard qui a passé sa vie à étudier la Guerre & à en donner des leçons, estimoit beaucoup la nouvelle Tactique inventée par le Comte de Saxe. Voici comment il s'exprime lui-même dans ses Commentaires sur Polybe, tom. 3, liv. 2, ch. 14. paragr. 4. Après avoir parlé de l'utilité de plusieurs exercices, il ajoute: *Ce que je viens de dire est excellent; mais il faut encore exercer les Troupes à tirer selon la nouvelle méthode que le Comte de Saxe a introduite dans son Régiment: méthode dont je fais grand cas, ainsi que de son Inventeur, qui est un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu. L'on verra à la premiere guerre que je ne me trompe point dans ce que je pense.* Je remarquerai ici, à la gloire du Chevalier Follard, que c'étoit en 1728 qu'il portoit ce jugement sur le Comte de Saxe.

(m) La Curlande, ancien Duché qui avoit autrefois appartenu à l'Ordre Teutonique, formoit un Etat Souverain, mais non indépendant. Elle avoit subi le

du Nord, composée d'un Roi dépendant d'une Noblesse guerriere & d'un Peuple esclave; & ce

---

sort des petits Etats qui sont environnés de Nations puissantes. N'ayant point assez de forces pour être oppresseurs, ils emploient la politique pour n'être point opprimés, & se donnent un Protecteur pour n'avoir point de Maître. La Curlande étoit donc sous la protection de la Pologne. Cette République avoit formé le projet d'éteindre la souveraineté de ce Duché, & de le réunir à ses Etats à la mort de Ferdinand, Prince qui avoit l'esprit aussi foible que le corps. Les Curlandois allarmés & jaloux d'être libres, résolurent de faire échouer le projet de la Pologne en réglant la succession éventuelle de Ferdinand. Il leur falloit un Prince dont la réputation justifiât leur choix, qui eût assez de fermeté pour oser les soutenir, & assez de génie pour les défendre. Ils jetterent les yeux sur le Comte de Saxe, déjà très-fameux dans le Nord. Il fut légitimement élu Duc Souverain de Curlande le 5 Juillet 1726. Aussi-tôt il se forma contre lui un violent orage en Pologne. D'un autre côté la Russie, qui étoit trop puissante pour ne point avoir aussi quelques droits à reclamer sur la Curlande, fut indignée que ce Peuple osât se croire libre, & n'eût point été à Petersbourg se prosterner aux pieds du Trône pour y demander un Maître. La Czarine vouloit faire tomber ce Duché sur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier, qui de garçon pâtissier, devenu Général & Prince, avoit encore l'ambition d'être Souverain. Ce rival du Comte de Saxe, pour se délivrer d'un concurrent si redoutable résolut de le faire enlever. Il envoya à Mitaw 800 Russes qui investirent le Palais du Comte & l'y assiégerent. Le Comte qui n'avoit que 60 hommes s'y défendit avec le plus grand courage. Le siege fut levé & les Russes obligés de se retirer. Cependant en Pologne on s'assemble, on cabale, on tient des diettes, on porte des décrets. Le Comte de Saxe est sommé de comparoître & de rapporter le Diplôme de son élection. Il n'obéit point & sa tête est mise à prix. Il amasse de l'argent, leve des Troupes, parle à ses Peuples en Souverain, & s'aprête à les défendre en Héros. Il fait plusieurs

aste Empire qui d'un côté touche à la Pologne, & de l'autre aux frontieres de la Chine, se dis-

---

voyages à Dresde, à Leipsick. Il ne craint ni la Russie, ni la Pologne, ni les assassins mercenaires que la proscription armoit contre lui. Il envoie des Ministres à Vienne, à Berlin, à Londres, pour solliciter des secours. Il se retire avec ses Troupes dans l'Isle d'Usmaiz, & ordonne à tous ses Partisans de l'y venir joindre. Les Russes forment le projet de le forcer dans cette retraite. Le Comte de Saxe n'avoit que 300. hommes, & ses retranchements n'étoient point achevés. Le Général Russe qui avoit 4000 hommes, voulut joindre la perfidie à la force, & le surprendre dans une entrevue. Le Comte fut instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, & rompit la conférence. Cependant comme il n'avoit point assez de forces, il fut obligé d'abandonner cette Isle. Pendant ce temps-là, des Commissaires de la Pologne étoient arrivés dans la Capitale de la Curlande, où ces Protecteurs orgueilleux agissoient en maîtres, faisoient juger les amis du Comte de Saxe, cassoient son élection, & régloient d'un ton despotique la forme de gouvernement d'un Peuple libre. Le Comte de Saxe trop foible pour défendre contre la Russie & la Pologne ses droits & ses Sujets opprimés, fit des protestations, unique ressource dans le malheur, & attendit une circonstance favorable. Elle se présenta en 1736. Le Duc Ferdinand mourut cette année-là. Le Duché sembloit appartenir de droit au Comte de Saxe. Mais l'Impératrice de Russie eut le crédit de faire élire le Comte Biron, qui étoit alors auprès d'elle dans la plus haute faveur; & la force l'emporta encore sur la justice. La Czarine mourut en 1740, & sa mort entraîna la chûte de son Favori. Il fut arrêté. Son crime étoit d'être étranger & trop puissant. Jugé & condamné, il fut transporté dans les déserts de la Sibérie où on lui permit de vivre. Cet événement ranima les espérances du Comte de Saxe; mais elles furent encore trompées. Le nouveau choix de la Curlande déterminé par l'influence des Etats les plus puissants, tomba sur le Prince Louis de Brunswick. Une nouvelle protestation du Comte de Saxe annonça à l'Europe la justice & l'inutilité de ses prétentions;

putoient le droit de protéger, c'est-à-dire, d'asservir la Curlande. Cet Etat foible, mais libre, qui avoit besoin d'un grand homme pour conserver son indépendance, élut MAURICE pour Souverain. A peine cet honneur dangereux fut-il remis entre ses mains, qu'il eut à soutenir les efforts de ces deux Peuples rivaux d'intérêts, mais ses communs ennemis. On le vit braver en même-tems & les décrets orgueilleux de la Pologne, & les armes de la Russie, négocier tour-à-tour & combattre, démêler les pieges que lui tendoit la perfidie, & soutenir un siege dans son Palais. S'il fut obligé de céder enfin aux deux Puissances les plus redoutables du Nord, du moins il ne manqua point à sa fortune, & fit voir à ses Peuples qu'il étoit digne d'être leur Souverain. Cette disgrace, si c'en est une que d'être déchargé du fardeau de gouverner les hommes, l'attacha de plus en plus à la France.

Ce fut dans ces circonstances (*n*) qu'il rédigea par écrit ses Observations sur l'Art Militaire, Ouvrage digne de César ou de Condé, écrit de ce style mâle & rapide, qui caractérise un Guerrier, plein de vues profondes & de nouveautés hardies, où il juge la coutume avant de l'adopter, laisse les usages pour examiner les

---

& il fut réduit à grossir la foule des Princes, que les passions des hommes ont dépouillés de leurs droits légitimes.

(*n*) Il composa en 1732 l'ouvrage qui porte pour titre, *Mes Rêveries.* Une anecdote singuliere & qu'on aura peine à croire, c'est qu'il étoit malade & avoit la fievre lorsqu'il le fit. L'ouvrage fut composé en treize nuits. Il le retoucha & y fit des augmentations après la paix de 1736.

principes, ose créer des regles où il n'y en a point eu jusqu'alors, donne des préceptes pour le Général comme pour le Soldat, s'éleve jusqu'au sublime de l'Art & descend dans les détails, partie la plus pénible pour le Génie, parce qu'il est obligé de ralentir sa marche rapide qui tend au grand dès le premier essor.

Le fruit de tant de travaux & de réflexions devoit enfin paroître. La mort du Roi de Pologne troubla une Paix de vingt ans ; & l'ambition de lui succéder arma deux Concurrents, entre lesquels les Nations se partagerent. Ainsi le droit d'élire ses Rois, le plus beau privilege des Peuples, & qui conserve seul aujourd'hui une foible image de la liberté primitive des hommes, est devenu pour le genre-humain une source féconde de divisions & de malheurs. Auguste avoit pour lui la protection de l'Empereur & les armes de la Russie ; Stanislas les armes de Louis. Maurice apprit alors à l'Europe qu'il avoit choisi la France pour sa Patrie. On le vit sacrifier les intérêts du sang & le nom de frere à son attachement pour Louis, & préférer la gloire de servir sous les François, à celle de commander les Troupes belliqueuses de la Saxe (o).

Déja les parties les plus importantes & les plus difficiles de l'Art de la Guerre lui sont confiées. Berwick le charge de passer le Rhin ; & l'habileté avec laquelle il conduit ce projet, justifie le choix qu'on a fait de lui. Que n'ai-je

(o) L'Electeur de Saxe, au commencement de cette guerre, offrit au Comte son frere le Commandement général de toutes ses Troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de Maréchal de Camp, & se rendit sur le Rhin à l'Armée de M. de Berwick.

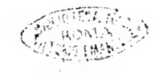
plume de cet Homme éloquent (*p*) qui s'est vé au dessus de lui-même en célébrant Tu- ıne, ou de cet Orateur (*q*) plus sublime :ore, dont le génie s'est trouvé de niveau :c l'ame du grand Condé! Je tracerois le ·leau de ce que MAURICE a fait de grand ıs les champs de l'Allemagne. Vous le verriez :rchant les dangers avec le même empressent que les autres cherchent les plaisirs, (*r*) ntant la tranchée, livrant des assauts, enant des convois, forçant des retranchemenrs, :idant par sa valeur du gain des batailles, nnant l'ordre en Général & l'exemple en solt, toujours actif, toujours infatigable, adoré s troupes, redouté des ennemis, respecté des ·néraux, estimé lui seul plus que des bataills entiers (*s*).

(*p*) Fléchier.

(*q*) Bossuet.

(*r*) Le 23 Octobre 1733, après le passage du Rhin, nonte à la tranchée au Fort de Kehl, & a un Caaine tué à côté de lui. En 1734, au commencent de la Campagne, à la tête de deux cents Draıs, il se rend maître d'un convoi gardé par 1200 mmes. Le 27 Avril il se trouve à deux assauts qui livrent le même jour à la Ville de Tratbak dans le ·atinat. Au second assaut il voit sept Grenadiers nber autour de lui. A Etlinghen, à la tete d'un déhement de Grenadiers, il pénetre dans les lignes ennemis, en fait un grand carnage, & décide la toire. Au siege de Philisbourg, fameux par sa difılté & par la mort du Maréchal de Berwick, il est ırgé d'un très-grand nombre d'attaques, qu'il exée avec autant de succès que d'intrépidité. Ce fut médiatement après ce siege qu'il fut nommé Lieuteıt-Général. L'acte par lequel le Roi lui donne cette nité, est du premier Août 1734.

(*s*) Le Maréchal de Berwick sur le point d'atta- :r les ennemis à Etlinghen, voit arriver le Comte



C'eſt par ces exploits qu'il parvint au grade de Lieutenant-Général. Il ne le dut point à ces manœuvres ſourdes, à ces intrigues obſcures qui aviliſſent les honneurs, & peut-être celui qui les obtient. Il laiſſa ces moyens honteux à ceux qui joignent la baſſeſſe à l'orgueil. Tandis que d'indignes rivaux formoient des complots contre lui, il traçoit des plans de campagne : il ne fit ſa cour que ſur les champs de bataille : ſes Partiſans furent les ſoldats qu'il commandoit, les ennemis qu'il avoit vaincus ; la Gloire fut ſa Protectrice.

Il ne lui manquoit que de trouver un rival digne de lui. La fortune lui en oppoſe un. C'eſt Eugene (*t*). Déjà il menace de paſſer le Rhin, de porter la déſolation dans la France. O Prince, qui étoit né pour être l'amour & le vengeur d'un pays dont tu as été la terreur, nous ne redoutons plus ton fatal génie ! Villars nous a apris à Denain que tu pouvois être vaincu, & toi-même tu as pris ſoin de nous former un Héros capable de te combattre. En effet MAURICE ſuppléant au petit nombre des troupes par l'art de ſe poſter, ſut en impoſer à ce redoutable ennemi, garder le paſſage du Rhin, & cou-

---

de Saxe dans ſon Camp. Comte, lui dit-il auſſi-tôt, j'allois faire venir trois mille hommes, mais vous me valez ſeul ce renfort.

(*t*) En 1735, le Prince Eugene qui commandoit l'Armée Impériale, avoit formé le projet de paſſer le Rhin à Manheim, & de pénétrer dans le Pays Meſſin. Le Maréchal de Coigny détacha le Comte de Saxe pour arrêter les Impériaux. Le Comte choiſit un poſte ſi avantageux, que le Prince Eugene, quoique très-ſupérieur en forces, n'oſa jamais hazarder ce paſſage.

vrir nos frontieres. Eugene reconnut & admira son disciple, il s'avoua vaincu dans son Art : & le Successeur de Louis XIV. connut alors qu'il avoit aussi son Turenne.

Les victoires de la France & la modération de deux Rois, procurerent bientôt à l'Europe cette Paix où (*u*) l'on vit un Souverain légitimement élu, sacrifier ses droits au repos des Nations. Ne croyons pas que MAURICE s'endormît alors au sein de la Gloire, & s'imaginât ne pouvoir plus rien ajouter à ses lumieres. C'est le vice de la médiocrité ; elle regarde le cercle étroit qui borne sa vue, comme la mesure de toute l'étendue possible.

Le génie découvre encore des espaces immenses, où l'esprit des hommes vulgaires croit que tout finit. Celui qui avoit donné en Allemagne de si belles leçons sur l'Art Militaire, en prend lui-même de tous les Ecrivains (*x*)

(*u*) Par la Paix de 1736, Stanislas Leczinski, Beau-Pere de Louis XV, élu deux fois Roi de Pologne, l'une en 1704, l'autre en 1733, renonça à ce Royaume, en gardant le titre de Roi. Le Duché de Lorraine & de Bar lui fut donné en dédommagement; & François Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur, eut en échange le grand Duché de Toscane.

(*x*) Le Comte de Saxe avoit connu en 1731 le Chevalier Follard, & s'étoit lié avec lui. Cet Officier passionné dès son enfance pour l'art de la Guerre, avoit passé sa vie à combattre & à méditer. C'étoit un guerrier plein de vues, qui joignoit la méthode à la hardiesse des idées. C'est aux maîtres de l'art à décider s'il eut raison de vouloir appliquer à tous les lieux & à toutes les circonstances son systême de la Colonne, & de rapporter tout à ce tobjet. Il a laissé dans un Commentaire sur Polybe le vaste dépôt de ses connoissances & de ses réflexions. Ces deux hommes que le même goût, ou plutôt la même passion avoit unis,

célebres qui ont approfondi cet Art. Ainsi l'Orateur de Rome, après avoir étonné de son éloquence la Capitale du Monde, alla encore chercher des Maîtres dans les Ecoles de l'Asie.

La mort de Charles VI. ne tarda pas à replonger l'Europe dans les dissensions dont elle commençoit à peine à sortir. Telle est l'influence des Rois sur la destinée du monde. Ils le gouvernent pendant leur vie, & l'ébranlent encore après leur mort. Dans l'espace de quarante ans la mort de trois Princes a excité trois guerres sanglantes. La Prusse, la Baviere & la Saxe disputerent à la Fille de Charles VI. l'héritage des vastes Etats de son Pere. La France animée contre l'Autriche par cette ancienne rivalité que rien encore n'avoit pu éteindre, & que le préjugé des Nations regardoit depuis deux cents ans, comme nécessaire à la balance de l'Europe, joignit ses armes à celles de la Baviere. La Boheme devint le théatre de la guerre & des exploits de MAURICE.

---

tenoient tous les jours ensemble des conférences de deux ou trois heures, où ils se communiquoient leurs idées sur les opérations militaires. Ce fut dans le même tems que le Comte de Saxe étudia tous les Auteurs anciens qui ont traité de la Guerre. Il lut Polybe en entier. Il avoit un goût particulier pour un Auteur peu connu, & qui cependant mérite de l'être. C'est Onozander qui vivoit sous les Empereurs Romains. Il a fait un ouvrage sur la maniere de conduire les Armées. Le Comte de Saxe l'avoit souvent à la main, & le portoit toujours avec lui. Nous n'en avons jusqu'ici qu'une traduction en vieux style. On nous en promet une nouvelle de M. le Baron de Zurlauben, membre de l'Académie Royale des Inscriptions, & Auteur de l'Histoire Militaire des Suisses.

Déjà,

Déjà, malgré les rigueurs de la saison, Prague est assiégée par l'Electeur, & la fortune de ce siege est confiée au Héros de la Saxe (*y*). Tout semble conspirer contre le succès de l'entreprise. MAURICE voit les obstacles, & il est le seul qui n'en est pas effrayé. Son génie lui répond de la fortune. Il forme un projet dont la hardiesse étonneroit tout autre que lui. L'ennemi approche; dans la même nuit la tranchée s'ouvre; la Ville est prise; l'ennemi peut à peine le croire; & la France applaudit à un succès qu'elle n'osoit espérer. Cette conquête est bientôt suivie d'une autre aussi importante, & peut-être plus difficile. Egra succombe (*z*). La Conquête de la Boheme

(*y*) Prague fut assiégée à la fin de Novembre 1741. L'Electeur de Baviere, depuis Empereur sous le nom de Charles VII, confia au Comte de Saxe les opérations du siege. La grandeur immense de cette Capitale, le grand nombre des Troupes qui formoient la garnison, le défaut de vivres dans le camp, les rigueurs excessives de la saison, & plus que tout cela, l'approche d'une Armée de 30000 hommes qui voloit à son secours, & qui n'étoit plus qu'à cinq lieues, tout cela faisoit craindre beaucoup pour le succès. Le Comte de Saxe résolut de prévenir l'arrivée des ennemis, & d'emporter la Ville par escalade. Il confia son projet à un Officier digne de le seconder; c'étoit M. de Chevert, alors Lieutenant-Colonel, aujourd'hui Lieutenant-Général. Le 15. Novembre la tranchée fut ouverte, & la même nuit Prague fut emportée d'assaut.

(*z*) La conquête d'Egra étoit d'autant plus importante que les Ennemis y avoient tous leurs magasins. Cette Ville étoit si forte, que le Prince Charles crut qu'il n'étoit pas nécessaire d'y jetter du secours. Elle fut investie par le Comte de Saxe le 2 Avril 1742. Une garnison nombreuse, un Chef habile, l'abondance de tout

eſt aſſurée; & la communication avec la Baviere, conſervée libre. Dès ce moment les Nations eurent les yeux fixés ſur MAURICE, & le regarderent comme un de ces Hommes néceſſaires au deſtin des Empires, faits pour ébranler ou pour ſoutenir les Etats.

Une révolution rapide changea bientôt la face des affaires de l'Allemagne, & la guerre fut reportée du fond de l'Autriche aux bords du Rhin. L'Alſace & la Lorraine ſont ſauvées une ſeconde fois par MAURICE. L'embraſement de la guerre s'étend & ſe communique. La haine de l'Angleterre & l'ambition intéreſſée de la Sardaigne ſecondent la politique de l'Autriche. La France voit ſans s'alarmer groſſir le nombre de ſes ennemis : elle a MAURICE pour défenſeur. Déjà il a obtenu les deux récompenſes les plus flatteuſes de ſes grandes actions, la confiance de ſon Roi & le ſceptre des Guerriers (a). Cet honneur accordé à MAURICE devoit être utile à la France. En effet, ſi le droit de commander en chef eſt un dépôt dangereux dans des mains foibles, on peut dire qu'il eſt auſſi néceſſaire que juſte dans un grand Homme. Pour qu'il puiſſe agir, il faut lui ôter toutes les entraves, & trop ſouvent l'on a vu le génie dépendant échouer dans ſes projets, ou arrêté dans ſa courſe par l'autorité timide ou peu éclairée.

---

ce qui fait le nerf & le reſſort de la Guerre, toutes les reſſources de cet Art ingénieux & ſavant, inventé par les Modernes pour défendre les Places, ne purent empêcher qu'elle ne fût priſe après quelques jours de tranchée ouvertes. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, & cauſa la plus grande joie à l'Empereur Charles VII, qui écrivit de ſa propre main au Comte de Saxe pour l'en féliciter.

(a) Il fut fait Maréchal de France le 26 Mai 1744.

La Nation & l'Europe se souviennent que LOUIS alla lui-même en Flandre se mettre à la tête de ses troupes qui combattoient pour sa querelle, & que MAURICE mérita la gloire de servir la fortune de LOUIS. Tandis que l'un par ses conquêtes rapides faisoit reconnoître en Flandre l'arriere-petit Fils de LOUIS XIV [b], l'autre par une inaction savante & mesurée contenoit l'ennemi au-delà de l'Escaut, couvroit le siege des Villes, & opposoit aux Alliés un rempart impénétrable.

Ces succès brillants sont troublés par des revers. Le Rhin n'est plus défendu par MAURICE, & les ennemis ont passé ce fleuve. LOUIS plus grand par son humanité que par ses conquêtes, vole en Alsace au secours de ses sujets. Un coup plus terrible menace l'Etat; LOUIS est prêt à expirer. Du Rhin aux deux Mers & des Alpes à l'Escaut, ce n'est que douleur, que gémissements, que cris lugubres. Je crois voir une famille immense pleurer autour du lit funebre de son pere, tandis que des ennemis ardents profitent de ce moment fatal pour venir arracher les dépouilles de ces enfants malheureux. Les Alliés s'avancent en Flandre à la tête d'une Armée formidable; & nous n'avons à leur opposer que des troupes affoiblies, découragées & inférieures en nombre. Le désespoir est au dedans, la crainte au-dehors. O ma Patrie, quels dangers t'environnent! ô fortune de la France, sur qui maintenant vas-tu t'appuyer? MAURICE te reste: c'est lui qui sera ton soutien: c'est lui qui à la tête de quarante mille hommes en arrête soixante & dix mille.

(b) Prise d'Ipres, de Furnes & de Menin, par LOUIS XV.

[c] Ménager les forces de l'Etat & soutenir sa réputation ; couvrir nos conquêtes passées & empêcher les ennemis d'en faire aucunes ; se tenir près d'eux pour éclairer leur conduite, & se placer dans des postes où ils ne peuvent le forcer à combattre ; observer tous leurs projets & leur dérober les siens ; pénétrer par les mouvements qu'il voit, ceux qui lui sont cachés ; ne laisser jamais échapper ni un moment favorable, ni un poste avantageux ; joindre la hardiesse à la précaution ; agir tantôt par des réflexions profondes, & tantôt par ces illuminations soudaines qui sont les élancements du génie ; avoir de la vivacité sans précipitation, & du sang froid sans lenteur ; enfin, éviter les batailles qui décident trop rapidement du destin des Etats, & faire la guerre sans rien donner au hazard : tel est le grand Art que MAURICE déploie dans cette Campagne, où il fit connoître au monde la supériorité que le génie a sur la force, Campagne égale à celle de Fabius en Italie, & de Turenne en Allemagne, & qui un jour servira elle-même de leçon à la postérité.

Cependant le nombre de nos ennemis augmente encore [d]. Ce Peuple actif, commerçant & laborieux, respectable par sa liberté, puissant

---

(c) Fameuse Campagne de Courtrai.

(d) Dans l'hyver de 1745, il se conclut un Traité d'union à Varsovie, entre la Reine de Hongrie, le Roi d'Angleterre, l'Electeur de Saxe, & la Hollande. L'Ambassadeur des Etats-Généraux ayant rencontré le Maréchal de Saxe dans la Galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensoit de ce Traité. *Cela est fort indifférent à la France*, reprit le Maréchal ; *mais si le Roi mon Maître veut me donner carte-blanche, j'en irai lire l'original à la Haie, avant que l'année soit passée.*

ar ses richesses, vainqueur de la Mer qu'il a su asservir par ses flottes & domter par ses digues, emporté par le tourbillon qui agite l'Europe, arme pour ses anciens oppresseurs, pour les rivaux de son commerce, contre la Nation qui l'avoit autrefois aidé à briser ses fers, & qui lui offroit alors son alliance. L'Europe se ligue contre la France; & la France oppose MAURICE à l'Europe.

Déjà il a su tromper la vigilance de ces fiers ennemis. Tournai est investi en leur présence, & cette Place est prête à succomber. L'Angleterre, l'Autriche, Hanovre & la Hollande réunissent leurs forces pour la défendre. Ils approchent. MAURICE a formé le projet audacieux de continuer en même-temps un siege & de livrer une bataille. LOUIS accourt avec son Fils. Il vient partager avec ses sujets la gloire & le danger de cette fameuse journée [e]. O champs de Fontenoy! vous allez enfin décider cette grande querelle! C'est dans cet espace étroit qu'est renfermée la destinée de quatre Empires.

Que ceux qui veulent savoir jusqu'où peut aller la force d'une grande ame, s'arrêtent ici pour contempler MAURICE. Il est expirant [f]; & c'est lui qui est dépositaire du sort de la

(e) Bataille de Fontenoy le 11 Mai 1745.

(f) Lorsque la Bataille de Fontenoy se livra, le Maréchal de Saxe étoit presque mourant. Il se faisoit trainer dans une voiture d'osier, pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval, mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tous moments. C'est ce qui fit dire au Roi de Prusse dans une lettre qu'il lui écrivit long tems après, » qu'agitant il y a quelques » jours la question de savoir, quelle étoit la Bataille de » ce siecle qui avoit fait le plus d'honneur au Général,

France. Ce sont des mains mourantes qui soutiennent ce fardeau immense. On diroit que les loix de l'humanité ne sont point faites pour lui, & que son ame guerriere est indépendante du corps qu'elle habite. Son génie semble s'élever davantage parmi les ruines de ce corps qui s'écroule. Ange tutélaire de la France, veille sur lui. Déjà il a mesuré d'un œil rapide toute l'étendue du terrein, il a vu tous les avantages qu'il peut ou prendre ou donner, il a pénétré les projets des ennemis par leur arrangement, il a choisi tous ses postes, combiné les rapports de toutes les positions, fixé tout pour l'attaque, tout prévu pour la défense : il a distribué aux Héros qui le secondent, les détails de l'exécution, & s'est réservé pour lui la partie la plus sublime, celle d'attendre les hazards & de les maîtriser.

Tout s'ébranle. Ces grands corps se heurtent & s'entrechoquent. MAURICE tranquille au milieu de l'agitation, observe tous les mouvements avec le sang froid de la supériorité, prend conseil des événements, distribue des secours, donne des ordres, répare les malheurs. Sa tête est aussi libre que dans le calme de la santé. Il brave doublement la mort : il fait porter dans tous les lieux où l'on combat, ce corps foible qui semble renaître & se multiplier par l'activité de son ame. C'est de ce corps mourant que partent ces regards perçants & rapides qui reglent, changent ou suspendent les événements, & font

---

» les uns avoient proposé celle d'Almanza, & les autres » celle de Turin ; mais qu'enfin tout le monde étoit » tombé d'accord que c'étoit sans contredit celle dont » le Général étoit à la mort lorsqu'elle se donna ».

es destins de cent mille hommes. La fortune ombat pour nos ennemis. Une utile terreur g] a formé cette colonne dont les effets ont té regardés comme le chef-d'œuvre d'un Art errible & profond. Toujours ferme, toujours nébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels, elle porte par-tout a destruction. Trois fois nos Guerries attaquent e rempart d'airain, trois fois ils sont forcés de eculer. L'ennemi pousse des cris de Victoire; e destin de la France chancelle, la Nation tremble pour son Roi. MAURICE voit des ressources où l'armée entiere n'en voit plus. Au milieu de cette confusion & de ce trouble, il amasse toutes les forces de son ame. Une triple attaque est en même-temps formée sur un nouveau plan. La colonne est rompue, le Génie de a France se rassure, & LOUIS est Vainqueur. O MAURICE! puisque tu n'es plus, permets au moins qu'un Citoyen obscur, mais sensible, s'adresse à ta cendre: reçois pour ce grand bienfait les hommages de mes Concitoyens & les miens: la postérité te doit son admiration;

(g) Cette fameuse colonne dont on a fait honneur au génie de nos Ennemis, fut presque l'ouvrage du hazard. L'Infanterie Angloise étoit d'abord rangée sur deux lignes; & ses flancs exposés au feu de notre artillerie souffroient beaucoup. Ce fut ce qui obligea cette Infanterie à se resserrer pour présenter un front moins large, & à former ce bataillon quarré qui fit tant de progrès & de ravages, & qui donna pendant une heure entiere la victoire à nos ennemis. Le Maréchal de Saxe pour l'enfoncer, le fit attaquer en même-temps de front & par les deux flancs. Ces trois attaques concertées ensemble, & exécutées avec la plus grande intrépidité, arracherent enfin la victoire aux Anglois.

mais nous, nous te devons un sentiment plus tendre, nous devons chérir & adorer ta mémoire.

Les grandes batailles, semblables aux tremblements de terre, donnent presque toujours de violentes secousses aux Etats ; & plus le choc a été terrible, plus l'ébranlement s'étend & se communique au loin. Tournay, Gand, Bruges, Oudenarde, Ostende, Ath & Nieuport, tombent devant les Vainqueurs de Fontenoy. Bruxelles qui étoit défendue par une armée entiere, par dix-sept Généraux, par les rigueurs excessives de la saison, dans le temps qu'elle croyoit MAURICE loin d'elle, est étonnée de se voir presqu'en même-temps investie, assiégée & prise au milieu des glaces de l'hyver. A ces conquêtes en succedent d'autres non moins rapides. Malines, Anvers, Mons, Louvain, Charleroi, ouvrent leurs portes aux Héros de la France. Namur est foudroyé sur ses rochers. La honte irrite le courage de nos ennemis. Déjà ils ont oublié la journée fatale de Fontenoy. Ils osent tenter une seconde fois la fortune [*h*]. Une nouvelle bataille est pour MAURICE un nouveau triomphe. Raucoux sera témoin de leur défaite. Tout ce que le génie de la guerre a pu inventer de plus terrible, se réunit ici. Je vois une armée nombreuse & intrépide, postée sur des hauteurs, retranchée de toute part, soutenue par des redoutes, défendue par cent pieces d'artillerie dont le feu combiné annonce une destruction presqu'inévitable. MAURICE a tout vu & tout disposé. Trois attaques se forment presqu'en même-temps contre trois postes. Rien n'égale

(*h*) Bataille de Raucoux, le 11. Octoble 1746.

l'opiniâtreté de l'attaque que celle de la défense. Des deux côtés c'est la valeur qui combat; mais MAURICE guidoit la valeur des François, & ils ont vaincu. Les ennemis fuient à pas précipités, & mettent la Meuse entr'eux & leur Vainqueur.

LOUIS qui doit à MAURICE des jours aussi brillants, n'a point la foiblesse orgueilleuse de ces anciens maîtres du monde, plus fameux encore par leurs vices que par leurs grandeurs, chez qui les vertus étoient dangereuses, & qui ne pardonnoient presque jamais la gloire d'avoir bien servi l'Etat [i]. Le Général qui avoit vaincu, en arrivant dans ces Cours foibles & barbares, étoit forcé de cacher ses victoires comme des crimes, & après de froids embrassements, unique témoignage d'une reconnoissance forcée, pour faire oublier sa gloire, il se hâtoit de se confondre dans la foule des esclaves. LOUIS se sent assez grand pour ne pas se croire humilié par un grand Homme: & il ne craint que de n'être pas assez puissant pour récompenser tant de services. Il sait que l'honneur est l'aliment de l'Ame des Héros [k]. Des distinctions nouvelles

---

(i) Ac ne notabilis celebritate & frequentiâ occurrentium introitus esset, vitato amicorum officio, noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit; exceptusque brevi osculo & nullo sermone, turbe servientium immixtus est. *Tacit. ex vita Agric.*

(k) Au mois d'Avril 1746, le Roi donna au Maréchal de Saxe des Lettres de Naturalité. Elles sont conçues dans les termes les plus honorables & les plus flatteurs. Après la Bataille de Raucoux, il lui fit présent de six piéces de canon qui faisoient partie de l'artillerie prise sur les ennemis, honneur rare, & qui de la part d'un Roi, est la marque de la plus grande confiance. Il lui avoit déjà donné le Château de Chambord, pour en jouir durant sa vie comme d'un bien propre. Le Mariage

font créées pour celui qui a fait des exploits nouveaux. Un titre [*l*] fuprême qui avoit été la plus digne récompenfe de Turenne au milieu de fes triomphes, & de Villars au bord du tombeau, foumet à MAURICE toutes les armées de LOUIS. Une confiance plus flatteufe que les dignités, lui donne un ami dans un Roi. L'envie qui n'ofe élever fes regards jufqu'à lui, frémit en l'admirant, & ne murmure que dans la pouffiere.

MAURICE vole à de nouvelles victoires. En vain l'Autriche & l'Angleterre épuifent leur fang & leurs tréfors contre la France. En vain leur politique pour déterminer la lenteur circonfpecte de la Hollande, a fu engager ces Républicains à fe nommer un Chef qui réunît dans fa main les rênes du pouvoir, qui donnât plus d'harmonie & d'activité à leurs deffeins. Ils ont facrifié leur liberté fans augmenter leurs reffources, & leurs craintes imaginaires les précipitent enfin dans des maux réels. MAURICE a pénétré dans la Flandre Hollandoife, & chaque pas qu'il y fait eft marqué par des conquêtes. Les nouveaux efforts des Alliés, leur annoncent de nouvelles difgraces. Laufelt [*m*], théâtre d'un combat fan-

de M. le Dauphin avec la Princeffe Royale de Saxe, mit le comble à la confidération dont jouiffoit le Maréchal. En 1747 il fut créé Maréchal Général de toutes les Armées du Roi. Les provifions font datées du 12 Janvier. Enfin, au mois de Janvier 1748, le Roi le nomma Commandant Général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis. Je fuis entré dans tous ces détails, parce qu'ils font autant d'honneur au Souverain qui récompenfe, qu'au Sujet qui mérite de l'être.

(*l*) Titre de Maréchal Général de toutes les Armées du Roi.

(*m*) Bataille de Laufelt le 2 Juillet 1747.

glant, consacre le nom de MAURICE par une troisieme victoire. Une entreprise hardie & que le succès seul peut justifier, est la suite de cette bataille. Une Ville [n] qui avoit été l'écueil des deux plus fameux Capitaines de leur siecle, & que les Nations regardoient comme imprenable, est assiégée, attaquée & emportée d'assaut. Si MAURICE n'eut point la gloire de cette conquête, il eut celle d'en avoir formé le projet, & d'avoir appellé au service de la France l'illustre Danois qui l'exécuta. Il eut la gloire encore plus rare d'employer un grand homme sans en être jaloux. Le bruit de cette chûte retentit dans toute l'Europe. La Hollande épouvantée tremble pour ses Etats. L'Autriche & l'Angleterre connoissent alors qu'il n'y a point de barriere qui puisse arrêter la fortune de la France.

Rois, Peuples, Guerriers, soyez attentifs au dernier spectacle que MAURICE vous prépare. Quel est ce nouveau projet qu'il a formé? Que

(n) Berg-op-Zoom avoit été assiégée deux fois, l'une par le Prince de Parme en 1588, l'autre par Spinola en 1622, & ces deux Généraux avoient vu tous leurs efforts échouer devant cette Place. La conquête étoit plus difficile encore depuis les ouvrages immenses que le célebre Cohorn avoit ajoutés aux anciennes fortifications. Les inondations des marais, l'abondance de toutes sortes de provisions, trois cents pieces d'Artillerie, une garnison nombreuse, une Armée rédoutable qui étoit aux portes de la Ville, tout conspiroit à faire croire à l'Europe qu'une telle entreprise ne pouvoit réussir. M. de Lowendahl vainquit tous les obstacles, & la Ville fut prise l'épée à la main le 11 Septembre 1747, lorsque la breche étoit à peine praticable. On trouva dans le Port dix-sept grandes barques chargées de provisions, avec cette adresse en gros caracteres : *à l'invincible garnison de Berg-op-Zoom.*

signifient tous ces mouvements combinés, ces marches savantes? Quel sera le point de réunion de tous ces corps de troupes divisés? Sur qui doit tomber l'orage qui gronde? Trois Villes se croient menacées en même-temps. Les Alliés incertains ignorent quel est le poste qu'ils doivent abandonner, & celui qu'ils doivent défendre. Ils s'agitent, ils se troublent. La foudre les éclaire en tombant. Mastricht est enveloppé. Quatre-vingt mille hommes qui sont présents, ne peuvent arrêter MAURICE, & sont réduits à l'admirer. C'en est fait; tant de succès ont décidé du sort de la Guerre. LOUIS Conquérant accorde la paix aux Nations par humanité, & ses ennemis vaincus l'acceptent par besoin. Les victoires de MAURICE ont donné le repos au monde.

Ce grand Homme, cher à LOUIS, adoré de la Nation, craint & respecté de toute l'Europe, espéroit jouir paisiblement de sa gloire dans le sein du repos, & la France l'espéroit avec lui. On n'approchoit de sa retraite de Chambord qu'avec ce respect religieux qu'inspire le séjour des grands Hommes. Son Palais étoit regardé comme le Temple de la valeur & le Sanctuaire des vertus guerrieres. Mais ô foiblesse! ô néant! Ce Temple va devenir un tombeau. Il semble que MAURICE ne devoit exister que pour faire de grandes choses, ou que son destin rapide n'eût été suspendu que pour la France. Dès qu'il a cessé de vaincre il disparoît de dessus la terre. Il meurt [o] & celui qui avoit été élu Souverain

(o) Le Maréchal de Saxe mourut à Chambord le 30 Novembre 1750, après neuf jours de maladie. Son intention avoit été de n'avoir ni sépulture ni pompe funebre. Il avoit demandé que son corps fut brulé dans la

par un Peuple libre, qui avoit été comblé de tant d'honneurs, qui avoit gagné tant de batailles, qui avoit pris ou défendu tant de Villes, qui avoit vengé ou vaincu les Rois, qui étoit l'amour d'une Nation & la terreur de toutes les autres, compare en mourant sa vie à un songe.

Sa mort fut une calamité publique pour la France, un grand événement pour l'Europe, une perte pour l'humanité. Louis s'honora lui-même, en honorant ce grand Homme de ses regrets. Les Courtisans qui sont si peu sensibles, furent attendris sur un destin si brillant & si passager. Le Peuple, qui est la partie la plus méprisée & la plus vertueuse de l'Etat, pleura l'appui & le défenseur de la Patrie. Mais vous, Guerriers, qu'il conduisoit dans les batailles, vous que tant de fois il a menés à la victoire, quels furent alors vos sentiments ? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence. Les grands mots expriment foiblement les grandes douleurs. Je voudrois

chaux vive, *afin*, ajouta-t-il, *qu'il ne reste plus rien de moi dans le monde, que ma mémoire parmi mes amis.* Le Roi, trop juste & trop sensible pour souscrire à cette demande, voulut donner à ses sujets l'exemple d'honorer ce grand Homme, même lorsqu'il n'étoit plus. Son corps fut embaumé, & transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'Eglise Luthérienne de S. Thomas. On prodigua à sa cendre tous ces honneurs funebres, si vains lorsqu'ils ne sont accordés qu'aux titres & à la naissance, si respectables lorsque c'est un hommage que la reconnoissance rend au mérite. Le beau Mausolée dont le modele a déjà été admiré au Louvre, & qui doit être exécuté en marbre par le célebre Pigale, cet homme si digne d'immortaliser les Héros, achevera de consacrer la reconnoissance du Roi, & la gloire du Maréchal.

graver sur l'airain une action que l'Univers doit apprendre, & dont la postérité doit conserver le souvenir. Après que le corps de MAURICE eut été transporté dans la capitale de l'Alsace; deux soldats qui avoient servi sous lui, entrent dans le Temple, où étoit déposée sa cendre. Ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent au pied du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe, comme pour en aiguiser le tranchant. Saisi du même sentiment son compagnon imite son exemple. Tous deux ensuite sortent en pleurant, l'œil fixé sur la terre, & sans proférer un seul mot. S'il est un homme à qui cette action ne paroisse pas l'expression la plus sublime du sentiment dans des ames simples & guerrieres, la nature lui a refusé un cœur. Ils pensoient, ces deux Guerriers, que le marbre qui touchoit aux cendres de MAURICE, avoit le pouvoir de communiquer la valeur, & de faire des Héros. Vous ne vous trompez pas, dignes soldats de MAURICE : tandis que son ombre, du milieu de l'Alsace qu'elle habite, semera encore la terreur chez nos ennemis, & gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui renferme sa cendre, élevera l'ame de tous les François, leur inspirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zele pour le Roi & pour la Patrie.

ÉLOGE DE HENRI-FRANÇOIS DAGUESSEAU, *Chancelier de France.*

Difcours qui a remporté lè prix de l'Académie Françoife en 1760.

IL fut un temps parmi nous où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la juftice, étoit avilie par le mépris. Les Nobles, auffi fiers qu'ignorans, tyrans fubalternes d'un Peuple efclave, du fein de leur oifiveté fuperbe, ou du milieu de leurs tournois, ofoient infulter aux travaux de la Magiftrature. La Raifon qui s'avance lentement fur les pas des Arts & des Sciences, commence enfin à diffiper ce préjugé barbare. Ceux qui fervent également la Patrie, ont un droit égal à fes éloges. Depuis que les hommes font méchants & corrompus, il leur faut des armes & des Loix. Les armes, ces inftruments de la deftruction & de la vengeance, fervent de barriere à l'Etat, & font fleurir la liberté fous l'abri de la victoire. Les Loix, image de l'éternelle Sageffe, font fervir toutes les paffions & tous les talens au bien public, pro-

tegent les foibles, répriment les grands, unissent les peuples aux Rois, & les Rois aux peuples. Sans les armes, l'Etat deviendroit la proie de l'étranger. Sans les Loix, il s'écrouleroit sur lui-même.

Aussi la Grece répéroit avec admiration les noms des Solons & des Licurgues, avec ceux des Miltiades & des Léonidas. Rome se glorifioit autant de la censure de Caton, que des victoires de Pompée : & les Chinois, ce peuple antique, si fameux dans l'Asie par la sagesse de ses Loix, élevent des arcs de triomphe aux Magistrats comme aux Guerriers.

Le même sentiment anime parmi nous ce Corps illustre d'hommes vertueux & éclairés, qui réunissant aux titres d'Orateurs & de Philosophes, les noms plus glorieux de Citoyens & de Patriotes, pensent que les talents ne sont rien s'ils ne sont employés pour le bonheur de l'Etat. L'honneur immortel d'un éloge public qu'ils ont accordé à MAURICE Comte de Saxe, ils l'accordent aujourd'hui à Henri-François DAGUESSEAU, Chancelier de France.

Heureux celui qui est digne de servir d'interprête à la voix de la Patrie ! J'ose tenter un si noble effort. Je n'espere point embellir la vertu, elle est trop au-dessus des ornements frivoles de l'esprit. Mais je lui rendrai hommage : je la présenterai dans sa majestueuse simplicité. Je peindrai dans DAGUESSEAU le grand Magistrat, le Savant profond, l'homme juste. O mes concitoyens, daignez m'entendre : l'éloge des grands Hommes est la leçon du monde. Mais si parmi vous il se trouvoit quelqu'un qui fût insensible au charme des vertus pacifiques, & qui n'aimât que le récit des sieges & des batailles, la nature s'est trompée

n le faisant naître dans ces climats, & parmi les hommes qui pensent. Il y a dans le Nord les pays encore barbares, où l'industrie & la vertu se bornent à l'art de se détruire; qu'il aille vivre parmi les sauvages & les tigres de ces déserts : je parle à des citoyens & à des hommes.

Si la distinction de la naissance n'est point une chimere, si elle a quelque chose de réel, c'est lorsque les ancêtres ont été vertueux : car la succession des dignités n'est rien, si on la compare à celle du mérite. DAGUESSEAU recueillit en naissant ce double héritage de gloire & de vertu [a]. Né d'une famille distinguée dans la robe, ses ayeux toujours utiles à l'Etat, lui avoient préparé un nom illustre. Mais, ne craignons pas de le dire, un homme tel que lui honore bien plus sa famille, qu'il n'en est honoré. Le Ciel qui veilloit sur sa destinée, l'avoit fait naître d'un pere capable de lui donner toutes les lumieres avec tous les exemples [b].

---

[6] Henri-François DAGUESSEAU naquit à Limoges le 27 Novembre 1668. Sa mere Claire le Picart de Périgny, étoit fille d'un Maître des Requêtes. Du côté de son pere, il descendoit d'une ancienne famille, qui a possédé des terres en Saintonge & dans l'Isle d'Oleron. L'Histoire fait mention en 1495 d'un Jacques Daguesseau, Gentilhomme de la Reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII. Antoine Daguesseau, ayeul du Chancelier, fut successivement Maître des Requêtes, Président du Grand-Conseil, Conseiller au Conseil d'Etat, Intendant de Picardie, enfin Premier Président au Parlement de Bourdeaux. La réputation qu'il y a laissée, s'est perpétuée jusqu'à présent. Son éloge est consacré dans l'Histoire de Saintonge.

[b] Henri Daguesseau, pere de M. le Chancelier,

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangeres une si importante éducation. L'honneur de former un citoyen à l'Etat, est un honneur trop grand pour qu'il le cede à d'autres. On vit alors se renouveller l'ancienne discipline des Spartiates & des premiers Perses, qui enseignoit les vertus à leurs enfants, comme ailleurs on enseigne les Sciences.

C'étoit le temps où le Calvinisme expirant, cherchoit à ébranler par ses dernieres secousses les Provinces méridionales de la France [c],

---

fut d'abord Conseiller au Parlement de Metz, ensuite Maître des Requêtes, Président du Grand-Conseil, Intendant de Limoges, de Bourdeaux, de Languedoc, Conseiller d'Etat, Conseiller au Conseil Royal des Finances, & enfin Conseiller au Conseil de Régence. Il mourut âgé de plus de 81 ans en 1716. Il avoit tout le mérite que les grandes places supposent, mais qu'elles ne donnent pas. Juste, désintéressé, bienfaisant, ami des peuples, homme d'Etat, excellent pere de famille, à tous ces titres, il en joignit encore un, qui étoit alors commun à tous les grands Magistrats, celui de Savant.

[c] On sait combien les places d'Intendants de Provinces sont difficiles à remplir. Il faut soutenir les droits du Prince & ne pas opprimer les sujets, être juste sans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir, est quelquefois imperceptible, un Intendant marche sans cesse entre la haine des peuples & la crainte de la disgrace. Cette place si difficile par elle-même, le devenoit encore plus par les circonstances, dans un pays où les peuples étoient révoltés par esprit de Religion. On connoît la sévérité des Edits de Louis XIV, contre l'hérésie ; il falloit les faire exécuter, & cependant ménager des sujets inutiles ; poursuivre des rebelles, & ramener par la douceur ceux qui pouvoient l'être ; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du Prince, avec la pitié que l'on doit à des Fanatiques. Telle fut la conduite que tint le Pere de

hargé, dans ces Provinces, du dépôt sacré e l'autorité royale, le pere du jeune DAUESSEAU remplissoit ce dangereux honneur, vec la fidélité d'un sujet & l'humanité d'un itoyen. Au milieu de ces fonctions orageuses instruisoit son fils [d]. Il lui donnoit des çons d'une courageuse fermeté en réprimant n peuple rebelle, de générosité en prodiguant s biens pour les malheureux, d'humanité en pargnant le sang des hommes. Ainsi parmi les ureurs du fanatisme & de la révolte, se formoit ette ame noble & vertueuse, semblable à ces lantes salutaires, qui nourries de sucs heureux, roissent & s'élevent parmi les poisons qui les nvironnent.

Il est de grands Hommes qui ne le sont que ar les vertus : DAGUESSEAU étoit destiné à être encore par les talents. La France se hâte

---

I. le Chancelier. Aussi étoit-il adoré dans une Place, ù c'est beaucoup que de n'être point haï. A la preniere nouvelle de sa mort, toutes les Provinces où il voit été Intendant, firent célébrer un service en son onneur. Cette marque de l'attachement des Peuples près sa mort, le loue mieux que toutes les oraisons unebres. Il avoit beaucoup contribué à la construction u fameux Canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi e petit nombre d'ouvrages où l'utilité se joint à la granleur.

[d] M. le Chancelier n'eut presque d'autre Maître ue son pere. Celui-ci s'appliquoit à l'instruire au milieu le ses pénibles occupations. Son fils l'accompagnoit dans ous ses voyages, qui devenoient pour lui des especes l'exercices littéraires. Il feroit à souhaiter que tous les peres de famille qui sont éclairés, suivissent un pareil exemple, & qu'ils pensassent davantage, qu'ils sont comptables de tout le bien que leurs enfants pourroient aire un jour.

de jouir des bienfaits du Ciel, & consacrer DAGUESSEAU à la défense de la Justice.

L'entrée du Sénat lui est ouverte [c]. Il y devient l'organe des Loix, & l'Orateur de la Patrie.

Dès ce moment il se regarde comme une victime honorable, dévouée au bien public. » O ma Patrie, dit-il, je n'ai à t'offrir que » ce que m'a donné la nature, une vie courte » & passagere; mais j'en déposerai dans ton » sein tous les instants. Reçois le serment que » je fais de ne vivre que pour toi.

Ainsi DAGUESSEAU se consacre solemnellement à l'Etat. Appliqué aux travaux de la Magistrature, le devoir le ramene à des détails épineux, lors même que le génie semble les fuir, & par un héroïsme bien rare, il préfere quelquefois l'avantage d'être utile, à l'honneur d'être grand.

Démêler l'erreur & le mensonge à travers le labyrinthe des procédures, dissiper les ombres dont la vérité est toujours couverte par elle-même, & celles dont l'obscurcit encore la

---

[c] M. Daguesseau fit le premier essai de ses talents dans sa Charge d'Avocat du Roi au Châtelet. Il y entra à l'âge de 21 ans, le 29 Avril, 1690; il ne l'exerça que quelques mois.

On créa alors une troisieme charge d'Avocat Général au Parlement. M. Daguesseau le pere la demanda pour son fils. Louis XIV, la lui accorda par préférence à un autre sujet, en disant *qu'il connoissoit assez le pere pour être assuré qu'il ne voudroit pas le tromper, même dans le témoignage qu'il avoit rendu de son fils.* Il fut reçu Avocat Général le 12 Janvier 1691. Il y parut d'abord avec tant d'éclat, que le célebre Denis Talon, alors Président à Mortier, dit: *Qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

méchanceté des hommes ; approfondir les plus grandes questions, & ne pas négliger les plus simples ; suppléer par la réflexion aux secours tardifs de l'expérience ; arracher les épines dont les affaires sont semées, & y répandre l'ordre & la lumiere ; mêler par-tout la profondeur du raisonnement aux charmes de l'éloquence ; diriger la balance de la Justice, & lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher ; tels sont les soins & les travaux qui l'occupent sans cesse.

Temple de la Justice, qui depuis tant d'années êtes accoutumé à entendre les hommes célebres qui ont rempli cette honorable & pénible fonction, de quels applaudissements vous retentîtes, lorsque DAGUESSEAU se fit entendre pour la premiere fois ! Le Sénat étonné crut voir revivre tous ses anciens oracles ; le siecle de Louis XIV compta un grand Homme de plus.

La gloire qui pour tant d'autres n'est que le fruit pénible du temps, & quelquefois même le tribut tardif de la postérité, plus juste pour DAGUESSEAU, l'accompagne dès sa jeunesse.

Sa gloire lui présageoit son élévation. Ce Roi, sous qui la nature semble avoir développé toutes ses forces, sans qui peut-être la France n'auroit eu ni Colbert, ni Turenne, ni Bossuet, qui créa les grands Hommes, &, ce qui est une seconde création pour l'Etat, qui sut les employer ; Louis XIV, parmi la foule des Magistrats avoit démêlé le jeune DAGUESSEAU, & dès-lors il l'avoit regardé comme un de ces hommes nés pour être l'instrument du bonheur des Etats.

Ce n'est point assez que dans une Monarchie il y ait un corps qui soit le dépositaire des

Loix, qui les faſſe exécuter par le citoyen, qui les rappelle au Prince, dont le zele courageux & ſage concoure à l'ordre politique, & dont l'autorité inviolable préſide à l'ordre civil : il faut que dans ce corps il y ait un homme qui repréſente la Patrie, qui veille à tous ſes intérêts, qui les porte ſous les yeux des Magiſtrats, qui ſuive ſans ceſſe le mouvement de tous ces reſſorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général.

Avec quel zele, mais en même temps quelles lumieres, DAGUESSEAU remplit un miniſtere ſi important [f] ! Sa jeuneſſe n'alarme point la France. La médiocrité ſe forme lentement ; les grands Hommes le ſont tout-à-coup, & ne paſſent point par ces dégrés qui ſont les marques de notre foibleſſe.

Placé entre l'autel & le trône, fidele à la Religion, fidele à ſon Roi ; il veille, tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui ſéparent l'Empire & le Sacerdoce.

Son ame ſe multiplie pour ſes concitoyens & pour ſon Prince [g]. C'étoit à Caton à être

---

[f] Après avoir exercé dix ans la place d'Avocat Général, il fut nommé Procureur Général le 19 Novembre 1700. Il ſuccéda dans cette charge à M. de la Briffe. Il étoit à la campagne, dans le temps des vacances, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Il n'avoit alors que 32 ans. Louis XIV l'avoit choiſi pour remplir cette grande place, ſur ce que le Premier Préſident de Harlai lui avoit dit de ſon mérite. Cet illuſtre Magiſtrat avoit aſſez de lumieres pour apprécier M. Dagueſſeau, & aſſez de vertu pour n'en être pas jaloux. Il ſut rendre juſtice à un homme qui devoit un jour l'effacer.

[g] Dans cette place l'étendue immenſe de ſes fonctions ne rallentit point l'activité de ſes travaux. Un Procureur Général eſt l'homme du Roi, de la Patrie &

Cenfeur de Rome : c'étoit à DAGUESSEAU à être du Sénat de la France. Il exerce cet ingrat généreux miniftere avec l'autorité d'un homme qui ne fuit que fon devoir, n'aime que la juftice, & ne connoît que la vérité.

---

de la Religion. M. Dagueffeau remplit tous ces devoirs avec autant de fageffe que de zele. Les affaires du Domaine fournirent un champ vafte à fes recherches. Il déterra un grand nombre d'anciens titres enfévelis jufqu'alors dans l'obfcurité. Il les fit valoir par des écrits folides, qu'on peut regarder comme d'excellents morceaux d'Hiftoire & d'érudition. Attentif à tout ce qui pouvoit intéreffer fon zele dans toute l'étendue du reffort du Parlement, il régloit les Jurifdictions, maintenoit l'ordre des Magiftratures, entretenoit la difcipline dans les Tribunaux, corrigeoit les abus, prévenoit l'effet des paffions, arrêtoit les effets même du zele. Ses réponfes aux lettres des Officiers qui le confultoient, formoient comme une fuite de décifions fur la Jurifprudence. Il fut l'Auteur de plufieurs réglements autorifés par des Arrêts, & chargé de la réduction de plufieurs Loix, par M. le Chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. Il étoit fouvent confulté par les miniftres, & par Louis XIV lui-même, fur les affaires d'Etat. Il compofoit des Mémoires auffi profonds, qu'ils étoient bien écrits. Il traita d'une maniere fupérieure l'inftruction criminelle. Une Partie publique qui pourfuit les crimes au nom de l'Etat, c'eft un des plus fages établiffements de nos Gouvernements modernes. Par-là l'Etat peut fe paffer de la reffource vile & dangereufe des délateurs, qui dans les Gouvernements anciens trafiquoient de l'honneur & du fang de leurs concitoyens. Mais pour bien remplir cette fonction redoutable, il faut un Magiftrat qui fache tout ce que vaut la vie d'un homme. M. Dagueffeau regardoit la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique. On a remarqué que pendant tout le temps qu'il fut Procureur Général, les exécutions furent extrêmement rares. C'eft l'éloge ou de fa vigilance, ou de fon humanité.

Sous lui le foible apprit que ce n'est point être criminel que d'être odieux à un homme puissant; & le pauvre connut avec étonnement qu'il étoit encore au rang des hommes [h]. Protecteur des malheureux; ce titre qu'il tient de l'Etat, il le préfere à tous les titres fastueux, qu'inventa la vanité pour relever le néant, & que la bassesse donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un grand Homme, sans retracer les maux de la France? Attaquée par des ennemis heureux & implacables, elle soutenoit avec peine une guerre ruineuse. Huit ans de combats avoient été huit ans de désastres. Ce fut alors qu'un hiver cruel [i] resserrant les

---

[h] De toutes les fonctions attachées à la charge de Procureur Général, celle qui lui fut la plus chere, fut d'être par état le protecteur des foibles & des malheureux. Il seroit à souhaiter que ces noms ne fussent pas même connus parmi nous. Mais puisque l'imperfection des Loix, l'inégalité qui est la suite de notre nature & de nos vices, rend ce désordre nécessaire, nous devons du moins savoir gré aux Magistrats qui réparent ce désordre, autant qu'il est en eux, par la protection qu'ils donnent aux foibles. On conseilloit un jour à M. Daguesseau de prendre du repos. *Puis-je me reposer*, répondit-il, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* Il descendoit avec le plus grand soin dans tous les détails qu'exige l'administration des Hôpitaux. Ces maisons, monument de grandeur & de misere, qui accuse la constitution de l'Etat par le grand nombre de malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de l'humanité par les secours qu'y reçoivent tous ceux qui souffrent, étoient éclairées par sa vigilance, & soutenues par son zele. Il en étoit le Protecteur encor plus par inclination que par devoir.

[i] Le fameux hyver de 1709 est une époque que la Nation n'oubliera jamais. On faisoit une guerre malheureuse; les sources du commerce étoient taries, les Finances épuisées, le crédit anéanti, le Peuple entier entrailles

entrailles de la terre, fit périr toute l'espérance des moissons; & Louis XIV, presque chancelant sur son trône ébranlé, voyoit d'un côté ses troupes fugitives, & ses remparts qui s'écrouloient; de l'autre un peuple immense & mourant, dont les mains tremblantes tendues vers lui, demandoient inutilement du pain.

DAGUESSEAU croit voir la France baignée de larmes se présenter à lui avec tous les malheureux qu'elle a dans son sein. Il porte leurs cris aux pieds du trône. Les canaux de l'abondance qu'une cruauté avare tenoit fermés, s'ouvrent à sa voix. Ces hommes affreux qui calculent la misere publique pour connoître le fruit qu'on en peut tirer, qui pour amasser de l'or égorgeroient la Patrie, sont forcés par la sévérité des Loix à rendre la vie aux malheureux.

---

dans l'abattement. La famine vint encore se joindre à tant de maux. On n'exagere rien, en disant que dans les campagnes les hommes se disputoient la pâture des plus vils animaux, & que des familles entières mouroient dans le désespoir. M. Daguesseau fut un de ceux qui contribua le plus à sauver la France, il avoit prévu le premier cette calamité sur des observations qu'il fit à sa campagne, il en avoit indiqué le remede, en conseillant de faire venir des blés, avant que le mal eût produit une alarme générale; on le vit alors paroitre souvent à la Cour pour solliciter des secours trop lents; il présentoit l'affreux tableau de toutes les miseres humaines, dans les lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop souvent les cœurs insensibles. En sollicitant des secours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvoit trouver dans le sein de l'État. Il fit renouveller des Loix utiles, il réveilla le zele de tous les Magistrats, il étendit sa vue dans toutes les Provinces. Sa vigilance & ses recherches découvrirent tous les amas de blés qu'avoit fait l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

Un cœur tel que celui de DAGUESSEAU devoit être inacceſſible à tous ces vils intérêts qui dégradent les ames communes. Sera-t-il ſéduit par la faveur ? Il ne voit rien dans la nature qu'un homme puiſſe recevoir en échange pour ſa vertu. Sera-t-il intimidé par la crainte ? Ah ! plutôt il rendra graces au Ciel de ce qu'il lui eſt permis d'honorer la vertu par ſes malheurs ! Car après la gloire de faire le bien, la plus grande eſt celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV trompé [l] (car tous les Rois & même les plus grands ſont des hommes) veut le forcer de ſe plier à une entrepriſe que réprouvent les Loix ; rien n'ébranle ſa fermeté. Il préfere à la volonté de l'homme qui n'eſt que paſſagere, celle du Légiſlateur qui eſt immuable. Cependant l'orage ſe forme. DAGUESSEAU ne voit que le bien de l'Etat. Je dois tout à mon Roi, excepté le ſacrifice de ſes intérêts

[l] Sur la fin du regne de Louis XIV on crut M. Dagueſſeau menacé d'une diſgrace. Il refuſa conſtamment de donner ſes concluſions, pour une Déclaration qu'il regardoit comme contraire aux libertés de l'Egliſe Gallicane ; & pour ſervir le Prince, il hazarda de lui déplaire. Cependant M. Dagueſſeau eſt mandé à Verſailles ; tout Paris retentiſſoit des bruits les plus funeſtes. Il n'en eſt point ébranlé. Lorſqu'il faiſoit le voyage de Verſailles, avant de partir, il avoit conrume d'aller dire adieu à ſon épouſe. Ce jour il partit ſans la voir ; & elle de ſon côté évita ſa préſence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Il arrive à la Cour, parle à Louis XIV avec toute le reſpect d'un ſujet, & toute la fermeté d'un Magiſtrat. Les bruits qui avoient couru dans le public, furent démentis par l'événement. M. Dagueſſeau revint tranquillement à Paris. Louis XIV mourut peu de jours après.

ou de ceux de son peuple. Il attend une disgrace pour récompense; mais les temps n'étoient pas encore arrivés. Tout change, la tempête se calme; & Aristide, quoique juste, reste encore dans sa patrie.

On eût dit que le Ciel, prêt à lui confier la suprême Magistrature, vouloit éprouver sa grande ame. Le Chancelier de la France meurt [*m*]. Au même instant DAGUESSEAU est revêtu de cette dignité. S'il en avoit été moins digne, il auroit cru la mériter. Son élévation ne lui coûte pas même un desir. O Vertu, tu n'es donc pas toujours persécutée sur la terre!

Elevé au dessus de tous les Tribunaux qui

[*m*] M. le Chancelier Voisin mourut d'Apopléxie la nuit du 2 Février 1717. Dès le matin, M. le Régen envoya chercher M. Daguesseau. Il étoit sorti. Ce Prince envoya chez lui de nouveau. L'on dit que M. Daguesseau étoit à l'Eglise. On y alla. M. Daguesseau répondit qu'il entendroit après la Messe ce qu'on avoit à lui dire. Après la Messe il monta en carosse, arrive au Palais Royal. M. le Régent en le voyant, lui donne le nom de Chancelier. M. Daguesseau s'en défend, fait des représentations au Prince, allégue son incapacité pour une si grande place. M. le Régent pour la premiere fois refusa de le croire. M. Daguesseau se vit enfin obligé de consentir à son élévation. En revenant du Palais Royal, il rencontra M. Joly de Fleury, qui étoit mandé par M. le Régent; il lui annonça qu'il étoit Chancelier, *mais ce qui me console*, ajouta-t-il, *c'est que vous êtes Procureur Général*. Il prêta serment au Roi le lendemain. Il n'avoit que 48 ans & quelques mois. Jamais choix ne fut plus approuvé. Du milieu de la Capitale s'éleva un cri d'applaudissement, qui retentit jusques dans les Provinces les plus reculées. On félicitoit la France. On bénissoit le Prince. Tout le Corps de l'Etat ressentit cette ivresse, cette secousse de joie, qu'un événement heureux & imprévu donne à une Nation sensible.

ſont à ſes pieds, DAGUESSEAU contemple avec un effroi mêlé de reſpect l'étendue immenſe de ſes devoirs.

En effet, qu'eſt-ce qu'un Chancelier ? C'eſt un homme qui eſt dépoſitaire de la partie la plus ſainte & la plus auguſte de l'autorité du Prince ; qui doit veiller ſur tout l'empire de la Juſtice, entretenir la vigueur des Loix, qui tendent toujours à s'affoiblir ; ranimer les Loix utiles, que le temps ou les paſſions des hommes ont anéanties ; en créer de nouvelles lorſque la corruption augmentée, ou de nouveaux beſoins découverts éxigent de nouveaux remedes ; les faire exécuter, ce qui eſt plus difficile encore que de les créer ; obſerver d'un œil attentif les maux plus ou moins graves, qui dans l'ordre politique ſe mêlent toujours au bien ; corriger ceux qui peuvent l'être ; ſouffrir ceux qui tiennent à la conſtitution de l'Etat, mais en les ſouffrant les reſſerrer dans les bornes de la néceſſité ; connoître & maintenir les droits de tous les Tribunaux ; diſtribuer toutes les charges à des hommes dignes de ſervir l'Etat ; juger ceux qui jugent la terre ; ſavoir ce qu'il faut pardonner & punir dans des hommes dont la nature eſt d'être foibles, & le devoir de ne l'être pas ; préſider à tous ces conſeils où ſe peſent les deſtins de l'Empire, balancer avec ſageſſe la clémence du Prince & l'intérêt de la Juſtice, être auprès du Souverain le protecteur & non le calomniateur de la Nation.

Tel eſt le fardeau immenſe que porte DAGUESSEAU. A l'imitation de l'Etre ſuprême, il veut que la Juſtice qu'il porte dans ſon cœur, regne autour de lui. Elle le ſuit juſques dans les Conſeils des Rois. Les viles intrigues, les prétendues raiſons d'Etat ; l'intérêt perſonnel ;

les noirceurs de la politique, tous ces crimes que l'on appelle ſcience du Gouvernement, diſparoiſſent devant lui. Il oſe croire que ce qui eſt utile, n'eſt pas toujours juſte.

Je ne louerai point DAGUESSEAU d'avoir eu aſſez d'humanité pour déteſter cet abus indigne, qui fait que la Juſtice deſtinée à ſoulager le pauvre & le foible, n'eſt plus que pous le riche & le puiſſant; qui écraſe le bon droit par les formalités, & l'anéantit par les leuteurs; qui égorge le malheureux avec le glaive des Loix; nourrit la barbare avarice de quelques hommes de la ſubſtance de mille citoyens, & change en brigandage l'art de rendre la juſtlce. Pour déteſter de pareils abus, il ſuffit d'avoir une ame. Mais ce que je louerai dans lui, c'eſt d'être remonté juſqu'a la ſource du mal en réformant les Loix.

Quel ſpectacle nous préſente les Loix de la France! Nées pour la plupart dans la confuſion de l'anarchie féodale, ce n'eſt qu'un édifice informe & monſtrueux, que l'on prendroit pour un amas de ruines entaſſées au hazard. La Loi qui par-tout devroit être la même, puiſqu'elle eſt l'image de l'ordre éternel, par-tout oppoſée à elle-même, diviſe les citoyens au lieu de les unir, & forme dans un Etat cent Etats différents.

DAGUESSEAU voit ce déſordre [n], il oſe

---

[n] Il y a long-temps que l'on ſe plaint de la diverſité des Loix en France, & du nombre prodigieux de Coutumes qui la diviſent. On ſouhaiteroit que la Nation unie ſous un même Prince, le fût auſſi ſous une même Loi. Mais c'eſt-là une de ces entrepriſes qui frappent le génie par leur grandeur, & qui l'étonnent par leur

entreprendre d'y remédier ; mais il pensé qu'un si grand changement ne doit être fait que par

---

difficultés. Louis XIV, qui étoit fait pour sentir & pour exécuter le grand, en avoit conçu la pensée. Mais soit que les guerres qui ont presque toujours occupé ce regne orageux & brillant, ne lui aient pas permis de suivre ce projet, soit que les difficultés de l'entreprise aient rebuté le zele, soit par cette espece de fatalité qui fait que les passions des hommes rendent presque toujours inutiles les projets formés pour le bonheur des Etats, celui-là ne fut point exécuté. Quelques foibles parties de ce grand ouvrage, heureusement achevées, annoncerent seulement à la Nation que Louis XIV avoit tenté l'entreprise. M. Daguesseau, qui depuis long-temps avoit conçu de grandes vues sur la Législation, songea enfin à les remplir. Son dessein étoit d'établir une entiere conformité dans l'exécution des anciennes Loix, sans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Pour bien exécuter un plan si vaste, il se proposa de travailler successivement à des Loix qui se rapportent à trois objets principaux ; les questions de Droit, la forme de l'instruction judiciaire, & l'ordre des Tribunaux. M. Daguesseau, malgré la vaste étendue de ses connoissances, ne crut pas qu'il dût se contenter de ses propres lumieres. Il avoit trop de génie, pour ne point avoir recours à celui des autres. D'abord par une lettre aussi éloquente que raisonnée, il annonce son plan de Législation à toutes les Cours Souveraines. Il leur envoie ensuite la matiere de chaque Loi réduite en questions. Les mémoires envoyés par les Cours étoient fondus & rédigés par les Avocats les plus célebres que M. le Chancelier honoroit de son choix. Le tout étoit ensuite discuté par les Membres les plus savants du Parlement de Paris ; & le Procureur Général faisoit son rapport à M. le Chancelier. La matiere ainsi préparée étoit de nouveau distribuée aux Maîtres des Requêtes ; & la Loi étoit fixée enfin dans un Bureau de Législation, auquel M. Daguesseau présidoit. C'est ainsi qu'un seul homme, d'un bout de la France à l'autre, répandoit l'émulation & le travail dans tout le Corps de la

degré que les Loix sont pour le peuple aussi sacrées que la Religion, & touchent aux fon-

Magistrature. De la fermentation de tant de génies réunis ensemble, il faisoit sortir les lumieres & la vérité. Chaque Loi étoit l'ouvrage de tout ce qu'il y avoit de plus savants hommes dans l'Etat.

Le premier fruit de ces travaux immenses parut en Avril 1729. En révoquant le fameux Edit de S. Maur, il rendit aux meres la succession de leurs enfants, succession que réclamoit la nature, & dont cet Edit les avoit privées.

Le 15 Janvier 1731, une Déclaration du Roi concernant les Curés primitifs & les Vicaires perpétuels, les mit en état d'obtenir une justice prompte sur les dîmes destinées à leur subsistance.

Le 5 Février 1731, une Déclaration du Roi sur les Cas Prévôtaux & Présidiaux, limita la Jurisdiction des Prévôts des Maréchaux & des Présidiaux, étendue à un point qui devenoit dangereux pour les citoyens.

En Février 1731, parut encore l'Ordonnance des Donations, qui prescrivit des regles simples, sur cette maniere de disposer de ses biens.

En Août 1735, l'Ordonnance des Testaments, établit un juste milieu entre la liberté excessive de tester, & une contrainte trop rigoureuse, & fit cesser la diversité de Jurisprudence sur une matiere aussi importante.

En Juillet 1737, l'Ordonnance du faux débrouilla le chaos de l'ancienne procédure sur cette matiere, & y répandit une clarté inconnue jusqu'alors.

En Août 1737, l'Ordonnance des évocations & réglements de Juges, remédia aux abus qui avoient coutume de naître de ces procédures préliminaires, & diminua les frais & la longueur de l'instruction.

En 1738, parut ce fameux Réglement du Conseil, qui substitua, dans ce Tribunal suprême, une forme de procéder courte & facile, à des procédures trop longues, & mit les Parties en état de supporter la Justice.

En Août 1747, l'Ordonnance des substitutions leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent & qu'elles peuvent avoir, & fit cesser les contestations éter-

dements des États. Au lieu de renverser tout-à-coup ce grand Corps, il forme le projet de le réparer insensiblement sur un plan uniforme & combiné dans toutes ses parties.

Pour célébrer dignement les travaux d'un Législateur, il faudroit l'être soi-même. Ce seroit à Platon à peindre DAGUESSEAU. Vous le verriez parcourir d'un coup d'œil tous les avantages qu'une Loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui

---

nelles sur cette matiere, en mettant la clarté des principes à la place de la subtilité des anciennes Loix.

En Août 1748, l'Edit sur les Gens de main-morte, en leur assurant les biens qu'ils ont déjà, leur défendit d'en acquérir de nouveaux, & rassura la France qui craignoit que ces Corps qui ne meurent point, n'engloutissent à la fin tous les biens du Royaume.

Enfin, en Avril 1749, parut un Edit pour réunir ensemble différents Sieges Royaux établis dans les mêmes Villes, & diminuer par là le nombre de Tribunaux subordonnés les uns aux autres.

Outre ces Loix, qui s'étendoient à tous les temps & à tout le corps de l'Etat, il en fit quelques autres qui n'étoient pas moins sages, quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 Février 1732, parut une Déclaration du Roi, portant défenses de saisir la feuille de murier, Loi qui protege & encourage l'industrie dans les Provinces méridionales de la France, où l'insecte qui produit la soie, forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 Octobre 1740, parut une Déclaration concernant la Police des grains, Loi importante pour mettre un frein à l'avarice, & prévenir les malheurs que la disette des grains produit dans un Etat.

Telles sont les Loix que M. Daguesseau a données à la France. Pendant quarante ans il a travaillé sans cesse à reconstruire quelques parties de ce grand édifice. Nous osons dire que c'est là le plus beau monument de sa gloire.

peuvent en retarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés, avec les autres Loix; comparer les avantages avec les abus; chercher le terme où le bien est le moins altéré par le mêlange du mal; car c'est là toute la perfection dont est capable notre foiblesse.

Tant de travaux & de vertus prenoient leur source dans l'amour de la Patrie. Ce sentiment tendre & sublime qui est l'ame des Républiques, qui dans les Monarchies est à peine connu, & que les esclaves n'ont jamais senti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, sans les croire, & si pour sauver l'Etat, il eût fallu un Décius, DAGUESSEAU l'eût été.

Déjà vous pensez à ses disgraces & à la noble fermeté qu'il y fit paroître. Voici le plus magnifique spectacle que la terre puisse donner au Ciel, l'homme vertueux aux prises avec la fortune.

Je vois une Cour voluptueuse & politique, les intrigues, l'ambition au milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaisirs; un Prince né avec tous les talents, plein d'excellentes vues, ami de la Justice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ses vertus, environné de trop de méchants pour estimer les hommes; des Courtisans ivres de nouveautés, se jouant de tout par flatterie, se calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté; parmi eux deux hommes, dont l'un avoit honoré l'Etat dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un esprit délié, capable des plus grands projets, mais qui peut-être n'étoit pas insensible à l'ambition de

la faveur ; l'autre souple, adroit, connoissant mieux les hommes que les affaires, ami peu sûr, ennemi dangereux, habile à se rendre nécessaire, indifférent sur le choix des moyens.

Un Etranger d'une imagination vaste, d'une réflexion profonde, mais plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchoit alors par inquiétude ou par ambition à mêler sa fortune avec celle de la France. Déjà ce systême qui changeoit la mesure commune des biens, substituoit le crédit à la réalité, utile & dangereux en ce que dans un instant il créoit des richesses, avoit ébloui la Cour de Philippe. DAGUESSEAU ose le combattre [o], il en reconnoît las avantages, mais il en prévoit les abus, & refuse d'être

(o) Le Duc d'Orléans, au commencement de sa Régence, tint un Conseil, où le sistême de Law fut proposé. Quoique M. Daguesseau ne fût encore que Procureur Général, il y fut appellé par le Prince. Il fut d'avis qu'on rejettât le systême. Son génie accoutumé à envisager les objets sous toutes les faces, vit d'un coup d'œil tous les avantages, mais aussi tous les dangers de ce projet. Il savoit combien les bornes qui séparent le bien du mal sont fragiles ; combien il étoit aisé d'être emporté par le succès, au-delà des limites, dans une matiere aussi glissante, dans une Cour où les principes étoient si arbitraires. Le systême fut en effet rejetté pour lors. Depuis les choses changerent. L'intérêt soutenu par l'intrigue l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le Prince, mais on désespéra de fléchir la résistance de M. Daguesseau, qui étoit alors Chancelier. Il fut donc éloigné de la Cour. Il partit pour l'exil, avec la même gaieté qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connoît les vers qu'il reçut alors du Cardinal de Polignac, & ceux qu'il fit pour lui répondre. Ce badinage de l'esprit montre combien sa tête étoit libre : car lorsqu'on est profondément rempli d'une disgrace on n'a guere le loisir de faire des vers légers.

complice des maux de la France. Tant de vertu est un crime. Déjà les intrigues & les cabales se forment contre lui. La Nation est alarmée, lui seul demeure inébranlable. Le coup fatal le frappe sans l'étonner. Il reçoit l'arrêt de son exil d'un front aussi serein, que lorsqu'assis sur le trône de la Justice, il en prononçoit les oracles.

Partez, généreux Citoyen, partez ; ce n'est point un exil pour vous, c'est un triomphe. La gloire vous accompagne, tous les cœurs volent après vous.

Les malheurs de la Nation suivent de près sa disgrace. Cet édifice [p] qui paroissoit établi sur

[p] En 1718, après la disgrace de M. le Chancelier, la banque que Law avoit d'abord tenue en son nom, fut déclarée banque du Roi. Elle obtint le privilege de l'ancienne compagnie des Indes fondée par Colbert, & depuis tombée en décadence. Enfin elle se chargea des Fermes générales du Royaume. Toutes les Finances de l'Etat dépendirent d'une Compagnie de commerce. Ses actions augmenterent vingt fois au-delà de leur premiere valeur. Law emporté par l'ivresse publique, fabriqua un nombre prodigieux de billets : & en 1719, la valeur chimérique des actions valoit quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le Royaume. Une disproportion aussi énorme épouvanta tous les gens sensés. On se hâta de réaliser. Les anciens Financiers ennemis du systême, tirerent sur la banque royale des sommes considérables, & l'épuiserent. Ce fut en vain qu'on chercha à changer ses effets en especes : le crédit tomba, & le mouvement de cette machine immense & rapide s'arrêta tout-à-coup. C'étoit en 1720. Le Gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance. On rappella de l'exil M. Daguesseau qui étoit l'idole de Paris. Law alla lui-même à Fresnes le chercher. Les Sceaux qui avoient passé entre les mains de M. d'Argenson, lui furent rendus ; mais les maux de la France

de si vastes fondements, chancelle tout-à-coup, & menace d'écraser l'Etat sous sa chûte. La présence de DAGUESSEAU peut seule ranimer sa confiance. Le fier Etranger, auteur de tant de maux, va lui-même implorer son secours & mettre à ses pieds les vœux de la Patrie. En le voyant on crut revoir le Sauveur de la Nation; mais parmi les convulsions violentes qui agitent l'Etat, une nouvelle secousse l'enleve encore à la France [q].

Jamais le temps n'effacera du souvenir des hommes, le jour où DAGUESSEAU, rappellé enfin de ce long exil, reparut dans la Capitale. On eût dit que c'étoit la Justice exilée qui rentroit dans son Empire. Les citoyens lui prodiguerent cet accueil qui fait pâlir l'envie, que l'autorité ne peut jamais arracher; & qu'il faut bien qu'elle respecte. Jamais il ne fut plus honoré; car le malheur imprime au grand homme je ne sais quel caractere sacré qui le fait adorer du genre-humain.

Depuis ce temps il fut permis à DAGUESSEAU d'être juste impunément. Tant de vertus feroient

---

n'étoient plus susceptibles de remedes. Il eut seulement la douleur de voir de plus près le bouleversement des familles & les malheurs de la nation.

[q] La seconde disgrace de M. le Chancelier arriva au mois de Février 1722. Les Sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois, & il retourna à Fresnes. Il n'en fut rappellé qu'au mois d'Août 1727. L'Etat fut redevable de son retour au Cardinal de Fleuri. Dans le même temps M. d'Armenonville remit les Sceaux; mais ils ne furent point encore rendus à M. le Chancelier. Le Parlement lui fit une députation avant d'enrégistrer les Lettres de M. Chauvelin. M. Daguesseau répondit qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. Les Sceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

assez pour la gloire d'un autre, mais ce n'est là qu'une partie de son éloge. Il étoit né pour être le modele des Savants & des Sages, comme celui des Magistrats.

La Vérité n'habite point parmi le tumulte. Elle s'est cachée dans la solitude, où elle se plaît à vivre en silence ; & pour la posséder, il faut pour ainsi dire, s'exiler de l'univers. Cependant à travers l'étendue immense des siecles, on apperçoit de temps en temps quelques génies rares, qui parmi le soin pénible du gouvernement des Etats, ont entretenu un commerce sublime avec elle.

Tel fut dans la Capitale du monde ce Consul aussi vertueux qu'éloquent ; tel en Angleterre ce Chancelier Bacon, qui devança son siecle, & traça aux siecles à venir la route qu'ils devoient suivre ; tel en France le Chancelier de l'Hôpital, le bienfaiteur de la Nation par ses travaux, & l'honneur de son siecle par ses lumieres ; tel parmi nous enfin parut DAGUESSEAU ; car je ne crains pas de joindre son nom à ces noms célebres. Par quelle fatalité ces quatre grands hommes ont-ils tous éprouvé des disgraces [r] ? Est-ce que la Nature voulut leur

[r] C'est une chose remarquable, que ces quatre grands hommes aient été malheureux. Cicéron fut exilé par ses ennemis, pour avoir sauvé sa patrie. Bacon, Chancelier d'Angleterre sous le Roi Jacques I, & le plus grand peut être des Philosophes, fut accusé de s'être laissé corrompre par argent, condamné à une amende de 400 mille livres, & à perdre sa dignité de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui les Anglois réverent sa mémoire. Le Chancelier de l'Hôpital, qui avoit été sans cesse occupé à réparer les ruines de l'Etat ébranlé par les guerres civiles, devint suspect à la

vendre à ce prix les grands talents qu'elle leur accorda ? Ou bien étoit-ce pour consoler le vulgaire, qu'elle avoit mis à une si grande distance au dessous d'eux ? Ou enfin est-ce là la marque distinctive des grands hommes ? & faut-il par un ordre irrévocable que tout ce qui est petit persécute ce qui est grand ?

Dans les hommes vulgaires les connoissances sont limitées par les bornes d'un seul objet. DAGUESSEAU ne met à ses connoissances d'autres bornes que celles des Sciences.

Rien de tout ce qui a été pensé sur la terre ne peut se dérober à ses regards. Instruit de toutes les langues de l'univers [s], il les rapproche l'une de l'autre, compare les différents degrés de leur énergie, étudie dans ces langues les caracteres des peuples, juge par le nombre des signes, du progrès de leurs connoissances, examine l'influence qu'elles ont eu sur les préjugés & les erreurs du monde.

Tandis que sa mémoire recueille les trésors

Reine Catherine de Médicis, & prit le parti de se retirer de la Cour. M. Daguesseau fut exilé deux fois. Il est bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à se consoler lorsqu'on est malheureux.

[s] Les Langues sont, pour ainsi dire, les avenues qui conduisent à l'empire des Sciences. Pour parvenir à conduire les vérités, il faut commencer par connoître les signes. Cette étude ingrate qui a rempli la vie entiere de tant de Savants, n'étoit pour M. Daguesseau qu'un amusement comme il le disoit lui-même. Il savoit la Langue Françoise par principes, le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, & d'autres Langues Orientales, l'Italien, l'Espagnol, l'Anglois & le Portugais. On pouvoit dire de lui qu'il étoit contemporain de tous los âges, & citoyen de tous les lieux. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siecle.

des langues, sa raison s'exerce à ranger ses idées dans l'ordre le plus naturel [t].

Conduit par cette science, il perce les profondeurs de la Métaphysique, mais aussi éloigné de la folle ambition de tout connoître, que de l'obstination plus insensée encore à douter de tout, il sait s'arrêter. Il ramene ses regards sur lui-même, & apperçoit une chaîne immense de devoirs qui le lient d'un côté à l'Etre suprême, de l'autre à l'univers où il est placé.

L'étude de la morale le conduit à celle des Loix qui n'en est qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ses regards vers la Divinité, y contempler la Justice telle qu'elle est dans sa source, uniforme, immuable, éternelle; descendre de-là jusqu'aux loix des hommes, & les juger sur ce modele sublime [u].

---

[t] Il avoit étudié à fond la Logique, qui n'est autre chose, que l'art de conduire successivement l'esprit, de ce qu'il connoît à ce qu'il ne connoît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus philosophiques, où l'on débitoit sous le nom d'Aristote, des sottises que ce Philosophe n'avoit jamais dites. Un génie tel que celui de M. Daguesseau, n'étoit pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Descartes entre les mains; il en sentit aussi-tôt la différence. Il admira les avantages de cette méthode, qui en partant d'un point évident, conduit à une démonstration assurée. Dans la suite il en fit toujours usage, soit pour s'instruire lui-même, soit pour convaincre les autres.

[u] Personne n'a plus approfondi que M. Daguesseau la science des Loix. Son génie ardent l'entraînoit à toutes les autres sciences; mais il s'appliquoit à celle-ci par devoir. Il avoit remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens & du droit public: il avoit lu & médité les Loix Romaines, les Loix Ecclésiastiques, les Ordonnances des nos Rois, les différentes Coutumes de la France; il en avoit recherché la source

Les loix de ce peuple qui fut conquérant & législateur, fixent d'abord son attention par cette hauteur de sagesse, qui a été le caractere des maîtres du monde.

Les Lois émanées de cette puissance sacrée, qui sagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur & la tranquillité des peuples, mais qui dans tous les siecles a causé de violents orages, lorsque des mains hardies en ont ébranlé les limites, offrent à ses travaux des objets aussi délicats qu'importants.

Les Loix de la France, malgré léur mêlange informe & grossier, ne peuvent ni rebuter son génie, ni lasser sa patience.

De-là il s'éleve à des objets plus grands. Il considere les loix nées avec le genre-humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la guerre, & sur lesquelles un petit nombre de sages méditent en silence, tandis que l'ambition des Rois tâche de les effacer dans des flots de sang.

Il passe ensuite aux gouvernements des Nations, décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui, avec le moins de force, produisent les plus grands mouvements.

Je parcours l'Empire de toutes les Sciences, & je peux à peine suivre la marche de DAGUESSEAU. Je le vois qui s'éleve jusqu'à la sphere d'Euclide, d'Archimede & de Newton [x]. Il

---

dans les antiquités du droit féodal, & s'étoit encore instruit des Loix de tous les pays étrangers.

[x] Il avoit un goût dominant pour les Mathématiques. Son génie l'avoit conduit jusqu'à ce qu'il y a de plus abstrait dans ces sciences. On l'a vu souvent, lorf-

franchit les barrieres qui sont entre l'homme & l'infini; & le compas à la main, mesure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'histoire le ramene au sein de l'univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, se reproduit à ses yeux. Il parcourt cette longue suite de révolutions, c'est-à-dire, de malheurs & de crimes, qui ont tant de fois changé la face du monde; il y apprend l'art profond de connoître les hommes, & l'art plus difficile encore de profiter de leurs foiblesses, pour les diriger au bien.

Je crains qu'une main mortelle ne paroisse trop foible pour avoir élevé un si vaste édifice. J'ose attester mon siecle & la vérité, que je n'outrage point par la flatterie les manes de ce grand Homme.

Dans l'âge des foiblesses, des erreurs & des plaisirs, DAGUESSEAU n'est dominé que par le génie. Il cherche par-tout de quoi nourrir ce feu inconnu qui le dévore. C'est-là ce qui l'unit avec les Ecrivains les plus célebres du siecle de Louis XIV [y]. Il étoit digne d'avoir pour amis le sage Auteur de l'Art Poétique, & l'Auteur sublime d'Athalie. Il n'avoit point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur siecle; mais il apprenoit d'eux à honorer un jour le sien.

Les grands Hommes de l'Antiquité ne sont

---

qu'il étoit fatigué des affaires, prendre pour se délasser, un livre de Géométrie ou d'Algebre.

[y] Dans sa jeunesse, il étoit étroitement lié avec Racine & Boileau. Leur société faisoit ses délices, & il ne s'en permettoit point d'autre. Boileau qui n'a été flatteur qu'envers Louis XIV, nomme M. Daguesseau avec honneur dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

plus; mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, cette ame qui pensoit, éternisée dans leurs écrits, survit à leurs cendres, & habite encore l'univers. DAGUESSEAU pour les chercher sort d'un monde ignorant & frivole [z]; il admire cette ame sublime empreinte dans leurs monuments, & en les admirant, apprend à les imiter.

On sait avec quel succès il cultiva cet Art qui fut celui des premiers Philosophes, & qui embellit la pensée des charmes de l'harmonie: Art ingénieux, souvent utile & toujours agréable, nommé frivole par ceux qui méprisent tout ce qu'ils ignorent, mais estimé par les vrais sages qui respectent tout ce qui tient au génie [a]. Ainsi ce grand Leibnitz, l'étonnement de l'Europe, après avoir percé les profondeurs de l'Histoire, parcourut le labyrinthe des Loix, creusé dans l'abyme où sont cachés les premiers éléments des êtres; rencontré Newton sur les routes de l'infini, venoit quelquefois parmi les

---

[z] La lecture des anciens Poëtes fut, selon son expression, *une passion de sa jeunesse*. Un jour il lisoit un Poëte Grec avec M. Boivin, si connu par sa vaste érudition. *Hâtons-nous*, dit-il, *si nous allions mourir avant d'avoir achevé!* Il avoit une mémoire prodigieuse. A l'âge de 81 ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une Epigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avoit point lu cet Auteur depuis l'âge de douze ans.

[a] M. Daguesseau faisoit de très-beaux vers latins & françois. Il conserva ce talent jusqu'à ses dernieres années. Ayant été menacé de perdre son épouse, il composa une très-belle piece sur sa convalescence; M. Boivin traduisit en vers grecs cette piece latine d'un Chancelier de France. Le talent de la Poësie est un trait de ressemblance qu'il a de plus avec le Chancelier de l'Hôpital.

Muses tanimer son génie épuisé, & en détendre les ressorts.

Mais déjà la carriere de l'éloquence s'ouvre devant DAGUESSEAU. Que ne suis je embrasé de cette ardeur brûlante qui fait les grands Orateurs, & qui caractérise le génie! Je peindrois ici celui de DAGUESSEAU. Il semble tenir dans sa main toutes les passions, & les distribuer à son gré.

Soit que dans l'assemblée des Dieux, il pese les intérêts des hommes [b]; soit que dans une

[b] Il s'étoit fait par son éloquence la réputation la plus brillante. On disoit de lui qu'il pensoit en Philosophe, & parloit en Orateur. Son éloquence, pour se former, avoit emprunté le secours de tous les arts & de toutes les sciences. La Logique lui prêtoit la méthode inventée par ce génie, aussi hardi que sage, qui a été le fondateur de la Philosophie moderne: la Géométrie lui donnoit l'ordre & l'enchaînement des vérités: la Morale, la connoissance du cœur humain & des passions: l'Histoire lui fournissoit l'exemple & l'autorité des grands hommes; la Jurisprudence, les oracles de ses Loix; la Poësie enfin répandoit sur ses discours le charme du coloris, la chaleur du style & l'harmonie du langage. Ainsi dans M. Daguesseau aucune science n'étoit oisive; toutes combattoient pour la vérité. On auroit cru que chacun de ses plaidoyers étoit le fruit d'une longue préparation. Cependant il n'en écrivoit ordinairement que le plus, & réservoit le travail d'une composition exacte, pour les grandes causes, pour les réquisitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçoit à la rentrée du Parlement. Il étoit lui-même le censeur le plus rigide de ses ouvrages: & l'idée qu'il s'étoit formée du beau, étoit si parfaite, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché; c'est pourquoi il corrigeoit sans cesse. Un jour il consulta M. Daguesseau son pere, sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher encore. Son Pere lui répondit avec autant de finesse que de goût: *Le défaut de votre dis-*

censure salutaire il trace d'un pinceau hardi les vices des Magistrats ; soit que par ses discours généreux il ranime l'eloquence dans ce Corps d'Orateurs, qui libres par état, justes par devoirs, utiles à la société sans en être esclaves, doivent toute leur dignité à leurs lumierés, & joignent l'indépendance du Philosophe à l'activité du citoyen ; par-tout il présente l'accord des vertus & des talents. C'est l'ame de Socrate jointe au génie de Platon. O jour ou DAGUESSEAU prononça l'éloge funebre d'un grand Magistrat [c] enlevé à la France dans la fleur de son âge ! Jour aussi honorable pour l'humanité que pour la Magistrature ! Les larmes du Sénat, les cris de l'admiration, les traits touchants de l'éloquence, le noble enthousiasme de la vertu, qui de l'Orateur passoit dans l'assemblée, l'Orateur lui-même obligé de s'interrompre, & son silence plus admirable que son discours : quel spectacle ! Qu'une telle éloquence est au dessus de cet art vil & frivole qui compasse froidement des mots.

C'étoit l'assemblage de tant de talents & de lumieres qui faisoit regarder DAGUESSEAU comme un homme extraordinaire dans l'empire des sciences. Cette passion basse & cruelle, qui

cours est d'être trop beau : il seroit moins beau si vous le retouchiez encore. Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de M. le Nain son ami, & son successeur dans la place d'Avocat Général, il plaça un portrait de ce Magistrat, qui fit une si forte impression sur lui-même & sur les Auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par sa propre douleur & par des applaudissements qui s'éleverent au même instant. Quel moment pour un Orateur ! On en compte peu de pareils dans l'histoire de l'éloquence.

[c] M. Le Nain, Avocat-Général.

pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talents, l'envie n'ose pas même lui disputer cette gloire. Déjà son siecle prend pour lui le caractere de la postérité, & les hommes lui rendent justice, comme s'il n'étoit plus. Les citoyens des Nations étrangeres, que nos arts, nos goûts, & peut-être nos vices agréables attirent en France, s'empressent de voir DAGUESSEAU [d], & remportent dans leur Patrie, avec un sentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'esprit humain.

Mais il est un spectacle encore plus grand que celui de son génie, c'est celui de son ame. Je ne crains pas d'y porter le flambeau. En lui le savant est un sage, & le Magistrat n'a point à rougir des foiblesses de l'homme.

Le caractere de la véritable grandeur est la simplicité: j'ose le dire à ce siecle; car la voix d'une génération qui passe, & qui demain ne sera plus, ne doit pas étouffer la voix de la vérité qui est éternelle. La vertu dédaigne un vain faste qui ne pourroit que l'avilir en l'énervant. Ainsi pensoient nos ancêtres, simples dans

---

[d] Beaucoup d'étrangers, Allemands, Anglois & d'autres pays, attirés par la grande réputation de M. Daguesseau, s'empressoient de le voir. Il étoit en correspondances de lettres avec la plupart des Savants de l'Europe, qui le consultoient sur leurs ouvrages. Dans la derniere année de sa vie, il reçut un hommage très flatteur de la part de cette nation philosophe, qui porte dans les sciences cet esprit de hauteur & d'indépendance, qui est l'ame de sa politique, & qui ose nous disputer la gloire de l'esprit comme celle des armes. L'Angleterre consulta M. Daguesseau sur la réformation de son Calendrier. M. le Chancelier fit une savante réponse, pleine de réflexions utiles, que les Anglois suivirent.

leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Foible postérité de ces grands Hommes, qu'est devenu entre nos mains ce précieux héritage ? Nous avons substitué une fausse grandeur à une grandeur réelle. Cette antique simplicité ne subsiste plus que dans les images de nos ayeux : & déjà même nos yeux corrompus par le luxe, ne peuvent plus soutenir la vue de ces images sacrées.

DAGUESSEAU parmi la décadence générale de nos mœurs, sut conserver ces vertus que perdoit la Nation. Environné du luxe, le poison qui circuloit autour de lui, ne put pénétrer jusqu'à son ame. C'étoit un Spartiate austere parmi le faste de la Perse. Sa maison fut l'asyle de la simplicité, & sa vie la censure de son siecle.

Il savoit que les vertus se forment à l'école de la frugalité. Elle veille à la porte de sa maison, comme d'un sanctuaire, pour en écarter la foule des vices qui escortent le luxe. Ennemi de la mollesse, une vie dure & laborieuse entretient sans cesse la vigueur de son ame.

O vous qui consumez le temps dans l'indolence, qui le prostituez à de vils plaisirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent ; ô hommes, venez contempler DAGUESSEAU, apprenez à exister [e]. Il voit la durée comme un espace

---

[e] M. Daguesseau ne connut jamais les plaisirs & les amusements frivoles. Son principe étoit que *le changement d'occupation est seul un délassement.* Il ne faisoit aucun voyage, même à Versailles, sans lire en chemin des ouvrages de philosophie, d'histoire ou de critique. Ainsi la durée qui est si courte pour nous, s'étendoit pour lui, & il vivoit plus que le reste des hommes.

immenſe, dont il n'occupe qu'un point ; il ſe hâte de jouir de cette exiſtence paſſagere qui s'enfuit ; il en ramaſſe toutes les parties ; à meſure qu'elles s'échappent du néant pour s'y replonger, il les enchaîne par le travail, il fixe leur rapidité, & triomphe de la nature.

Celui qui étoit ſi ſaintement avare du tems, auroit-il été le prodiguer dans les intrigues de l'ambition ? Que ceux que cette paſſion dévore, briguent à force de baſſeſſe l'honneur de s'élever: qu'ils jouent le rôle d'eſclaves, pour parvenir un jour à être tyrans : qu'ils proſtituent leur dignité, pour obtenir le droit de déshonorer l'État dans une grande place : ces moyens honteux ne ſont pas faits pour DAGUESSEAU [f]. Semblable à une Divinité que la ſolitude conſacre, & qui ne paroît que dans ſon temple, ſon deſtin eſt d'être néceſſaire aux hommes, & de ne leur rien demander. Ne ſeroit-ce pas inſulter à une ame généreuſe, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt ? Je ſais que l'amour des richeſſes eſt la derniere & la plus vile des paſſions. Mais à la honte de l'humanité, cette tache a ſouvent flétri de grands Hommes. Chaque Nation en a des exemples ; chaque ſiecle a de quoi rougir. DAGUESSEAU ſe fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autres récompenſes (car les richeſſes n'en ſont

[f] Il ne demanda, ne déſira jamais aucune Charge. Les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la Régence, lorſqu'il étoit encore Procureur Général, il refuſa de faire des démarches pour ſon élévation, quoiqu'il fût preſqu'aſſuré du ſuccès. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant.* Parole ſimple, mais qui a tout le ſublime d'un ſentiment vertueux.

une que pour les cœurs bas) mais d'autres fruits de ses travaux que celui de faire du bien aux hommes [g]; il ne peut donc pas compter les trésors qu'il a amassés, les palais qu'il a construits, les terres qu'il a enfermées dans ses domaines; mais des biens plus nobles & plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquises, les grandes actions qu'il a faites, les malheureux qu'il a sauvés, les familles indigentes qu'il soutient. Ce sont là ses richesses.

Il est digne d'être le bienfaiteur des hommes, car il ne s'en fait point un droit pour être leur tyran. Ses bienfaits n'ont rien de redoutable, ni d'humiliant pour ceux qui les reçoivent. Il n'exige pas même de reconnoissance: en servant les malheureux, il croit n'être que juste. Heureux encore s'il peut être caché!

L'amitié est faite pour le sage; les cœurs vils & corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puissant a des esclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis. Quel homme fut plus digne d'en avoir que DAGUESSEAU? Ce sont les

---

[g] Son désintéressement étoit tel qu'on le présente ici. Il n'aspiroit qu'à être utile: & pendant 60 ans passés dans les premieres charges de l'Etat, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvoit s'enrichir. Il auroit cru que c'étoit vendre ses services à la Patrie. Loin que sa fortune s'augmentât, elle fut diminuée par la révolution du systême, on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Trop au dessus de l'intérêt, il s'oublia lui-même, pour ne s'occuper que de ses concitoyens; & il donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laissé d'autre fruit de ses épargnes que sa Bibliotheque, encore n'y mettoit il qu'une certaine somme par an. Son esprit solide dans tous ses goûts, n'aimoit que les livres utiles, il méprisoit ceux qui n'étoient que rares.

talents & les vertus qui désignent son choix. Ce feroit à ceux qui ont joui de cet honneur, à le peindre tel qu'il étoit dans le commerce de la société. On verroit la modestie avec la gloire, la défiance de soi-même avec la plus vaste étendue de lumieres. On remarqueroit ce caractere de bonté, qui sied si bien aux grands génies: car il en est d'eux comme des Rois, on leur sait gré de daigner être hommes.

Que ceux qui regardent les Gens de Lettres comme une espece d'animaux rares, faits pour amuser leur indolente stupidité, qui abusent de leurs besoins pour les avilir, soient humiliés par l'exemple de DAGUESSEAU. Il respectoit les Savants, comme une portion pure & choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible & dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, censeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier, il leur prodiguoit cette considération qui est le seul prix digne des talents.

Suivons DAGUESSEAU dans l'intérieur de sa famille, nous y verrons un spectacle aussi noble que touchant. Pere, époux, fils vertueux, il remplit ces devoirs sacrés comme dans les premiers âges du monde [h]. Il adore la vertu dans

---

[h] M. Daguesseau aimoit son pere, comme il aimoit la vertu, par tendresse & par admiration. Ces deux ames qui se connoissoient si bien, étoient étonnées l'une de l'autre, & s'inspiroient mutuellement du respect.

Anne le Febvre d'Ormesson mariée à M. Daguesseau en 1694, étoit digne de son Epoux & du nom qu'elle portoit. C'est à son sujet que M. de Coulange, esprit aimable & facile de ce temps-là, dit qu'on avoit vu, pour la premiere fois, les graces & la vertu s'allier en-

son pere, il l'a reçue en dot avec son épouse, il l'enseigne lui-même à ses enfants. Je vois cette famille auguste & simple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre sous la garde d'une austere discipline, dans cette joie pure que la paix, la concorde & la vertu inspirent. C'est là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel spectacle de voir un pere savant & vertueux revêtu de la pourpre, assis sur le trône de la Justice, entouré de ses jeunes enfants, former ces ames encore tendres, transporté de joie en voyant leurs vertus éclore, les serrer dans ses bras, les baigner de larmes de tendresse, les offrir à la Patrie! O luxe, ô divinité superbe de notre siecle, jamais ta fausse grandeur ne donna un pareil spectacle au monde!

Avec tant de ressource, DAGUESSEAU pouvoit-il n'être pas heureux, même dans l'exil? Qu'il est difficile de passer tout-à-coup de la vie active & tumultueuse des grandes places, à une vie tranquille & privée! L'ame accoutumée au tumulte des affaires, à la pompe des honneurs, aux courtisans & aux esclaves, transportée tout-à-coup dans la solitude, séparée de tous ces objets qui servoient d'aliment à son inquiétude

semble. Elle mourut à Auteuil le premier Décembre 1735. La douleur de M. Daguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine avoit-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. On craignoit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accable. *Je me dois au public*, disoit-il, *& il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.*

Je ne dirai rien des enfants de M. Daguesseau. C'est au public qui les connoît, à les louer. En ne rendant que justice, je craindrois de paroître flatteur; & c'est une tache que tout homme de lettres doit éviter.

ou à sa vanité, est réduite à se dévorer elle-même. Pour soutenir une pareille épreuve, il faut cette Philosophie de l'ame qui est si supérieure à celle de l'esprit, qui peut-être est la seule utile, & que les vastes connoissances ne donnent pas toujours.

DAGUESSEAU toujours égal à lui-même, porte au sein de la retraite, ce calme profond de l'ame, qui l'avoit accompagné dans les orages de la Cour. La religion, les loix, l'amitié, sa famille, les sciences, les arts, c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus doux & de plus sacré sur la terre, occupent & partagent son temps [i]. Ses mains accoutumées à porter les balances de la Justice, ne dédaignent pas de s'abaisser à la culture de la terre. Quelquefois il se délasse à tracer le plan de ses jardins, où il réunit, comme dans sa conduite, ce double caractere de simplicité & de grandeur, qui étoit naturel à son

[i] M. Daguesseau appelloit le temps de son séjour à Fresnes, *les beaux jours de sa vie.* Il en employoit une partie à l'étude des livres sacrés, sur lesquels il fit des notes savantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues; une autre partie à rédiger les vues qu'il avoit conçues sur la législation; une autre à exercer lui-même ses enfants sur les Belles-Lettres & sur le Droit, & à composer pour eux un excellent plan d'études. Tels étoient les trois objets de son travail. Les Mathématiques, les Belles-Lettres & l'Agriculture formoient ses délassements. Le Chancelier de la France se plaisoit quelquefois à becher la terre. La vie champêtre retraçoit à ses yeux l'innocence des premiers âges du monde. Tous ceux qui excelloient dans les beaux arts & dans les sciences, venoient en foule se réunir autour de lui, pour profiter de son loisir & de ses réflexions. Il n'avoit que des vues grandes & nobles; & ce goût de grandeur perçoit jusques dans le plan qu'il fit pour embellir son parc.

ame ; tant il est vrai que les goûts des hommes portent l'empreinte de leurs mœurs.

Ainsi couloient dans l'exil les jours d'un Sage. Rappellé enfin aux fonctions de sa dignité, il ne s'arracheroit qu'avec peine à sa retraite, s'il n'étoit consolé par la douceur d'aller servir sa Patrie. Chaque instant semble ajouter quelque chose à sa dignité. Tous ceux qui le contemplent, voient autour de lui soixante ans de services & de travaux pour l'Etat. Sa vie toute entiere l'environne, & répand sur lui un éclat qui attire tous les regards.

Mais, ô destin de l'humanité! ce qu'il y a de plus grand, doit avoir son terme : & ces ames si supérieures à celles du vulgaire, ne peuvent sauver de la destruction cette argile périssable qu'elles animent & qu'elles honorent. Déjà la douleur attaque de toutes parts DAGUESSEAU ; & son ame n'habite plus que parmi des ruines.

Sa vertu survit toute entiere à ses forces. Il sait que l'homme est aux dignités, & que les dignités ne sont pas à l'homme. Il se compare à ses devoirs. Il a accepté les honneurs en citoyen; il les a remplis en sage; il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir [k].

---

[k] M. le Chancelier jouit jusqu'à plus de 81 ans d'une santé vigoureuse, conservée par la sobriété & par l'égalité d'ame. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'obligerent d'interrompre souvent son travail. Il résolut de quitter sa place, parce qu'il ne pouvoit plus remplir qu'une partie de ses devoirs. Il y avoit près de 34 ans qu'il étoit Chancelier. Il écrivit au Roi, pour lui demander la permission de se démettre de sa Charge. Il dicta lui-même sa démission, il en signa l'acte, le jour même qu'il finissoit sa quatre-vingt-deuxieme année. Il le remit le lendemain à M. le

Dès ce moment libre des liens qui l'attachoient à la terre, & prêt d'aller rejoindre l'Etre éternel, il ne s'occupe plus que des sentiments augustes de la Religion. Cette vertu, si capable de nous élever l'ame, si nécessaire pour nous consoler de nos maux, avoit accompagné DAGUESSEAU dans tout le cours de sa vie [l].

Il voit la mort d'un œil serein, il l'attend avec confiance. Heureux qui peut dire en mourant : ô Nature, je te rends un esprit plus parfait que je ne l'avois reçu. Etre éternel, j'ai orné ton ouvrage. C'en est fait, DAGUESSEAU n'est plus [m].

Comte de Saint Florentin, Secrétaire d'Etat : & ses deux fils allerent, avec ce Ministre, remettre les Sceaux au Roi, qui lui conserva les honneurs de Chancelier de France, avec une pension de cent mille livres.

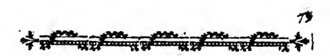
[l] On peut assurer que M. Daguesseau étoit un véritable Philosophe Chrétien. La religion étoit le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire l'Ecriture sainte. Il éprouvoit ce qu'on a déjà dit de ce Livre sacré, qu'on ne pouvoit le lire sans devenir plus vertueux. Convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne, fidele à tous les devoirs qu'elle impose, zélé pour l'honneur de l'Eglise, affligé de ses malheurs, il répandoit autour de lui, & parmi tous ceux qui l'approchoient, cet esprit de religion dont il étoit animé.

[m] M. Daguesseau mourut le 9 Février 1751. Il porta même au-delà du tombeau l'horreur du luxe, & la simplicité qui fit son caractere. Il voulut que ses cendres fussent mêlées & confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetiere de la Paroisse d'Auteuil, où son épouse étoit enterrée. Leurs enfants ont fait élever une Croix au pied de leur sépulcre, dont les marbres ont été donnés par le Roi. Il est à remarquer que la France a perdu dans l'espace de deux mois, le Maréchal de Saxe & le Chancelier Daguesseau, les deux plus grands hommes qu'elle eût alors dans deux genres différents.

Tous ceux qui meurent, sont honorés par des larmes. L'ami est pleuré par son ami, l'époux est pleuré par l'épouse, le pere de famille par ses enfants, un grand Homme est pleuré par le genre-humain. Lorsque sa pompe funebre traversoit cette Capitale, quels étoient à sa vue, les sentiments des citoyens? l'admiration & la douleur. Le corps où avoit habité cette grande ame, quoique froid & inanimé, imprimoit encore le respect. Semblables à ces Temples qui long-temps ont servi de demeure à la Divinité, même après qu'ils ont été renversés, la vue de leurs débris porte encore dans l'ame un sentiment involontaire de Religion. Le vieillard disoit à ses enfants : Mes fils, l'homme juste est mort. Le foible & le malheureux s'écrioient : nous n'avons plus d'appui.

Des milliers d'hommes meurent & sont aussitôt remplacés : mais la mort du grand Homme, laisse un vuide immense dans l'univers, & la nature en deuil est des siecles à le remplir. Que du moins l'exemple de l'homme vertueux qui n'est plus, vive sans cesse parmi nous. Apprenons de lui à être justes.

M'est-il permis, en finissant, de faire un vœu pour le bonheur de la Patrie : Je souhaiterois qu'au milieu du Palais sacré qui sert de Temple à la Justice, on élevât la statue de ce grand Homme. Ce seroit parmi nous un monument éternel de religion, de simplicité & de vertu. Ce marbre muet exerceroit sans cesse une censure utile sur les mœurs du Magistrat; & lorsque nous ne serions plus, il annonceroit encore la vertu à nos derniers neveux.



ÉLOGE DE RENÉ DUGUAY-TROUIN, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1761.

DE tous les grands spectacles que le génie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible & mortel, rampant sur la terre, a osé créer des édifices mobiles & flottants qu'il a suspendus sur des abymes, asservir un élément inconnu & terrible, donner des loix aux vents, & voler aux extrémités de l'univers, sous un Ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais telle est notre destinée. L'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand; & le crime à côté du génie, inspire l'admiration avec l'horreur. Les hommes ont abusé de tout; des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour acheter les crimes, des arts pour multiplier les moyens de se détruire;

ils ont abusé sur-tout de l'art de la navigation. Les abymes ont reçu des combattants ; la mer est devenue un champ de carnage ; les vents ont porté la mort. Nos fureurs ont passé dans un nouveau monde : sous prétexte d'instruire l'Amérique, nous y avons égorgé plus de trente millions d'hommes, plaie la plus cruelle qui ait été faite au genre humain, & dont le globe se ressentira jusqu'à la derniere révolution des siecles.

Peut-être (a) devons-nous regretter ces

(a) C'est un grand problême de sçavoir, si la Navigation a été plus utile que funeste aux hommes. On peut dire d'un côté qu'elle a servi à réunir les différentes parties de l'Univers. Ce globe partagé en cent mondes différents, n'a plus formé qu'un seul monde ; les Nations se sont communiqué leurs lumieres ; la connoissance de la terre & des cieux a été perfectionnée ; les trésors dispersés par la nature, ont été rassemblés par le commerce. Mais aussi que de maux sont nés de ces biens même ! Les peuples, en se communiquant leurs lumieres, se sont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richesses, a multiplié les besoins, a fait naître le luxe & corrompu les mœurs. Enfin, la mer est devenue une des plus grandes causes de cette dépopulation sensible que les Philosophes croient appercevoir dans le genre humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis le commencement des siécles ; tant de pestes & de maladies cruelles que la nature avoit renfermées dans certains climats, & qui ont été répandus dans le monde entier ; tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer auroit servi de barriere ; la plus vaste partie du monde, l'Amérique, presqu'entierement dépeuplée ; enfin, les combats de mer, si meurtriers & si terribles, sur-tout entre les Nations modernes ; tout cela déposeroit contre la Navigation, & devroit la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui désolent le genre humain.

temps d'une heureuse ignorance, où nos ayeux moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivoient pauvres & vertueux, & mouroient dans le champ qui les avoit vu naître. Mais on voudroit en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses : rien ne l'effraye autant que sa foiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux Etats (*b*), que funeste au genre humain.

(*b*) On ne peut douter que dans l'ordre politique la Navigation ne soit un bien. Nous voyons par l'histoire que toutes les Nations qui ont cultivé la Marine ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde, & l'a peuplé de ses colonies. Athenes a eu la supériorité sur cette République d'Etats qui composoit la Grece. Carthage a dispute l'Empire de l'Univers. Rome n'a étendu ses conquêtes que lorsqu'elle a commencé à équipper des flottes. Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance, & enrichi l'Occident par son industrie. L'Espagne a presqu'obtenu la Monarchie universelle dans le temps que ses flottes découvroient un nouveau monde. L'Angleterre, du sein de ses rochers, & parmi les orages de son Gouvernement, a souvent fait pancher la balance de l'Europe. La Hollande pauvre & esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse & la grandeur; ses pavillons ont été l'étendard de sa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire & de puissance, lorsque Dragut & Barberousse commandoient les flottes immenses de Soliman. Si nous tournons les yeux sur la France, nous y verrons la Marine peu connue sous la premiere race de nos Rois, ranimée sous Charlemagne, servir de barriere aux inondations du Nord, négligée sous ses successeurs qui négligerent tout, rétablie sous le premier des Philippes, porter des conqué-

France, tu as vu la mer se courber sous tes vaisseaux ; & l'Univers n'a point oublié les hommes célebres qui t'ont rendue victorieuse sur cet élément. Long-tems la Renommée a publié dans l'Europe le nom de DUGUAY-TROUIN. Il a droit à la reconnoissance de sa Patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athenes, c'étoient les plus fameux Orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine & de Marathon ; & ils avoient pour auditeurs les Socrates & les Periclès. Je n'ai point les mêmes talents ; & j'ai des Juges aussi redoutables : mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être eloquent, que d'être sincere.

Je peindrai DUGUAY-TROUIN, d'abord simple Armateur, & faisant dans cette école belliqueuse l'apprentissage de la Marine. Je le peindrai ensuite dans la Marine royale, & servant la France dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes Concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siecle pour les talents qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

---

rans dans l'Asie, s'élever par des progrès lents jusqu'à François I. retombée pendant les orages funestes des guerres civiles, reparoître sous Louis XIII. où elle trouva Richelieu ; étonner & faire trembler l'Europe sous Louis XIV. toujours liée à de grands événements, ou recevant l'impulsion des grands génies.

PREMIERE PARTIE.

Qu'eſt-ce qu'un homme de mer (c) ? C'eſt un homme qui, placé ſur un élément orageux

---

(c) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choſes ; de ſes vaiſſeaux, des vents & de la mer. Il eſt d'abord eſſentiel qu'il connoiſſe les qualités de ſes navires, leur ſolidité, leurs proportions, leur viteſſe ou leur lenteur. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il doit régler la plupart de ſes opérations, pour l'attaque ou pour la défenſe, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents ſont le ſecond objet de ſon étude : ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour diſſiper les pluies, pour tranſporter & répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles ſecouſſes, pour établir un commerce entre toutes les Nations de l'Univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle deſtination de la fureur des hommes, ce ſont eux qui décident preſque toujours du ſuccès des combats de mer. Il faut donc les connoître pour triompher de leurs obſtacles, mettre à profit leurs avantages, régler ſur eux le choix des poſtes, tirer d'eux le plus grand ſecours lorſqu'ils ſont favorables, les forcer de ſervir même lorſqu'ils ſont contraires.

La mer eſt le troiſieme objet qui doit fixer l'attention d'un Marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire : il faut eſtimer leur action : elle a une ſurface toujours agitée ; il faut obéir à ſes différents monvements : elle a des courants ; il faut connoître & mettre à profit leur direction : elle a des marées, il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combatre, il faut qu'il ſache eſtimer par la raiſon, par les obſtacles, dans quel temps les vaiſſeaux ennemis peuvent ſe trouver à telle hauteur ; s'il les attend, il faut qu'il ſache leur fermer le paſſage ; s'il les pourſuit, leur cou-

où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même. Connoître toutes les qualités du navire qu'il monte ; en saisir d'un coup d'œil toutes les parties ; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire & la même rapidité, distinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente ; diminuer ou augmenter à son gré leur impulsion ; tirer de la même force des effets tout contraires ; se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire ; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès ; enfin calculer les probabilités, & maîtriser les hazards : tel est l'art d'un homme de mer.

La nature sans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails, ce coup d'œil qui saisit les rapports, cet instinct sûr & prompt qui décide, tandis que la raison balance, & ce courage qui agit quand la prudence

---

per chemin ; s'il les évite, choisir celle de toutes les routes où son vaisseau a la plus grande vîtesse possible ; s'il les combat, il doit, par leurs mouvements, connoître leurs intentions ; les forcer, par sa manœuvre, à souffrir l'abordage, ou savoir l'éviter soi-même. Tous ces détails, si multipliés, si combinés, ne peuvent être que le résultat de beaucoup d'étude & d'expérience. L'homme a besoin d'apprendre les choses même les plus simples. Il est condamné à se traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que fera-ce donc d'un art aussi compliqué que celui de la Marine ? Il faut une ignorance bien hardie pour se flatter d'y réussir sans l'avoir étudiée. La nature donne les talents, l'autorité donne les titres, l'étude seule donne les connoissances.

délibere. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'est à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connoissances aux talents. Où les prendra t-il ? Sera-ce au milieu de la pompe des Cours ? Parmi les voluptés des Villes ? Dans l'oisiveté des ports ? Non : ce sera parmi les travaux, les dangers & les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuses pour la Patrie : il faut que l'homme de mer soit éprouvé au plus grand risque pour lui-même, au moindre pour l'Etat. J'oserai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire sur la vérité) nous ne serons puissants sur les mers, que lorsque la Marine marchande sera la pépiniere de la Marine royale. Rome, qui conquit le monde, ramassoit chez tous les Peuples de l'Univers, tout ce qu'elle trouvoit d'utile. Imitons son génie ; ou, si nos ames sont trop foibles pour adopter la vérité qui nous est montrée par un ennemi (*d*), laissons-nous convaincre

(*d*) En Angleterre, la Marine marchande est une école où les particuliers risquent leurs fortunes pour apprendre à soutenir un jour la fortune publique. Le service dans l'une, est un degré pour passer à l'autre. Il n'est pas extraordinaire de voir des Lords envoyer leurs enfants faire plusieurs campagnes sur des vaisseaux marchands : c'est pour ainsi dire, une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle sa grandeur à ce systême : il produit du moins de grands avantages. Le commerce est honoré : la science de la Marine se répand dans tous les états : la Marine Royale se peuple d'Officiers excellents, qui se forment même au sein de la paix : & nous, avec nos préjugés & notre orgueil, nous restons dans l'ignorance. C'est ce que l'Amiral Hawke dit dans cette guerre à un Officier François qui étoit prisonnier : » Jamais en France

par l'exemple de nos grands hommes. C'est du sein de la Marine marchande que sont sortis Jean Bart (e), Tourville & le Chevalier Paul: c'est elle qui a formé DUGUAY-TROUIN.

» vous n'aurez de Marine, tant que vous croirez qu'il » y du a déshonneur à servir sur des vaisseaux mar» chands. Je n'étois pas né pour être matelot, ajou» ta-t-il, cependant je me suis fait matelot pour ap» prendre la manœuvre ». Que du moins nos ennemis nous instruisent. Ces réflexions ne sont dictées, ni par l'enthousiasme, ni par l'envie de censurer; c'est le cri de la raison & de la vérité.

(e) C'est une chose qui mérite d'être remarquée, que la plupart des grands hommes de mer, que la France a produits, se sont formés dans la Marine marchande.

Jean Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de simple pêcheur devint Chef d'Escadre : il fit les plus grandes choses, parce qu'il ne craignit jamais rien : il mourut en 1702.

Le Comte de Tourville fit ses premieres armes dans un vaisseau armé en course contre les Algériens. Il livra, en 1661, un combat terrible à des Corsaires Turcs. Il continua à s'exercer & à s'instruire dans la même école jusqu'en 1667, que le Roi l'attacha a la Marine Royale, en lui donnant le titre de Capitaine de vaisseau. Il fut nommé Chef d'Escardre en 1677; Lieutenant-Général en 1681, Vice-Amiral & Général des Armées Navales du Roi en 1690; Maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 Mai. Il combattit long-temps sous Duquesne, & mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta sa gloire.

Le Commandeur Paul fit long-temps la guerre d'Armateur. Il entra enfin dans la Marine Royale: & en 1663, Louis XIV lui confia une Escadre de six vaisseaux de guerre contre les Pirates de Tunis & d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité; & fit trembler par ses victoires toutes les côtes de Barbarie.

La nature qui le destinoit à faire de grandes choses, lui accorda la faveur de naître sans ayeux. La véritable Noblesse est de servir l'Etat : le sang qui coule pour la Patrie est toujours noble.

Remarquons (*f*), à l'honneur de la Bretagne, que cette Province lui donna le jour ; &

Sur la fin du regne de Louis XIV, il y eut encore en France un Armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, & qui n'avoit pas moins d'intrépidité que de talents ; il s'appelloit Cassart. Il se distingua long-temps par la quantité & la richesse de ses prises. En 1712, il commanda une Escadre de six vaisseaux de guerre & de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne plusieurs Colonies du Portugal, de la Hollande & de l'Angleterre. Mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent au courage ; un caractere dur, & une ame trop inflexible. Il choqua la Cour, & la Cour le laissa dans l'oubli. Un jour Duguay-Trouin étoit à Versailles dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec plusieurs Seigneurs ; tout-à-coup il apperçoit dans un coin un homme seul, & dont l'extérieur annonçoit la misere ; c'étoit Cassart. Duguay-Trouin quitte les Seigneurs dont il étoit entouré, & va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les Seigneurs étonnés lui demanderent à son retour avec qui il étoit. Comment, s'écria Duguay-Trouin, avec qui j'étois ! avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. Il est probable que cet homme auroit pu rendre les plus grands services à la Nation, s'il eût été employé : mais il n'a servi qu'à prouver par son exemple combien la Cour doit craindre d'étouffer le mérite, & combien on doit ménager la Cour, puisque c'est d'elle en partie que dépendent la réputation & la gloire. Nous avons du moins la satisfaction de rendre à sa mémoire la justice qui ne lui a pas été rendue pendant sa vie, d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand homme de plus.

(*f*) René Duguay-Trouin naquit à S. Malo le 10 Juin 1673, d'une famille de Négocians. Son pere y

à la gloire du commerce, qu'il naquit au sein de cette profession, que l'orgueil dédaigne, & qui fait la grandeur des Etats.

La France qui étoit alors toute-puissante, soutenoit la guerre contre l'Europe. C'est parmi les secousses du monde qu'est né DUGUAY-TROUIN. L'année même de sa naissance, trois batailles navales ensanglanterent les mers (*g*).

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des Vaisseaux; il éprouve à cette vue cette émotion douce & puissante qui est la voix du génie. Déjà son ame s'élance sur les mers. Mais le traité de Nimegue a désarmé les nations. Bientôt un nouvel orage s'éleve du sein de l'Angleterre. Un Prince, qui dans un corps foible & sous des dehors froids, cachoit tout le feu & toute l'activité d'une ame ambitieuse; austere dans ses mœurs, profond dans sa politique, opiniâtre dans ses desseins, guerrier

---

commandoit des vaisseaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce: il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile Marin. Duguay-Trouin eut trois freres. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent & actif, fut d'abord consul de France à Malgues en Espagne; il fut ensuite occupé le reste de sa vie à seconder son frere pour ses armements & toutes ses entreprises. Les deux autres plus jeunes que lui, périrent glorieusement en servant l'Etat dans la Marine.

(*g*) L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV étoit en guerre avec l'Empire, la Hollande & l'Espagne. Cette année même il se livra trois batailles navales consécutives, les 7, 14 & 21 de Juin, entre la flotte Hollandoise d'un côté, & celle de France & d'Angleterre de l'autre. La Cour de Londres servoit alors celle de Versailles. Bientôt tout devoit changer; & la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

aussi habile que malheureux ; assez maître de lui-même pour choisir ses vertus ou ses vices, Guillaume avoit su mettre à profit pour sa grandeur, l'orgueil entier de ce peuple qui juge ses Rois.

Le crime d'un seul homme devient le signal des malheurs du monde (*h*), Louis XIV, qui

---

(*h*) En 1680, 1681, 1682, la marine fut élevée à un point de grandeur que les François eux-mêmes n'auroient osé espérer. Louis XIV, qui portoit dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son ame, avoit formé le projet de donner à la France l'Empire de la mer. Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du Ministre seconda les vues du Prince. Bientôt le port de Toulon sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan furent perfectionnés à frais immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque & le Havre de Grace furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eût peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la construction, une méthode plus réguliere & plus facile. C'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes ; si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain. Des écoles de gardes-marines furent instituées dans les ports. La foule des citoyens ou inutiles à l'Etat par leur oisiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des Provinces qui ne pouvoient les nourrir, fut enrôlée ; on en forma soixante mille matelots. L'Ordonnance de la Marine parut : des loix justes disciplinerent ce peuple immense & féroce ; loix nécessaires sur la Mer, où la société polit moins les mœurs, & où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne, dont plusieurs étoient montés de cent canons. D'Etrées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean Bart & Forbin portoient de tous côtés la gloire de notre Marine. Duguay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglois & les Hollandois jusqu'alors maîtres de la Mer, furent vaincus en plu-

ne voyoit point le danger par-tout où il voyoit la gloire, accoutumé à donner asyle à des Rois, s'arme encore pour remettre Jacques II. sur le Trône. Tandis que Boufflers & Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandre fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros & d'un sage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur!

L'ame des sujets s'éleve insensiblement au niveau de celle des Rois ; & toute nation est capable de grandes choses sous un grand Prince. De toutes les Provinces maritimes partent des Vaisseaux, qui sous l'étendard commun de la Patrie, unissent la guerre au commerce. C'est sur une Fregate armée par sa famille que DUGUAY-TROUIN commence sa carriere (*i*). Qu'elle est redoutable cette Frégate, & quel

---

sieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachoient par-tout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la Marine Françoise conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

(*i*) Ce fut en 1689 que Duguay-Trouin fit sa premiere campagne. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une frégate de 18 canons. On eût dit que la nature vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer ; une tempête affreuse lui montra de près le naufrage, bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant ; un de ses compagnons qui étoit à côté de lui, en voulant sauter dans le vaisseau ennemi, tomba entre les deux vaisseaux, qui dans le même instant venant à se joindre, écraserent tous les membres de ce malheureux, une partie de sa cervelle rejaillit jusques sur les habits de Duguay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaisseau ennemi. Ces spectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit sur mer.

destin elle porte ! Nations ennemies, frémissez. Il commence comme Turenne ; & pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occasion de déployer cet instinct de courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent, à la vérité, un spectacle terrible : mais du moins le sol qui porte les combattants, ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, & les laisse diriger leurs mouvements à leur gré ; la terre entiere leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, les éléments, principes de la vie, deviennent tous les ministres de la mort. L'eau n'offre que de vastes abymes, dont la surface balancée par d'éternelles secousses, est toujours prète à s'ouvrir. L'air agité par les vents, produit les orages, trompe les efforts de l'homme, & le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, & réunit la double horreur d'un naufrage & d'un embrasement. La terre reculée à une distance immense, refuse son asyle ; sa proximité même est dangereuse, & le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé & séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir tandis que la mort y entre de tous côtés. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui ; c'est l'homme son semblable, qui, armé du fer, & mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, & unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents & du feu.

Duguay-Trouin avoit reçu en partage cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger, comme ſi on n'y étoit pas expoſé ; & qui le fait braver, comme ſi on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une eſpece de philoſophie guerriere. Il avoit adopté l'opinion qui nous peint tous les événements enchaînés par un ordre irrévocable ; opinion dangereuſe pour le Philoſophe, accablante pour le Citoyen paiſible, mais favorable au Guerrier, & qui fut celle des Conquérants Arabes, de Charles XII, & de Pierre le Grand. L'intrépidité qu'elle inſpire, fut la premiere qualité que l'on vit briller dans Duguay-Trouin. Il y a du progrès dans le génie qui ne ſe développe que par degrés : il n'y en a point dans la valeur, qui eſt tout-à-coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaiſſeaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, & préſentent un front redoutable. Le Capitaine de la frégate où eſt Duguay-Trouin ſe livre à une terreur qu'il eſt en droit d'appeller prudence. Il veut fuir ; Duguay-Trouin en eſt indigné : il prend cet aſcendant que les grandes ames ont ſur les foibles ; le courage qui l'anime, a paſſé dans tous les cœurs. On combat : il auroit eu trop de regrets, ſi quelqu'un avant lui ſe fût élancé dans le premier vaiſſeau ennemi. Son ſang coule, il s'applaudit de le voir couler. C'eſt la premiere offrande qu'il fait à la Patrie. Déjà il eſt vengé, & le vaiſſeau porte le pavillon François. C'eſt peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre ; il eſt prêt à s'élancer pour un ſecond abordage : l'impétuoſité du choc le précipite dans les flots ; mais le génie de la France veilloit ſur lui,

encore tout dégouttant de l'eau de la mer, il va se couvrir du sang des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire ; il vole à une troisieme. Tout cede à son courage. Un tranquille observateur de la nature, qui assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret sur le soir l'ombre qui s'épaissit, & qui vient lui dérober ce spectacle. DUGUAY-TROUIN vainqueur de trois vaisseaux, & tout couvert de sang, s'afflige que la lumiere en fuyant interrompe ses triomphes.

Déjà il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau. Bientôt son Roi lui confiera ceux de l'Etat. Une ame telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante. La fortune peut élever contre lui des tempêtes ; mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jetté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (*k*). La flamme des vaisseaux qu'il brûle, éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II. & leurs ombres errantes sur deux champs de batailles, connurent au moins qu'elles avoient un vengeur. Le peuple qui découvrit & subjugua le nouveau monde, commence

(*k*) En 1691, sa famille étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la prise de ces trois vaisseaux, crut pouvoir lui confier une frégate de 14 canons. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jetté par la tempête sur les côtes d'Irlande ; il s'y empara d'un Château & brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre. C'étoit après la Bataille de la Boine, où le Roi Jacques fut défait, & la Bataille de Kilconnel gagnée aussi par le parti du Prince d'Orange.

à redouter ſes efforts. Mais ce n'eſt point à l'Eſpagne qu'il doit ſe rendre terrible : ſon deſtin eſt de la ſervir un jour. O mers enſanglantées par la défaite de la Hogue, & couvertes des débris de nos vaiſſeaux, vous vîtes DUGUAY-TROUIN déployer dans le même temps l'étendard de la victoire (*l*), & l'Angleterre après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

Tant qu'il reſtera ſur la terre quelque ſentiment d'humanité, l'on ſe ſouviendra avec horreur de cette machine, merveille funeſte du génie de la deſtruction, qui devoit en un inſtant écraſer une ville entiere (*m*). O DUGUAY-TROUIN, c'eſt à toi de venger le lieu

(*l*) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 Mai 1692, Tourville qui n'avoit que quarante-quatre vaiſſeaux, reçut ordre d'attaquer les Flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François couverts de gloire, mais vaincus, céderent après un combat de dix heures. L'Amiral Anglois nous brûla 15 vaiſſeau à la Hogue & à Cherbourg. Dans le même temps Duguay-Trouin remporta pluſieurs avantages ſur les Anglois. Monté ſur une frégate de 18 canons, il combattit ſeul & prit deux frégates de guerre qui eſcortoient 30 vaiſſeaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de 28 canons, il prit encore ſix vaiſſeaux. Ainſi la fortune de Duguay-Trouin s'élevoit au deſſus de deux puiſſants Empires qui s'écraſoient.

(*m*) Les Anglois étoient irrités contre la Ville de S. Malo, à cauſe du nombre & de l'audace de ſes Armateurs qui déſoloient leur commerce. Ils eſpérerent détruire entiérement cette ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de 100 barils de poudre, & rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer,

de ta naissance. Je le vois qui cherche partout sur le vaste océan des ennemis à combattre. Mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire ? Quels sont ces pressentiments qu'il éprouve (*n*) ? N'est-ce que l'effet d'une imagination ardente qui

---

& de toutes sortes de matieres combustibles. Ils parurent devant S. Malo le 26 Novembre 1693. La nuit du 30 au premier Décembre, l'air étant serein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée sans être apperçue. Elle n'étoit plus qu'à 50 pas lorsqu'un coup de vent la détourna & la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit ; l'Ingénieur qui le conduisoit se hâta d'y mettre le feu ; mais l'eau avoit déjà gagné les poudres du fond de cale, & la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible, toute la Ville en fut ébranlée, & les vitres & les ardoises de plus de 300 maisons se briserent. L'on doit rendre grace à l'Etre bienfaisant qui veille sur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

(*n*) Duguay-Trouin ajoutoit foi à ses pressentiments. Il assure dans ses mémoires, qu'il a toujours suivi ces mouvement secrets de l'ame, & que jamais il n'a été trompé. Ce seroit sans doute être plus orateur que philosophe de donner aux grands hommes une espece de divination & de les comparer à ces hautes montagnes dont le sommet est éclairé par les rayons de la lumiere, tandis que les régions inférieures du globe sont encore ensévelies dans les ombres. Quoi qu'il en soit, il n'y a guere eu d'hommes célebres qui n'aient eu quelque opinion singuliere ; & celle-ci sur les pressentiments ne messied pas à un héros d'une imagination ardente, & plus guerrier que métaphysicien. Elle prouve du moins combien son ame étoit profondément occupée de vaisseaux, de combats & de victoires : c'est le génie de Socrate, c'est le fantôme qui apparut à Brutus.

voit ce qu'elle desire ? Ou bien les ames des Héros ont-elles un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des ames vulgaires ? Le Ciel le justifie, & la victoire est venue le chercher, par-tout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards ; Flessingue, patrie de Rhuiter (o) ! Il croit voir ce grand homme, il se le représente, non point chargé d'honneur, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant

(o) Rhuiter est le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Flessingue en 1607. Dès l'âge de onze ans il servit sur mer, & commença par être mousse de vaisseau. On ose dire qu'il n'en étoit que plus grand ; & chez des républicains, il n'en fut que plus respecté. Il devint successivement Capitaine de vaisseau, Commandeur, Contre-Amiral, Vice-Amiral, & enfin Lieutenant-Amiral Général des Provinces-unies. Il se rendit célebre sur toutes les mers, & mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte Françoise, devant la ville d'Agouste en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme s'empresserent à honorer son mérite. Le Roi de Dannemarck lui donna une pension, & des lettres de noblesse. Des Barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour sa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Etrées qui avoit combattu contre lui, écrivit en 1673 à Colbert : *Je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Rhuiter vient d'acquérir.* Le Conseil d'Espagne lui donna le titre & les patentes de Duc. Louis XIV fut affligé de sa mort ; & comme on lui représentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux : *on ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être sensible à la mort d'un grand homme.* La Hollande qui l'avoit comblé d'honneurs pendant sa vie, lui fit dresser après sa mort un monument superbe. Sa mémoire y est encore dans la plus grande vénération. Puisse un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Rhuiter sera connu.

par

montant par sa valeur des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers ; il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme. Il combat : trois vaisseaux fuyent, le plus redoutable succombe & reconnoît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire : c'est celle du malheur. Ne craignez rien pour la gloire de DUGUAY-TROUIN. C'est le caractere des Héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius assis sur les ruines de Carthage m'étonne plus, que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné DUGUAY-TROUIN (*p*). Il est seul, & il ose les

---

(*p*) En 1694, Duguay-Trouin monté sur une frégate de 40 canons, tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre Anglois de 50 à 76 canons. Il combattit avec courage près de 4 heures contre le plus fort; enfin se voyant démâté, il prend la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans le vaisseau ennemi pour s'en emparer. Déjà tout étoit prêt, la méprise d'un Officier qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaisseau de 66 canons vient combattre à la portée du pistolet, tandis que les trois autres le canonnoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leur poste & vont se cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné, court à eux, & leur présente le pistolet & l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magasin des poudres. Il y descend, fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger ses soldats à combatre, il se fait apporter des barils pleins de grenades, & les lance dans le fond de cale. Ses soldats épouvantés retournent à leur poste, mais lui-même en remontant est fort étonné de trouver son pavillon bas, soit que le cordage qui le soutenoit eût été coupé par une balle,

combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, & ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combats n'ont pas épuisé son courage. Cent pieces d'artillerie tonnent sur son vaisseau. Ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées : bientôt ses débris couvriront la mer. Une ame foible n'eût pensé qu'à se rendre ; une ame bouillante & féroce n'eût pensé qu'à mourir ; DUGUAY-TROUIN ose encore espérer de vaincre. Soldats de ce héros, soyez dignes de le servir. Mais il est un point au delà duquel les ames communes ne passent jamais : & c'est là que l'extrême intrépidité se change tout-à-coup en extrême foiblesse. Ses soldats se révoltent, & refusent de combattre. Malheureux, qui osent préférer la honte à la mort ! En même-temps le vaisseau s'embrase. DUGUAY-TROUIN fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les anime, les ramene ; mais il est lui-même

---

soit que, dans l'absence de Duguay-Trouin, il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préferent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'instant qu'on le remette. Ses Officiers le conjurent de ne pas livrer le reste de son équipage à la boucherie. Duguay-Trouin frémissant & désespéré, ne savoit quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant sur sa fin, vint le frapper & le renversa.. Il fut près d'un quart-d'heure sans connoissance. Le Capitaine Anglois touché de sa bravoure, le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. L'Escadre Angloise ayant relâché à Plymouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison, mais bientôt après, il fut arrêté par les ordres de l'Amirauté. Sa prison ne fut pas longue. Duguay-Trouin étoit aussi aimable que courageux. Il avoit su plaire à une jeune Angloise ; ce fut elle qui brisa ses fers : & l'amour rendit un héros à la France.

frappé. Il tombe, & il n'y a que l'inſtant de ſa chûte qui puiſſe devenir le ſignal de ſa défaite. Guerriers, ce n'eſt pas vous qui diſpoſez du ſort des combats; mais votre gloire eſt en vos mains. DUGUAY-TROUIN vous apprend qu'il en eſt une indépendante du ſuccès. Les ennemis ſe rendirent maîtres de ſa perſonne & de ſon vaiſſeau; mais ſes vertus, mais ce courage altier & indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier, & ſur tout d'un François, cette ame ſi fiere, & ſi élevée; rien de tout cela ne fut en leur pouvoir; & malgré la fortune, il fut reſpectable dans les fers.

Il eſt utile pour l'Etat qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des diſgraces à faire oublier. Peut-être ſans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choſes, & peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Dénain. Par quels exploits DUGUAY-TROUIN ſe venge de ſa priſon! (q) Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ſes vic-

---

(q) On eût dit réellement que la défaite & la priſon de Duguay-Trouin lui euſſent donné de nouvelles forces. Peu de jours après ſon retour en France, il va croiſer ſur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord ſix vaiſſeaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de 60 voiles eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre Anglois. Il court au devant de cette Flotte, la rencontre, attaque ſans héſiter les deux vaiſſeaux de guerre, & s'en rend maître. L'un d'eux étoit monté par un des plus braves Capitaines de toute l'Angleterre. C'étoit lui qui avec ce même vaiſſeau avoit pris à l'abordage en 1689, le fameux Jean Bart, & le Chevalier de Forbin. Duguay-Trouin n'avoit que 21 ans. Il commençoit dès-lors à fixer l'attention du gouvernement. Louis XIV, après cette action lui envoya

toires. Déjà il traîne six vaisseaux enchaînés. Il court au-devant d'une flotte de soixante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un, trois abordages sanglants l'ont rendu maître de l'autre. Son Roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de DUGUAY-TROUIN ! Il se joint à une escadre, & prêt d'en venir aux mains, il donne au monde, un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par esprit de subordination (r).

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le vengeur (s). Les

---

une épée. M. de Pontchartrain, Ministre de la Marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter si peu, & qui produisent de si grands effets dans les ames sensibles à l'honneur.

(r) Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin, par ordre de la Cour, se joignit à une escadre du Marquis de Nesmond. Comme il étoit prêt d'aborder un gros vaisseau Anglois, M. le Marquis de Nesmond fit tirer un coup de canon à balle. Duguay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi; & quoiqu'il fût impatient de combattre & presqu'assuré de vaincre, il se retira par esprit de subordination. Cet exemple est bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin. Il nous fait voir quelle idée il avoit de la discipline militaire.

(s) En 1695, il prend sur les côtes d'Irlande, trois vaisseaux Anglois qui venoient des Indes orientales, considérables par leur force, & encore plus par leurs richesses.

En 1696, monté sur le *Sans-pareil*, vaisseau Anglois qu'il avoit pris, il va croiser sur les côtes d'Espagne, & s'y rend maître par stratagême de deux vaisseaux Hollandois. A la pointe du jour il se trouve à trois lieues de l'armée navale des ennemis. Il prend son parti sans balancer, ordonne à ses deux prises d'arborer

côtes d'Espagne le voient se couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frere, qui le seconde, combat, triomphe, & meurt à ses côtés (*t*). Ne le plaignons pas, puisqu'il est

---

pavillon Hollandois, & de le venir joindre par derriere, après l'avoir salué de sept coups de canon : ensuite il fait voile vers l'armée ennemie avec autant d'assurance & de tranquilité, que s'il avoit été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par sa manœuvre & par la fabrique de son vaisseau qui étoit Anglois, crurent que c'étoit un de leurs vaisseaux qui avoit parlé à des navires Hollandois, & qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il osa la combattre à la vue même de l'armée ennemie; & pour dérober cette frégate à ses coups, il fallut le secours d'une partie de la flotte.

(*t*) Duguay-Trouin avoit un jeune frere plein de qualités aimables, & qui joignoit le courage & la capacité à ce don heureux de plaire. Il lui avoit donné une frégate de seize canons à commander. Comme ils croisoient ensemble sur les côtes d'Espagne, ils firent une descente auprès de Vigo, & forcerent l'épée à la main des retranchements d'où l'on avoit tiré sur eux. De-là ils marcherent à un gros bourg défendu par des milices Espagnoles. Le jeune frere de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de se signaler, presse sa marche, vóle à l'attaque, & force le premier les retranchements du bourg; mais les forçant il est blessé d'un coup de fusil, qui lui traverse l'estomac. Duguay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté où il étoit aussi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il resta quelque temps immobile, bientôt le désespoir le rendit furieux; il court sur les ennemis & en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître sur les hauteurs. Forcé de se retirer, il rassemble ses soldats, & court chercher son frere; il le trouve couché à terre, nageant dans son sang, qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il se précipite sur lui, l'embrasse sans pouvoir lui dire un mot, le baigne de ses larmes, & le fait emporter dans son vaisseau. Ce malheureux jeune homme

mort pour sa Patrie : plaignons DUGUAY-TROUIN qui perd un frere, & la France qui perd un héros.

Il est appellé à de plus hautes entreprises, & les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes, qui d'abord esclave de l'Espagne, a commencé par la vaincre, & a fini par la protéger ; grand, dès qu'il est devenu libre ; puissant & respecté dans l'Europe, conquérant & législateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandois opposent à DUGUAY-TROUIN des forces redoutables. Elles sont dirigées par une de ces ames fortes & vigoureuses, qui dans les combats regardent la mort comme un honneur, & n'estiment la vie que pour la victoire (*u*). DUGUAY-TROUIN a trouvé un Ad-

ne vécut que deux jours, il mourut entre les bras de son frere. On porta son corps dans une ville Portugaise, où Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui sont dûs à la valeur. Sa tombe fut arrosée des larmes de tout l'équipage, & toute la noblesse des environs, qui assista aux funérailles, pleura un jeune guerrier, mort par un excès de courage, & enseveli loin de sa patrie sur une rive étrangere. Pendant long-temps rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin. L'image de son frere expirant entre ses bras, le poursuivoit sans cesse. Elle le tourmentoit le jour : elle le réveilloit en sursaut pendant les nuits. Enfin ayant désarmé, la mélancolie profonde qu'il nourrissoit, le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire & au service. On peut juger par cette résolution, de la secousse violente que la douleur avoit donnée à cette ame sensible.

(*u*) En 1697, Duguay-Trouin avec trois vaisseaux va au-devant d'une flotte Hollandoise, escor-

versaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime, enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées : mais son destin est d'être par-tout victorieux. Il revole à l'attaque. . .. O brave ennemi ! cédez enfin, vous n'êtes pas tombé entre des mains cruelles & qui méconnoissent la valeur. DUGUAY-TROUIN honore son triom-

---

tée par trois vaisseaux de guerre. Ils étoient commandés par le Baron de Wassenaer, homme d'une intrépidité peu commune, & qui fut depuis Vice-Amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne soutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus sanglants qu'il se rendit maître du vaisseau commandant. Tous les Officiers du Baron de Wassenaer furent tués ou blessés. Le Baron lui-même eut quatre blessures très-dangereuses ; il tomba dans son sang, & fut pris les armes à la main. Cette victoire fut suivie d'une tempête & d'une nuit affreuse. Tout ce que l'imagination peut se peindre de plus terrible, s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier soin en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du Baron de Wassenaer. Il courut sur le champ lui offrir tous les secours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dûs à sa valeur par ceux qui s'étoient rendus maîtres de son vaisseau, il conçut la plus vive indignation contre l'Officier qui le commandoit ; & quoiqu'il fût son proche parent, jamais il ne put le voir sans un sentiment qui approchoit de la haine. Lorsque le Baron de Wassenaer fut guéri de ses blessures, Duguay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV. De pareils sentiments font plus d'honneur que dix victoires. C'est un spectacle utile & consolant de voir le mérite ainsi honoré par les grandes ames, tandis que pour les ames viles & basses, il n'est qu'un objet d'envie ; & pour les ames dures ou frivoles, un objet de satyre. Duguay-Trouin avoit alors vingt-trois ans.

phe par l'humanité ; il regarde les blessures de son ennemi avec respect, il étanche ce sang généreux. Ainsi les héros savent rendre justice aux héros.

Mais quelle nuit effroyable succede à un jour de triomphe ! Le vaisseau victorieux, percé de coups de canon, & battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'est composé que de blessés & de mourants, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaisseau, une foule de malheureux presqu'expirants de leurs blessures, fuyant l'eau qui les gagne, & se traînant sur les mains avec d'affreux hurlements ; le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du désordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur le moment où ils vont être engloutis ; quel spectacle pour DUGUAY-TROUIN ! Tout ce que peut l'activité de la pitié & le sang froid de la prudence, est mis en usage, & ce jeune vainqueur triomphe des éléments comme de ses ennemis.

Nous ne l'avons vu jusqu'ici que dans ces momens rapides & terribles, où l'ame d'un héros essaye ses forces au milieu des dangers. Mais il est pour l'homme de mer d'autres études, il est des moments plus tranquilles, où dans le calme des sens & de la nature, son génie s'instruit par les sciences, & fermente par les réflexions. La Marine, comme tous les autres Arts, ne fut d'abord que le résultat informe de quelques combinaisons grossieres : car l'esprit du genre humain a eu son enfance comme celui de chaque mortel. Le temps qui agit lentement, mais qui agit sans cesse, l'expérience qui voit tous les avantages & tous les

abus, la pratique des hommes de mer, les observations de quelques hommes de génie, qui saisissent en un instant ce que des Nations & des siecles n'ont point vu, l'activité des passions qui cherchent à exécuter de grandes choses, & plus que tout cela peut-être, le hazard qui découvre des choses utiles, échappées à la méditation du genre humain; toutes ces causes réunies ont étendu les idées, & changé la Marine en une science vaste dont la philosophie est l'ame, & qui, dans son cercle immense, embrasse l'air, les cieux, la terre & les mers.

L'art d'Euclide est le fondement des connoissances d'un homme de mer. DUGUAY-TROUIN étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette science, il s'éleve dans les cieux pour y chercher des points fixes, de-là il mesure les abymes qui renferment les mers, il observe la nature de cet élément, les qualités qui lui sont par-tout communes, celles qu'il reçoit de la diversité des climats, de l'inconstance des saisons & des vents, de la distance ou de la proximité des terres (*x*).

(*x*) Il n'y a aucune profession qui exige plus d'étude & de théorie que la marine. On y fait un usage continuel de l'Astronomie & de la Géométrie. Une connoissance profonde de la Géographie n'y est pas moins nécessaire. Sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoisse la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuse, plus constante ou plus inégale dans les tempêtes, la direction des courants dont l'impulsion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres, les écueils & les bancs de terre cachés sous les flots, les dangers & les abris qu'offrent les côtes, les ports & les

C'eſt de ces connoiſſances combinées, que réſulte l'art du pilotage (*y*) : c'eſt par lui que DUGUAY-TROUIN apprend à diriger le cours

---

rades qui ſont favorables dans tous les temps, & celles qui ne le ſont que dans certaines ſaiſons, les Iſles qui dans le cours d'une longue navigation, peuvent fournir des ſecours à des équipages fatigués, les fonds qui peuvent porter l'ancre, & ceux où il ſeroit dangereux de la jetter, les déclinaiſons de l'aiguille aimantée, déclinaiſons qui varient ſans ceſſe ſelon les temps & les lieux; enfin les vents propres à chaque climat, à chaque ſaiſon, le temps précis où ils commencent, celui où ils finiſſent, l'étendue déterminée où ils ſoufflent, le degré de variation de ceux même qui font les plus réguliers. Il ſeroit dangereux ſur tous ces objets de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires ſouvent infideles : il faut, autant qu'il eſt poſſible, obſerver par ſoi-même. Une erreur qui hors de la mer ſeroit indifférente, peut ſur cet élément faire échouer les plus grands deſſeins, & cauſer la perte d'une flotte entiere.

(*y*) Le pilotage eſt l'art de diriger la route d'un vaiſſeau, & de déterminer le point où il ſe trouve. Pour y parvenir, il faut connoître parfaitement la direction que ſuit le navire, & meſurer la viteſſe de ſon ſillage : mais il y a des erreurs inévitables qui entrent néceſſairement dans ces calculs. Le vaiſſeau ne ſuit jamais la même ligne. Il a une dérive néceſſaire cauſée par l'obliquité des voiles, par les mouvements ſecrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courants qui tranſportent le navire vers un côté ou vers un autre : enfin la bouſſole elle-même eſt ſujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaiſſeau, il faut donc avoir égard à ces changements, & corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la bouſſole en prenant la hauteur de l'étoile polaire, ou du Soleil. Quoique le Général ne ſoit pas deſtiné à faire les fonctions de Pilote, il doit cependant être inſtruit de cet art, ſoit pour l'exercer lui-même dans des occaſions preſſantes, ſoit pour être en état de juger celui qui l'exerce.

d'un vaisseau. Lorsque sa main a posé la foudre & l'épée, il prend lui-même le crayon, le télescope & le compas. Son œil est tantôt fixé sur les cieux, tantôt égaré sur les mers, quelquefois attaché sur les côtes. Il s'avance la sonde à la main, il calcule les profondeurs & les distances. Celui qui un instant auparavant étoit dans le combat un guerrier intrépide & bouillant, est ici un observateur tranquille, & qui sait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une machine immense & compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse ; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer & la violence des vents. Les deux éléments qui le font mouvoir, sont ses deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, & enchaîner ce qu'ils ont de dangereux ? C'est la manœuvre qui opere ces prodiges. Tromp & Rhuiter, Tourville & Duquesne, noms fameux ; & toi, à qui il n'a manqué pour être leur égal, que d'avoir à commander d'aussi grandes flottes, ô DUGUAY-TROUIN, c'est par votre supériorité dans l'art de la manœuvre, que la victoire fut toujours attachée à vos pavillons (z).

(z) La manœuvre est la science des forces mouvantes appliquée à la Marine. C'est elle qui apprend à connoître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaisseau ; à évaluer l'effet des machines employées ; à décomposer les forces ; à distribuer de la maniere la plus avantageuse toutes les parties pésantes de la charge ; à produire par la situation du gouvernail, le plus grand effet possible ; à se servir avec suc-

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation & de la guerre se reproduisent sous ses yeux. O charme impérieux de l'histoire, quand elle est lue par le génie ! Souvent dans le silence de la nuit, tandis que tout repose dans l'univers, tandis que son vaisseau fend la mer d'un cours tranquille, DUGUAY-TROUIN seul & retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers ; & lorsqu'il lit de grandes actions, son ame s'éleve, son sang bouillonne, & tout son corps tressaillit d'admiration & de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ses talents, que tant de combats, d'études & de réflexions, ce fut son amour

---

cès de la pluralité des voiles d'où dépend presque toute la supériorité de la Marine moderne ; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut pour que le vent ait tel degré de force ; à les combiner de différentes manieres, pour augmenter ou pour ralentir la vîtesse, pour avancer en route droite ou en route oblique ; à se servir du même vent pour des routes opposées ; à faire succéder en pleine mer le repos au mouvement, par l'équilibre des forces qui agissent en sens contraires ; à faire tourner le navire dans tous les sens, par l'effet combiné du gouvernail & des voiles, de l'eau & du vent ; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, & le temps qu'elle doit durer ; enfin à rendre la manœuvre tantôt plus lente, & tantôt plus rapide ; & ce qui est une loi générale, à régler toujours la force des impulsions sur la grandeur des navires & la résistance des obstacles. Cette étude est beaucoup plus nécessaire à l'Officier de mer que celle du pilotage. Dans les combats, c'est la manœuvre qui décide presque toujours de la victoire. Enfin c'est à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de sa réputation & de ses succès.

pour Louis XIV, & l'estime de Louis XIV pour lui. Qu'on se représente DUGUAY-TROUIN, au sortir d'une glorieuse campagne, impatient de voir ce Roi pour qui il a tant de fois prodigué sa vie, sans l'avoir jamais vu. (*a*). Il arrive à Versailles. Ce n'est ni le faste de l'opulence, ni les noms de ses ancêtres, ni ses titres qui l'annoncent : il est annoncé par ses exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV ; voilà la marque de sa dignité : il vient la lui montrer, cette épée teinte du sang des ennemis. Ce fut un étrange spectacle pour ces Courtisans oisifs & dédaigneux, qu'un homme de mer transporté du sein de ses vaisseaux, au milieu de la Cour, & sans autres titres que ses services, conversant avec son Roi. Quelques-uns remarquerent peut-être qu'il n'avoit pas les graces & les manieres des Cours : Louis remarqua sa valeur & son génie. Bientôt son

---

(*a*) Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin parut pour la premiere fois à la Cour. M. de Pontchartrain, Ministre de la Marine, le présenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'Etat, & destiné à être un jour l'honneur de la Nation. Depuis ce temps, le Roi lui donna toujours les plus grandes marques d'estime. Il se plaisoit à entendre de sa bouche le récit de ses actions. La fierté noble & la franchise guerriere d'un Héros intéresse plus, sans doute, l'ame d'un grand Roi, que des hommages de courtisans. Un jour Duguay-Trouin faisoit à Louis XIV le récit d'un combat où il commandoit un vaisseau nommé *La Gloire*. J'ordonnai, dit-il, à *La Gloire* de me suivre. *Elle vous fut fidelle*, reprit Louis XIV. Aussi Duguay-Trouin avoit-il pour son Roi cet amour qui est le premier ressort dans un Gouvernement Monarchique. Jamais il ne sortit de sa présence, sans être plus enflammé du desir de servir l'Etat. Ce trait fait également l'éloge du Prince & du Sujet.

devoir le rappelle. Ce n'est pas à Versailles qu'un homme tel que lui doit faire sa cour. Il a mérité de servir dans la Marine royale (*b*). Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, & parvenir, par ses services, au plus haut point d'élévation comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'Armateur & celui qui commande en chef dans la Marine royale, combattent tous deux sur le même élément, & qu'ils aient les même obstacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les distinguent; & si les difficultés font la gloire du succès, les triomphes de l'un sont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'Armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de son courage. Le Général de mer peut & doit moins risquer : il faut qu'il ménage la gloire & les forces de l'Etat. Le premier ne fait que des coups de main; il lui faut plus d'audace : le second concerte des projets, forme des plans : il lui faut plus de génie. L'un est animé souvent par l'intérêt; & ce

(*b*) Duguay-Trouin passa en 1697 de la Marine Marchande à la Marine Royale. Ce fut à la suite de son fameux combat contre le Baron de Wassenaer. Il eut d'abord le titre de Capitaine de frégate légere. En 1702, il fut nommé Capitaine en second sur le vaisseau du Roi, *la Dauphine*, commandé par le Comte de Hautefort.



motif si bas, mais si puissant, peut lui tenir lieu des ressorts les plus nobles : si l'autre regle ses opérations sur des vues de commerce, il se déshonore & trahit l'Etat. Celui-ci, maître absolu de ses expéditions, décide des lieux & des temps : celui-là est souvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choisis lui-même : le second commande quelquefois à ses rivaux, souvent à ses ennemis. L'un est en même-temps le Ministre & le Général ; son dessein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute : le projet de l'autre est souvent divulgué, avant que son escadre soit sortie du port. Enfin l'Armateur ne commande qu'un seul vaisseau, & toutes ses vues se bornent à le diriger dans le combat. Le Général de mer en a plusieurs qu'il fait mouvoir de concert : il faut qu'il les place à une distance où ils puissent se soutenir, sans pouvoir se nuire ; qu'il assigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, & dont les forces sont en proportion avec les siennes ; qu'il donne aux Capitaines des instructions qui embrassent les accidents & les hazards ; qu'il ait le courage de supposer sa mort ; que les mouvements combinés de tous les vaisseaux soient dirigés par une vue générale ; que, sans précipitation, sans enthousiasme & sans terreur, il sache démêler & juger ces circonstances extrêmes où il faut sortir des regles ordinaires, & sacrifier une partie de ses forces pour conserver l'autre.

Telle est la nouvelle carriere que DUGUAY-TROUIN va courir. L'ambition de donner un Maître à l'Espagne, a replongé l'Europe dans les dissensions d'où l'avoit tirée une paix trop courte. Pardonne, ô ma Patrie, si je rappelle ici le souvenir d'une guerre qui t'a coûté tant

de larmes ; les triomphes de DUGUAY-TROUIN furent mêlés à tes désastres ; & tandis que ton sang répandu en Allemagne, en Italie & en Flandre, inondoit les campagnes d'Hochstet, de Turin, de Ramillies & de Malplaquet, ce Héros faisoit couler sur les mers & aux extrêmités du monde, le sang de tes vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle Nation sentira la premiere les effets de son courage ? c'est la Hollande, c'est ce peuple dont la fierté républicaine veut abaisser les Rois. DGUUAY-TROUIN combat *(c)*. Les coups pressés de l'artillerie, soutenus d'une manœuvre habile, menacent son vaisseau de la destruction. Où cherchera-t-il un asyle ? Dans le vaisseau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient : ceux qui se croyoient ses vainqueurs sont chargés de fers. Ailleurs je le vois qui, à la tête de trois vaisseaux & de deux frégates, échappe à une escadre Hollandoise de quinze vaisseaux *(d)*.

(*c*) En 1702, dans la guerre pour la succession d'Espagne, Duguay-Trouin attaqua un vaisseau de guerre Hollandois de trente-huit canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout-à-coup fit une manœuvre habile & imprévue, il se trouva dans une situation désavantageuse qui l'obligea d'essuyer tout le feu de l'artillerie, sans pouvoir y répondre. Déjà il avoit reçu deux coups de canon à fleur d'eau, & sept dans ses mâts. Les ennemis le croyoient perdu. Il prend tout-à-coup le parti de se jetter dans leur vaisseau avec tout son équipage. Le plus jeune de ses freres qui combattoit sous lui, s'y lança le premier, & fit des prodiges de valeur. Le Capitaine Hollandois fut tué, & son vaisseau enlevé en moins d'une demi-heure.

[*d*] En 1703, s'étant mis en mer avec trois vais-

Semblable à ce fameux Romain, qui, pour favcriser la retraite des siens, & mettre Rome à couvert, soutient seul l'effort d'une armée, Duguay-Trouin se dévoue seul au péril, arrête la flotte entiere, la combat, lui résiste, & joint à la gloire d'avoir sauvé son Escadre, celle d'avoir étonné son ennemi même. Je le suis dans ces climats du Nord, où l'insatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la Baleine [e]. La nature

---

seaux & deux frégates, il rencontra le 7 Juillet une Escadre Hollandoise de quinze vaisseaux de guerre. La brume qui étoit fort épaisse ne lui permit de les bien distinguer que lorsqu'ils étoient déja fort près. Il donne aussi-tôt le signal de la retraite. Mais six vaisseaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité; & déja ils étoient prêts à en joindre deux de son escadre. Il ne put se résoudre à les voir périr sans leur donner du secours. Il fait plier une partie de ses voiles, & reste derriere eux pour les couvrir. Un vaisseau Hollandois de soixante canons s'avance à la portée du pistolet; Duguay-Trouin en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres se joignent pour l'attaquer: il leur résiste & les amuse pendant quatre heures, jusqu'à ce que ses vaisseaux eussent le temps de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ses voiles, & se met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de Duguay-Trouin, c'étoit celle dont il étoit le plus flatté. Il n'avoit eu que trente hommes hors de combat, & il avoit goûté le plaisir de sauver ses compatriotes, plaisir si doux pour une ame généreuse.

[e] On sait que le commerce des Hollandois est immense. Il recueille tous les trésors des continents & des Isles; & embrasse le monde de l'équateur aux deux pôles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la Baleine, qui se fait sur les côtes de Spitzberg. Les Hollandois ont découvert ce pays en 1596. Il est situé vers le Nord entre la Groenlande & la nouvelle

accoutumée au silence, n'y entend des voix humaines, que lorsque l'Européen audacieux, guidé par la soif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monstres de la mer. C'est-là que DUGUAY-TROUIN poursuit le Batave. Le fer d'une main & le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ses vaisseaux. Des mers glacées sont éclairées au loin par la lueur des flammes. L'Angleterre éprouve encore sa valeur, qu'elle a sentie tant de fois [f]. Si deux

---

Zemble. En hyver le soleil y demeure sous l'horison quatre mois entiers. Un ciel toujours sombre, l'air privé de cette douce chaleur qui fait la vie des êtres, des rivages incultes & déserts, des montagnes éternelles de glace, une nature entiérement sauvage, ont fait croire aux Anciens que c'étoit là qu'étoient placées les dernieres bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de Baleines, dont quelques-unes ont jusqu'à deux cents pieds de long. C'est là que les Hollandois vont faire la pêche de la Baleine, ils partent ordinairement de Hollande au mois de Mai, & reviennnent en Août ou Septembre. Duguay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaisseaux pour détruire cette pêche des Hollandois. Il arriva le 30 Juillet 1703 sur les côtes de Spitzberg. Il prit, rançonna, ou brûla plus de 40 vaisseaux. Les brouillards, qui sur ces mers sont extrêmement épais dans le printemps & dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation, il fut exposé à un très-grand danger; car il survint tout-à-coup un grand calme, pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité des courants à quatre-vingt-un degrés de latitude Nord, & contre un banc de glace qui s'étendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés, & que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les déserts qui bornent le monde.

[f] En 1704, Duguay-Trouin désola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts d'heure il prit un vaisseau de guerre de 54 canons, avec 12 vaisseaux mar-

vaiſſeaux de guerre lui échappent, ce n'eſt pas lui qu'il en faut accuſer : ſes victoires le juſtifient. O trahiſon ! ô infamie éternelle ! Tandis que DUGUAY-TROUIN combat ſeul deux ennemis redoutables, les vaiſſeaux qui l'accompagnent s'éloignent pour ne point partager ſon péril. Cependant il eſt quelque choſe encore de plus honteux, c'eſt la protection que trouverent les coupables : car, ſoit orgueil, intérêt ou baſſeſſe, il eſt des hommes qui ſe font un devoir de protéger tout ce qui eſt vil. DUGUAY-TROUIN ſent un pareil outrage avec la fierté d'un héros. Il eſt ſur le point de quitter la mer, & de renoncer au ſervice. Ce malheur de la France n'eût été qu'un ſuccès

---

chands. Peu de temps après, il fit encore trois priſes Angloiſes. Un garde-côte de 72 canons, & deux autres vaiſſeaux de guerre, ne purent lui échapper que par la fuite & à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne il fut indignement trahi dans une action très-périlleuſe. Deux gros vaiſſeaux de guerre qui le combattoient l'un à droite, l'autre à gauche, lui avoient mis toutes ſes voiles en pieces, & briſé une partie de ſes mâts. Duguay-Trouin faiſoit feu des deux bords ſur les deux vaiſſeaux Anglois ; mais il avoit beſoin de ſecours. *L'Auguſte*, qui l'accompagnoit, loin de le ſécourir, déploie toutes ſes voiles pour s'éloigner. Deux frégates, témoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut preſque pas douter que leur deſſein ne fût de perdre un Héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahiſon, & l'Hiſtoire ramene ſouvent les mêmes crimes. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le Capitaine de l'*Auguſte*, devoit la liberté & peut-être la vie à Duguay-Trouin, qui l'année précédente, s'étoit expoſé ſeul pour le préſerver d'une Eſcadre Hollandoiſe. Duguay-Trouin arrivé à Breſt, voulut faire tranſporter le commandement de ce vaiſſeau à un Officier digne de commander; mais celui qui avoit trahi l'Etat, fut protégé.

de plus pour ceux qui l'y forçoient : mais il étoit trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la Patrie du malheur d'avoir produit quelques ames baſſes : ſon reſſentiment eſt un nouvel ennemi qu'il immole à ſon Roi.

La victoire ſe hâte de le conſoler. Il oublie, en honorant l'Etat, ceux qui l'ont avili. Dans le même temps un nouveau titre de gloire ſe joint à celui de ſes triomphes. Un de ſes freres meurt encore les armes à la main [g]. Famille de héros, vous méritez le reſpect de la poſtérité. De trois freres, deux ont donné l'exemple de mourir pour la Patrie : DUGUAY-TROUIN, celui de ne vivre que pour elle.

Une eſcadre Angloiſe de vingt & un vaiſſeaux de guerre fond ſur lui, l'attaque & l'en-

[g] En 1705, Duguay-Trouin prend un vaiſſeau de guerre Anglois de 72 canons. Il rencontre deux Corſaires de Fleſſingue, court à eux le premier, & les fait fuir. Il pourſuit le plus fort, qui ſe défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave Corſaire, qui ſe portoit le ſabre à la main & la tête levée d'un bout de ſon vaiſſeau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de coups de fuſils qui tomboient ſur lui de toute part. Auſſi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande diſtinction.

Peu de jours après il perdit un ſecond frere, à qui il avoit donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme, plein de courage, avoit déja fait deux priſes aſſez conſidérables ; il fut bleſſé mortellement d'un coup de fuſil dans le moment qu'il alloit ſe rendre maître d'un Corſaire de 44 canons. C'eſt ainſi que la mort lui enleva deux freres en peu de temps, & dans la fleur de leur âge. Il eſt probable que pour devenir des hommes célebres, il ne leur manqua qu'une plus longue carriere.

vironne. Déjà il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui sert ce triomphe ? Ses ennemis sont une hydre renaissante. Tout-à-coup le vent tombe, le combat cesse. La nuit a étendu ses ombres sur la mer. Le héros entouré de toutes parts ne peut échapper. Enfin, les Anglois tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son ame n'est point abattue. Il veut du moins que sa chûte écrase une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paroîtra, il doit s'élancer dans le plus redoutable des vaisseaux ennemis. Il a inspiré à tous ses Officiers ce courage de désespoir qui est le dernier sentiment d'une ame magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes. Seul, pendant le silence de la nuit, les yeux tristement immobiles, il les fixe, tantôt sur les fiers ennemis qui l'environnent, tantôt sur son vaisseau, qui va devenir leur proie, sur cette mer, où il a tant de fois vaincu, sur ce ciel où bientôt va reparoître le jour qui sera témoin de son désastre. Tout-à-coup il apperçoit à l'horison le présage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres ; on obéit en silence ; toutes ses voiles sont tendues, le vent s'éleve, & son vaisseau s'échappe rapidement à travers les Anglois étonnés.

C'est par tant d'actions éclatantes que Duguay-Trouin augmente tous les jours sa gloire. Son Roi l'a décoré du titre de Capitaine de vaisseau ; & son ambition de bien servir l'Etat n'en est que plus enflammée. Un nouveau peuple s'est armé contre Louis XIV. Le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Espagne par intérêt & par haine, s'est vendu par foiblesse à l'Angleterre. L'or & les diamants

du Bréfil s'unissent avec le fer de nos climats ; & les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. DUGUAY-TROUIN, avec trois vaisseaux, ose attaquer une flotte Portugaise de deux cents voiles, escortée par six vaisseaux de guerre [h]. Il court par les ordres de son Roi se jetter dans Cadix, menacé d'un siege. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé par ce héros pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au Conseil, du Conseil à ses vaisseaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit des flottes [i]. Mais les passions des

---

[h] Au commencement de 1706, il fut nommé Capitaine de vaisseau, & reçut une Lettre de Louis XIV, qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaisseaux se jetter dans Cadix, menacé d'un siege. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à 15 lieues en mer, il découvrit une flotte de 200 voiles venant du Bréfil, escortée par six vaisseaux de guerre Portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaisseaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ses dispositions ne furent mieux concertées ; jamais sa valeur ne fut plus intrépide. Plusieurs circonstances malheureuses, & que le génie même ne pouvoit prévoir, firent échouer ses projets. Cependant ce fut lui qui eut la supériorité du combat. Dans cette action, il vit la mort de près ; trois boulets consécutifs lui passerent entre les jambes, son habit & son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil ; il fut même blessé de quelques éclats, mais légérement.

[i] Duguay-Trouin arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les dispositions néceffaires pour la défense de la place. Le Marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts & durs, qui avec de très-petites ames, occupent de grandes places, étoit alors gouverneur de Cadix. Il

grands ſont des ennemis plus à craindre que des bataillons armés. Ce fut un crime pour DUGUAY-TROUIN d'être ſincere ; & la poſtérité ſaura que la récompenſe de tant de ſoins fut un outrage & des fers ; tant il eſt difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus ! Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas ſentir le reſpect que l'on doit aux héros. C'eſt peu de venger DUGUAY-TROUIN, il oppoſe à cet affront, une nouvelle marque d'eſtime, & l'aſſocie à cet Ordre militaire qui récompenſe le courage par l'honneur.

---

avoit exigé pour les vivres de groſſes contributions : cependant il n'y en avoit pas pour 15 jours. Duguay-Trouin le ſut, & crut qu'il étoit de ſon devoir de le repréſenter. Son courage & ſon zele déplurent. On trouva mauvais qu'il s'intéreſſât plus à la défenſe de Cadix, que celui même qui en étoit Gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune de ces occaſions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar 60 navires chargés de vivres & de munitions pour l'armée ennemie : il demanda avec inſtance la permiſſion de les aller brûler ; il répondoit du ſuccès : on ne voulut point lui permettre de rendre ce ſervice important aux deux Couronnes. Ses chaloupes furent inſultées par une barque Eſpagnole ; il la fait arrêter, & va demander juſtice : le Gouverneur, pour réponſe, le fait mettre en priſon. Telle fut la récompenſe de ſes ſoins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne même contre un homme ordinaire. Louis XIV par juſtice, par grandeur d'ame, & par eſtime, prit ſoin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du Roi d'Eſpagne que le Gouvernement de Cadix fût ôté à ce Marquis de Valdécagnas, & le Gouvernement d'Andalouſie au Marquis de Villerdarias ſon beau-frere. Duguay-Trouin, à ſon retour, attaqua une flotte de 19 vaiſſeaux Anglois, eſcortée par une frégate de 36 canons ; il ſe rendit maître de la frégate & de 12 vaiſſeaux. Le Roi le nomma Chevalier de l'Ordre de Saint Louis.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, Il va être plus que jamais utile à l'Etat! L'Angleterre équipe une puissante flotte pour porter des secours aux ennemis de Philippe V. [k].

---

[h] Le trône de Philippe V. avoit paru presqu'abattu en 1706. Il commença à se relever en 1707; par le courage opiniâtre des Espagnols, par le secours de Louis XIV, & l'habileté du Maréchal de Bervick. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les batailles des derniers siecles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur au Général, changea entiérement la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avoient été les défaites. Les Portugais, les Anglois & les Autrichiens, qui étoient en Espagne, étoient par-tout attaqués & vaincus. L'Angleterre qui servoit l'Archiduc par haine contre Louis XIV. équipe alors pour le Portugal, une flotte de 200 voiles, remplie de troupes & de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importance, pour les deux Couronnes alliées, d'arrêter ce convoi, sans lequel l'Archiduc ne pouvoit se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin & au Comte de Forbin, qui reçurent ordre de la Cour de joindre ensemble leurs Escadres. Elles sortirent du Port de Brest le 9 Octobre 1707, faisant ensemble 14 voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte Angloise. Elle étoit escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, le *Cumberland* de 82 canons; le *Devonshire* de 92, le *Royal-Oak* de 76, le *Chester* & le *Rubis* de 46 chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendoit à chaque instant que le Comte de Forbin donnât le signal: voyant enfin qu'il étoit près de midi, & que l'on perdoit des moments précieux, il commande à son Escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui étoit le Vaisseau commandant; le *Chester* & le *Rubis* furent pris de même par deux Capitaines de son Escadre; le *Royal Oak* étoit sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le vaisseau qui alloit s'en rendre maître: il profita de cet accident, & se sauva par la fuite. Restoit le *Devonshire*, monté de 92 canons, & défendu par plus de mille hom-

DUGUAY-TROUIN a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célebre, qui étoit, comme lui, la gloire de la Marine Françoise, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avoit soutenu la gloire de sa naissance; DUGUAY-TROUIN avoit fair disparoître l'obscurité de la sienne. Le premier avoit donné un nouvel éclat à ses ayeux, le second avoit créé un nom pour ses descendanrs. L'un avoit mis à profit tous les avantages, l'autre avoit vaincu tous les obstacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à se décider, féconds en ressources. Mais Forbin, né pour être un Général de mer, ne fit jamais que des exploits d'Armateur; DUGUAY-TROUIN, né pour être un simple Armateur, fit presque toujours des actions d'un grand Capitaine. Le premier en servant l'Etat pensoit à la récompense; le second pensoit à la gloire. Forbin vendoit ses services; DUGUAY-TROUIN eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célebres aient été désunis par ce

---

mes. Duguay-Trouin, qui auroit pu courir sur le *Royal-Oak*, & s'en emparer aisément, préféra le bien de l'Etat à l'intérêt de sa propre gloire, & s'avança sur le *Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance, & de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua par-tout avec violence, & ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart-d'heure. Tous ceux qu'il portoit, périrent au milieu des flammes ou des eaux. Les deux Escadres prirent 60 bâtiments de transport. Plusieurs Armateurs profiterent de la déroute de la flotte, & firent aussi des prises considérables. Le continuateur de Rapin-Thoyras, dans son Histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'Archiduc, qu'en avoit fait la bataille d'Almanza.

qui auroit dû former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'Etat ! Déjà les deux escadres réunies sont près de la flotte Angloise. Forbin, soit circonspection, soit lenteur, soit qu'il méditât à loisir, le plan de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme) Forbin a tout-à-coup ralenti sa marche, & tarde à donner le signal du combat. DUGUAY-TROUIN, accoutumé à compter les moments, jugea qu'il est des circonstances où l'on est au-dessus des Loix, & qu'il valoit mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un citoyen & d'un héros ; il n'avoit pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance ; la victoire le suit. La ruse & l'audace, l'impétuosité de l'attaque & l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau Commandant. Cependant l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer regne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues : les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres : les flots sont teints de sang : les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. DUGUAY-TROUIN parmi le tumulte & l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il apperçoit un vaisseau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entiere. C'est-là qu'il porte ses coups. Il préfere à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi, l'oblige de s'écarter. *Le Devonshire* semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est

consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. DUGUAY-TROUIN frémit du sort de tant de braves ennemis, il n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur affreuse de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errants en furieux, ou palpitants immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, où se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumants dans la mer, d'entendre le mugissement de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir & aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abyme se referme & tout disparoît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des Rois qui ordonnent les guerres! Cependant DUGUAY-TROUIN poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles, & tel fut l'événement de ce combat mémorable, qu'aucun des vaisseaux qui portoient du secours ne passa chez les ennemis; les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'Archiduc vit échouer ses espérances, & Philippe V. put se flatter dès-lors que son trône seroit un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de DUGUAY-TROUIN, des projets concertés avec sagesse, des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre, une flotte

attaquée & vaincue an milieu d'une tempête, circonſtance preſqu'unique! Je ne vous peindrai pas ce héros, tandis qu'il attend une eſcadre Angloiſe, frappé tout d'un coup d'une maladie, & preſqu'entre les bras de la mort, plus tourmenté du deſir de combattre que du ſentiment de ſa douleur. Des bords de la tombe il appelle la victoire. Tel Alexandre demandoit aux Dieux, ou de combattre ou de mourir: Mais je me hâte de venir à cette expédition fameuſe où il déploya tant de courage & de talents, & parut auſſi grand Général que grand homme de mer.

Depuis que le nouveau monde a été découvert, conquis & ravagé, il eſt ébranlé par toutes les ſecouſſes qui agitent l'Europe: & telle eſt aujourd'hui la fatale grandeur des nations Européennes, qu'elles ne peuvent être en guerre, ſans que le ſang coule aux extrêmités de l'Afrique, de l'Amérique & de l'Aſie. O Bréſil! ô vaſte & trop riche Province, que de flots de ſang ont arroſé tes mines d'or! Déjà dans cette guerre, des vaiſſeaux François avoient attaqué la puiſſante ville de Rio-Janeyre [l]; mais le Chef de l'entrepriſe plus

[l] De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, celle qui eſt la plus connue, & qui lui a fait le plus d'honneur, eſt la priſe de Rio-Janéiro. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardieſſe de l'entrepriſe, que par la vigueur de l'exécution. Rio-Janéiro appartient aux Portugais; c'eſt la plus grande & la plus riche colonie du Bréſil. En 1710, M. du Clerc, Capitaine de vaiſſeau, connu par ſon courage & par pluſieurs priſes très-conſidérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaiſſeaux de guerre, & environ mille ſoldats de troupes: mais ces

courageux qu'habile, plus soldat que Capitaine, au lieu de remporter des dépouilles,

---

forces n'étoient point suffisantes ; & il n'avoit pas ce génie qui supplée aux forces & qui les multiplie. Il fut obligé de se rendre prisonnier avec six ou sept cents hommes ; & comme si dans tous les temps c'étoit le destin de l'Amérique d'être le théâtre des cruautés, les troupes prisonnieres furent plongées dans des cachots où elles mouroient de faim & de misere ; les Chirurgiens qui pansoient les blessés, furent massacrés sur les corps sanglants des soldats ; le Commandant lui-même après s'être rendu, fut assassiné dans la maison qui lui servoit d'asyle. Tous ces crimes du Portugal étoient autant d'outrages pour la France. Duguay-Trouin se présenta à la Cour pour en tirer vengeance. Le mauvais succès de la premiere entreprise n'étoit pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'Etat épuisé par dix années de guerre, par tant de batailles perdues, par la famine & la stérilité qui suivirent l'affreux hyver de 1709, ne pouvoit lui donner aucun secours. Une compagnie de Négociants fit ce que l'Etat ne pouvoit faire. L'Escadre fut préparée avec autant de secret que d'activité. Duguay-Trouin mit à la voile le 9 Juin 1711, & arriva le 12 Septembre à l'entrée de la Baye de Rio-Janéiro. On a tâché de peindre cette grande entreprise avec tout ce qu'elle a d'intéressant dans les détails. On n'a exagéré ni les difficultés, ni les périls. L'Orateur n'est ici qu'Historien : exposer les faits, c'est louer le Héros ; & le plus bel éloge, peut-être, qu'on pourroit faire de Duguay-Trouin, ce seroit de mettre sous les yeux des Lecteurs le plan des fortifications de Rio-Janéiro. En onze jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense : six cents dix mille crusades de contribution, une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou transportées sur l'Escadre Françoise, soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre & deux frégates pris ou brûlés, causerent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité, que les Héros d'une Nation ne soient jamais célébres que par la ruine & le malheur d'une autre.

s'étoit vu réduit à porter des fers. DUGUAY-TROUIN a conçu le projet de venger sa Patrie & son Roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'Etat : son génie & son nom lui suffisent. L'or des citoyens opulents coule à sa voix pour le bien de la Patrie, & l'intérêt devient le ministre de la gloire. Cependant au bruit d'un armement de DUGUAY-TROUIN, la Hollande équippe des flottes ; l'Angleterre croyant ses rivages menacés, rappelle ses troupes pour la défendre ; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses Colonies, une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui renferme ce Héros. Ainsi les mouvements d'un seul homme sement l'épouvante dans les deux mondes. DUGUAY-TROUIN les a prévenus, & déjà il est en mer. François, qui dans les prisons de Riojaneyre, soulevez en gémissant vos bras chargés de chaînes, pour implorer le ciel contre vos barbares vainqueurs, ah ! si quelque génie bienfaisant vous portoit la nouvelle que DUGUAY-TROUIN approche, de quels cris de joie vous feriez retentir les voutes de ces cavernes profondes ! Il vole avec sa flotte : le moment de son arrivée est celui de l'attaque. Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls & tant d'obstacles.

Je vois un port dont le passage étroit & resserré encore par un rocher, est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses. Trois cents tonnerres rangés sur son passage & combinés dans leur action, croisent leurs feux : au milieu de l'entrée sept vaisseaux de guerre présentent une barriere formidable : au-delà s'élevent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des bastions des isles fortifiées.

Après tant de barrieres, reste la Ville même de Riojaneyre; Riojaneyre située au milieu de trois montagnes qui la protegent & qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries dont l'artillerie semble tonner du haut des cieux. Par-tout je vois des forts, des retranchements, des fossés, du canon, & dans l'enceinte des remparts, une armée de douze mille hommes disciplinés dans l'Europe.

DUGUAY-TROUIN a donné le signal pour forcer l'entrée du port: trois cents pieces d'artillerie vomissent la mort autour de lui. De trois côtés la foudre vient heurter ses vaisseaux. DUGUAY-TROUIN inébranlable, s'avance d'un cours toujours égal à travers ces torrents de feux. L'ennemi s'étonne, & l'entrée est forcée. Le jour éclaira ce triomphe, la nuit entend déjà gronder ses bombes qui volent dans les airs, & qui vont écraser les Citoyens des villes sous leurs toîts. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une Isle, poste important, est attaquée & emportée d'assaut. Les Portugais ont fui, leurs propres mains embrasent leurs vaisseaux. Tout est prêt pour la descente. Des mouvements compliqués & de fausses attaques trompent l'ennemi: & déjà l'armée Françoise est sur le rivage.

Dès ce moment on vit DUGUAY-TROUIN, qui jusqu'alors n'avoit habité que sur la mer, déployer tous les talents d'un Général, former des troupes, les ranger en bataille, choisir des postes, les soutenir les uns par les autres, prendre une exacte connoissance des lieux, profiter des fautes, éviter les surprises, fixer la victoire, ordonner les retraites, user des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec

activité, joindre le génie des sieges à celui des batailles : tant il est vrai que ce sont les circonstances qui développent les talents : & Duguay-Trouin peut-être eût été aussi aisément le rival des Turennes & des Condés, que celui des Rhuiters & des Duquesnes.

Déjà il s'est emparé de deux hauteurs qui dominent la Ville ; il a reconnu tout le terrein qui l'environne ; il a compté toutes les ressources de l'ennemi ; il a découvert les lieux qui favorisent l'attaque : il a remporté une victoire dans la plaine, & dressé des batteries qui foudroyent les remparts. L'artillerie des vaisseaux soutient celle des différents postes : tout est prêt : demain avec le jour l'assaut sera livré. Cependant la nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. O nuit affreuse ! nuit terrible ! son silence est tout-à-coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de Duguay-Trouin. En même-temps le Ciel se couvre d'orage : le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel & rapide des batteries : le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre : les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent ; les mugissements de la mer agitée par la tempête, tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre, formoient autour de Riojaneyre une scene d'horreur & d'épouvante. Les Habitants prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois & dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cedent eux-mêmes au torrent ; ils fuyent : leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques : mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Duguay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vain-

queur : il acheve de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour ce Héros, lorsque les François, qui sur cette rive étrangere, avoient gémi dans les prisons, portant sur leur visage défiguré l'empreinte de leur infortune, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baiserent sa main sanglante; & l'appellant cent fois leur libérateur, lui exprimerent cette reconnoissance vive & sensible qui n'est connue que des malheureux.

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes dispersées : de puissants secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée; Albuquerque, fameux par des triomphes : son nom est chez les Portugais le signal de la victoire. DUGUAY-TROUIN a tout prévu pour se défendre. Trois postes occupés assurent sa conquête; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la Ville, & déjà il est en leur présence. Les soldats rangés en bataille présentent un front redoutable, & joignent à l'intrépidité des François la fierté des vainqueurs. Cette audace du Héros valut pour lui une bataille. Les ennemis subjugués par la terreur, viennent traiter du rachat de leur Ville, & lui offrir tout l'or de leur Colonie. Déjà il a dicté des Loix, & reçu des ôtages. En vain Albuquerque arrrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes : en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils se croient sûrs de vaincre, soutiennent que la victoire justifie tout, & que la perfidie heureuse n'est plus un crime. DUGUAY-TROUIN ne permit pas à

ces ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité ; & ses soldats tenant le fer d'une main, enlevent de l'autre les richesses du Brésil.

Partez, illustre vainqueur, remportez dans votre Patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais combien la foiblesse de l'homme touche de près à la grandeur ! DUGUAY-TROUIN, après avoir dressé des trophées sur les rives du nouveau monde, est prêt à périr dans les flots (*m*). Le théâtre de ses victoires va donc devenir son tombeau ! Enfin, après deux jours de tempête, la mer se calme ; & ce Héros est rendu à la France. Son nom est dans toutes les bouches ; par-tout où il paroît, les regards se fixent sur

(*m*) L'escadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 Novembre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores elle fut assaillie d'une tempête horrible qui dura deux jours entiers. Tous les vaisseaux furent dispersés & en danger de périr. Celui de Duguay-Trouin fut presqu'abymé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba sur le devant du navire, & qui l'engloutit jusqu'à son grand mât. La secousse fut si violente, qu'elle fit dresser les cheveux à tout l'équipage ; & l'on crut toucher à l'instant où l'on périssoit dans les abymes. Quelle mort au retour d'une conquête ! il semble que la nature choisit ces moments de gloire pour avertir les héros qu'ils ne sont que des hommes. Deux vaisseaux périrent dans cette affreuse tempête. Duguay-Trouin échappé de tant de périls, rentra dans le port de Brest le 12 Février 1712 ; c'étoit le jour même où mourut la Duchesse de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France, ne permit pas à la nation de se livrer à la joie d'un si heureux succès : les cris de victoire furent étouffés par la douleur.

lui (*n*). Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, sent mieux la distance qui est entre lui & les grands hommes, ou qui, moins jaloux peut-être, est plus franc dans son admiration, s'assemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il est devenu un spectacle pour la France.

Louis XIV lui avoit accordé toutes les récompenses qui lui étoient dues. Il en est une qui donne, pour ainsi dire, un nouvel être, & qui devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de sa source: c'est la noblesse: institution politique, plus injurieuse peut-être qu'honorable pour l'humanité; mais utile par elle-même, & qui n'est dangereuse que par ses abus (*o*). Heureux les Etats où cette noblesse

(*n*) Duguay-Trouin est un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A son retour de Rio-Janéiro, tout le monde s'empressoit de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui, & le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainsi assemblée, une Dame de distinction vint à passer; elle demanda ce qu'on regardoit; on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin: alors elle s'approcha & perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *M.* lui dit-elle, *ne soyez pas surpris; je suis bien aise de voir un héros en vie.* Lorsqu'au retour de ses campagnes il arrivoit à Saint Malo, c'étoit un mouvement général dans la ville. Les meres le montroient à leurs enfants; & dans cet âge tendre où l'on reçoit si aisément les impressions des autres, on apprenoit à l'admirer même avant de le connoître.

(*o*) La noblesse est une des distinctions les plus éclatantes, & qui flattent le plus la vanité des hommes; cette institution n'est pas cependant de tous les pays. Elle est ignorée à la Chine, sans doute parce que la sagesse des loix y tient lieu de tous les ressorts. Elle

d'institution n'étouffe point la noblesse de mérite, & où, faite pour représenter la vertu, elle n'est ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piédestal de l'orgueil! O DUGUAY-TROUIN, lorsque ton Roi t'honora de cette distinction, la France ne demanda point par où tu l'avois méritée! Douze flottes attaquées & vaincues, & plus de quatre cents vaisseaux pris ou brûlés, voilà tes titres: avant que d'être noble, tu fus un Héros. Pourquoi sur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux mêmes (p)? Jean Bart & Du-

---

est inconnue dans presque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur; & que par-tout où regne le despotisme, il n'existe qu'un seul homme. Elle s'est établie dans l'Europe, soit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérants, & que la guerre est la principale source de l'inégalité; soit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée, il y a fallu plus de classes de citoyens pour former des contrepoids & des équilibres. Quoi qu'il en soit, elle est un des principaux ressorts de nos gouvernements modernes: elle est même très-utile aux Etats, toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas des talents, & que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fussent pas prodigués, & sur-tout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sait comment Duguay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ses services; elles sont datées du mois de Juin 1609. Ses armoiries avoient pour devise, *Dedit hæc insignia virtus.*

(p) Il y eut sur mer beaucoup de ces hommes qui se sont créés eux-mêmes. J'ai déjà parlé de Jean Bart, qui commença par être pêcheur, & qui finit par être Chef-d'Escadre; de Rhuiter qui de mousse de vaisseau, devint Lieutenant-Amiral Général de Hollande. L'Amiral Tromp, si célebre par ses victoires contre l'Es-

quesne, noms immortels, tous deux nés dans l'obscurité, ont fondé leur grandeur sur leurs exploits : & toi, Rhuiter, tes mains qui combattoient les Rois, & qui guidoient les flottes victorieuses du Batave, avoient déployé des voiles & manié des cordages.

Duguay-Trouin, de simple Armateur, devenu Chef-d'Escadre, & depuis Lieutenant-Général (q), s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fit pas un crime. Ces hommes lâches & vains, qui veulent jouir en même-temps des

---

pagne & l'Angleterre, étoit aussi un homme de fortune. Notre fameux Duquesne parvint de même au commandement à force de mérite. Il étoit fils d'un Capitaine de vaisseau. Né en 1610, dès l'âge de 17 ans il servit sous son pere. Il combattit soixante ans sur mer, & se distingua toujours, ou par des actions hardies, ou par des victoires. Mais ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Rhuiter; & quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande & d'Espagne le 8 Janvier, le 22 Avril & le 2 Juin 1676. Dans le second de ces combats, Rhuiter fut tué. L'Asie, l'Afrique & l'Europe ont été tour à tour témoin de sa valeur. Duquesne devint Général des armées navales de France, & mourut le 2 de Février 1688, âgé de 78 ans. Duguay-Trouin, dont les commencements furent encore plus obscurs, s'éleva de même aux premiers grades de la marine. On ne sauroit trop mettre de pareils exemples sous les yeux des citoyens : il faut qu'on sache que les grands talents peuvent mener aux grandes places, & que le mérite n'a pas toujours besoin d'ayeux.

(q) Duguay-Trouin fut nommé Chef-d'Escadre au commencement d'Août 1715, Commandeur de l'Ordre de S. Louis le premier Mars 1728, & Lieutenant Général le 27 du même mois.

douceurs de la molleſſe & des récompenſes de la vertu, oſoient ſe vanter des actions de leurs ancêtres ; & ils ne pardonnoient pas à un Héros d'avoir fait les ſiennes. DUGUAY-TROUIN pouvoit leur dire ce que Marius diſoit aux Grands de Rome : vous m'enviez ma gloire ; enviez-moi donc auſſi mes travaux, mes dangers, mes combats ; enviez-moi le ſang que j'ai verſé pour la Patrie.

Ce n'eſt pas que DUGUAY-TROUIN irritât l'envie par ces élancements d'une ame altiere qui ſent trop ſa ſupériorité. Il avoit la modeſtie d'un grand homme. Dans les relations de ſes combats, il étoit le ſeul à qui il ne rendît pas juſtice. C'étoit aſſez pour lui de mériter des éloges ; il laiſſoit à la renommée le ſoin de les faire. Sans faſte dans ſes actions, ſans hauteur dans ſes diſcours ; les deux plus dangereux ſéducteurs de la vertu, la fortune & la gloire, n'avoient pu le corrompre. Si ſa renommée ne l'eût ſuivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'étoit un Héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent, une fierté naturelle. C'eſt le ſéjour de la liberté : on n'y reſpire point l'air de l'eſclavage comme dans les priſons immenſes des Villes ; on n'y eſt point preſſé par les tyrans. Sur cet Océan ſans bornes l'ame s'étend & s'aggrandit. DUGUAY-TROUIN à des mœurs douces joignoit cette fierté noble ; mais il la réſervoit toute entiere pour les combats. Jamais elle ne parut dans la ſociété, que lorſque l'injuſtice ou l'envie oſerent lui diſputer ſa gloire. Il s'éleve dès qu'on l'abaiſſe ; il brave dès qu'on l'offenſe.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'honneur (*r*). Quels sont dans les combats les trésors qu'il veut sauver ? Son pavillon & l'honneur de la France. Vainqueur du Brésil & de quatre cents vaisseaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'est pas étonnant qu'il respectât la valeur dans ses ennemis ; on sent un secret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus : mais il la voyoit sans jalousie dans ceux qui servoient sous lui. Il l'inspiroit à ses soldats, par une prévoyance qui embrassoit tout, par une confiance qui jamais ne douta du succès, par des dispositions qui mettoient les troupes dans la nécessité d'être braves, par une sévérité de discipline, qui est pour les courages ce qu'une vie sobre & frugale est pour les corps (*s*), par une attention pleine d'humanité à ménager

---

(*r*) Le désintéressement, vertu si rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus disoit aux Ambassadeurs de Rome qui lui offroient des richesses : *Je ne suis pas un Marchand, je suis un Roi : je ne viens pas chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même sentiment animoit Duguay-Trouin, lorsqu'il commandoit les vaisseaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, souvent au sortir d'une action, on le vit prodiguer ses propres richesses pour récompenser la valeur de ses troupes.

(*s*) Il avoit sur la discipline militaire les grands principes de l'Antiquité. Il la regardoit comme l'ame de la guerre, & le gage assuré des victoires. Jamais il ne souffrit, sous quelque prétexte que ce fût, qu'on éludât les ordres qu'il avoit une fois donnés. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni une faute sans punition. Sous lui la discipline n'étoit pas seulement sévere ; elle étoit quelquefois dure : mais dans cette partie l'excès même est utile.

leur sang ; car à ses yeux des soldats étoient des hommes.

A la Cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté soi & ses ennemis, il s'occupoit de l'avancement de ses Officiers ; il portoit aux pieds du trône les actions même des soldats, qui, sans lui, n'auroient jamais été connus de leur Maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une pension. DUGUAY-TROUIN prie son Roi de la transporter à un Officier courageux & pauvre, cruellement blessé dans le combat (*t*). Cette action qui n'est que juste, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paroître grande.

La sensibilité fut toujours le caractere des Héros. Tels furent Alexandre, César, Henri IV, Condé, fiers & sensibles, tendres & sublimes : tel fut aussi DUGUAY-TROUIN. On aime à le voir frémir à la vue des embrasements & des naufrages, voler au secours des malheureux, consoler les vaincus, donner les plus tendres regrets à la mort de ses amis, embrasser les corps expirants de ses freres, les serrer dans ses bras, mêler ses larmes à leur sang. Quoi !

(*t*) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte Angloise, & les deux escadres de Duguay-Trouin & de Forbin réunies. Le Roi avoit accordé à Duguay-Trouin une pension de 1000 l. sur son Trésor Royal. Duguay-Trouin écrivit au Ministre, pour le prier de faire tomber cette pension à M. de Saint Auban, son Capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, & qui avoit plus besoin de pension que lui. *Je suis trop recompensé*, ajouta-t-il, *si j'obtiens l'avancement de mes Officiers*.

il pleure ! Est-ce donc là ce Héros qui fait trembler l'Angleterre ? Heureux, s'il n'avoit jamais eu que de si nobles foiblesses ! Mais la postérité lui rendra du moins cette justice, que le plaisir ne fut jamais pour lui que le délassement de la gloire.

Il aimoit Louis XIV, non comme son Maître, mais comme un grand homme, & lorsque ce Prince mourut, DUGUAY-TROUIN donna dans Paris le spectacle d'un sujet qui pleura son Roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce Héros soit inutile à la France. Les jours du Citoyen ne sont jamais perdus pour la Patrie. Tantôt par des études savantes & des réflexions plus utiles pour un homme de génie, que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu si célebre : tantôt il s'occupe à écrire ces Mémoires, qui seront une leçon éternelle pour la postérité : dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui est l'ame du service : il veille sur la discipline qui, dans la paix, tend toujours à s'énerver : il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la marine, & qui est encore si défectueux (*u*). Il

(*u*) On ne doit pas s'étonner que l'Architecture navale soit encore si défectueuse, tandis que l'Architecture civile a été portée à un si haut dégré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux especes d'Architectures : on remarquera seulement que l'une construit ses édifices sur un terrein solide, & que les bâtiments de l'autre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau & du vent. La premiere connoît la force & la qualité des matériaux qu'elle emploie ; les bois que la seconde met en œuvre, quoique de même nature, sont très différents en qualité. Les maisons n'on

préside dans un Conseil à cette Compagnie des Indes (*x*), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, & que l'on vit renaître des dé-

aucun effort extérieur à soutenir, aucune altération sensible à craindre; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues, aux secousses des vents, & dans les combats, à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droites & des surfaces planes; le rapport de ces parties est facile à trouver, & la Géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur & la force des angles qu'elles forment: dans les vaisseaux, presque toutes les parties qui les composent, sont terminées par des lignes courbes; & cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes, & de les concilier ensemble. Une autre cause qui nuit beaucoup au progrès de l'Architecture navale, c'est le secret que les constructeurs font de leurs méthodes particulieres. On leur permet de les tenir cachées & de se les transmettre de pere en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainsi cachées, ne peuvent êtres jugées par les savants, & réformées par le concours des lumieres. Pour remédier à cet abus, il suffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux constructeurs de remettre aux Amirautés leurs plans & leurs desseins. C'est une loi qui s'observe en Angleterre. Mais le plus grand obstacle qui s'oppose à la perfection de cet art, c'est la multitude infinie de connoissances sur lesquelles il est fondé, & sans lesquelles il ne sera jamais possible de déterminer quelles sont les proportions & le degré de courbure le plus avantageux pour favoriser l'impulsion de l'air, pour vaincre la résistance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la vitesse à la solidité. La principale difficulté consiste en ce que l'air & l'eau agissent en sens contraires sur le corps du navire, & qu'on ne connoît pas le degré de leur action, avec cette précision qui seroit nécessaire pour déterminer un grand nombre de problêmes.

(*x*) En 1723, M. le Duc d'Orléans Régent, qui s'intéressoit à la Compagnie des Indes avec cette ardeur

bris du système, comme on voit sortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage, un rejetton vigoureux, qui bientôt croît, s'éleve, & devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naissance. Philippe le consulte : DUGUAY-TROUIN éclaire ses Concitoyens & son Prince comme il avoit vaincu ses ennemis, avec modestie, mais avec courage.

La Cour se renouvelle. La confiance que l'on a en lui, est toujours la même. Alger (*y*), tu frémis à la vue du pavillon François. Les foudres qui sous Louis XIV, t'avoient presque réduite en cendre, fument encore. DUGUAY-TROUIN va réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la

---

qu'un caractere tel que le sien avoit pour les entreprises nouvelles, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le Conseil des Indes. Le premier Ministre le consultoit assidument, tant sur l'administration générale de la Compagnie, que sur les détails. Le Duc d'Orléans, qui n'avoit que de grandes vues, & qui savoit assez pour sentir le besoin de s'instruire, voulut que Duguay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés sur le commerce. Cet objet si important pour les États modernes, étoit discuté dans des entretiens profonds. Le Prince honoroit le héros, & le héros instruisoit le Prince.

(*y*) En 1731, M. le Comte de Maurepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une escadre que le Roi envoya dans le Levant. Cette escadre étoit destinée à soutenir l'éclat de la nation Françoise dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 Juin, & alla successivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne. Partout il reçut les plus grands honneurs, & régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le premier Novembre.

libérté des hommes. Par-tout il est respecté, moins comme l'Envoyé d'un grand Roi, que comme un Héros. Il négocie avec la supériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carriere sanglante des combats (z)? Le monde est ébranlé; la France se heurte contre l'Empire; l'Angleterre équippe des flottes; nos vaisseaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme DUGUAY-TROUIN, & lui rend l'ardeur bouillante du premier âge. Ces mers témoins de tant de triomphes, vont après vingt ans reconnoître leur vainqueur. Mais tout-à-coup l'Europe se calme, & DUGUAY-TROUIN, prêt à commencer de vaincre, se félicite de ne point augmenter sa gloire.

Il semble que les maux qui le tourmentoient n'eussent été suspendus que par son zele. Dès

---

(z) En 1733, la guerre s'alluma entre la France & l'Empire. Comme l'Angleterre faisoit des armements considérables, la Cour fit aussi armer à Brest, & donna le commandement de cette escadre à Duguay-Trouin. Sa santé étoit déjà fort affoiblie; mais il parut ranimer ses forces pour servir l'Etat. On ne montra jamais plus d'ardeur ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix se fit avec l'Empereur, & les vaisseaux sans être sortis de la rade, rentrerent dans le port. Bientôt sa maladie augmente, & il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les médecins jugerent que tout leur art ne pouvoit le secourir. Le 17 Septembre, comme il sentoit approcher sa fin, il écrivit une lettre au Cardinal de Fleury, pour recommander sa famille aux bontés du Roi. Cette lettre d'un héros mourant toucha le Cardinal, jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au Roi, qui en fut aussi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 Septembre 1736. La nation le regretta; & ses ennemis convinrent alors que c'étoit un grand homme.

qu'il n'a plus d'eſpérance de combattre, ſon corps s'affoiblit, ſes forces s'épuiſent; & la France qui venoit de perdre Bervick & Villars, pleure le dernier des Héros du ſiecle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé ſi-tôt? Faut-il qu'épuiſé par les maladies, il ait ſuccombé lorſqu'il auroit pu encore remplir une longue carriere! Ah! ſi le Ciel eût prolongé ſes jours, même dans ſa vieilleſſe, il eût encore étonné le monde. Ainſi Duqueſne courbé ſous les années, rendoit encore la France reſpectable ſur les mers; ainſi Villars étoit conquérant à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins ſon ame reſpire encore parmi nous; que ſon exemple puiſſe enfanter des Héros.

Dans ces entretiens ſi profonds qu'il avoit avec Philippe, il parloit ſans ceſſe à ce Prince de l'importance & de l'utilité de la marine. Ah! s'il revivoit aujourd'hui, s'il erroit parmi nos ports & nos arſenaux, quelle ſeroit ſa douleur! François, s'écrieroit-il, que ſont devenus ces vaiſſeaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuſes qui dominoient ſur l'Océan? Mes yeux cherchent en vain: je n'apperçois que des ruines. Un triſte ſilence regne dans vos ports. Eh quoi, n'êtes-vous plus le même peuple? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre? Allez tarir la ſource de leurs tréſors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe, ne ſont plus que des guerres de commerce, qu'on achete des armées & des victoires, & que le ſang eſt à prix d'argent? Les vaiſſeaux ſont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers, les habitants de vos colonies vous tendent les bras.

Etes-vous Citoyens ? Ce ſont vos freres. Etes-vous avides de richeſſes ? Vous les trouverez dans le nouveau monde. Vous y trouverez un bien plus précieux ; la gloire. Vous avez verſé tant de ſang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance ſur les mers. C'eſt là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un ſeul peuple y domine, il ſera tyran, & vous ſerez eſclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les aliments de votre lûxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. François, conſidérez ces mers qui de trois côtés baignent votre Patrie. Voyez vos riches Provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui ſert à la conſtruction. Voyez ces ports creuſés pour recevoir vos vaiſſeaux. La gloire, l'intérêt, la néceſſité, la nature, tout vous appelle. François, ſoyez grands comme vos ancêtres. Regnez ſur la mer ; & mon ombre, en apprenant vos triomphes ſur les peuples que j'ai vaincus, ſe réjouira encore dans ſon tombeau.

FIN de la Première Partie.